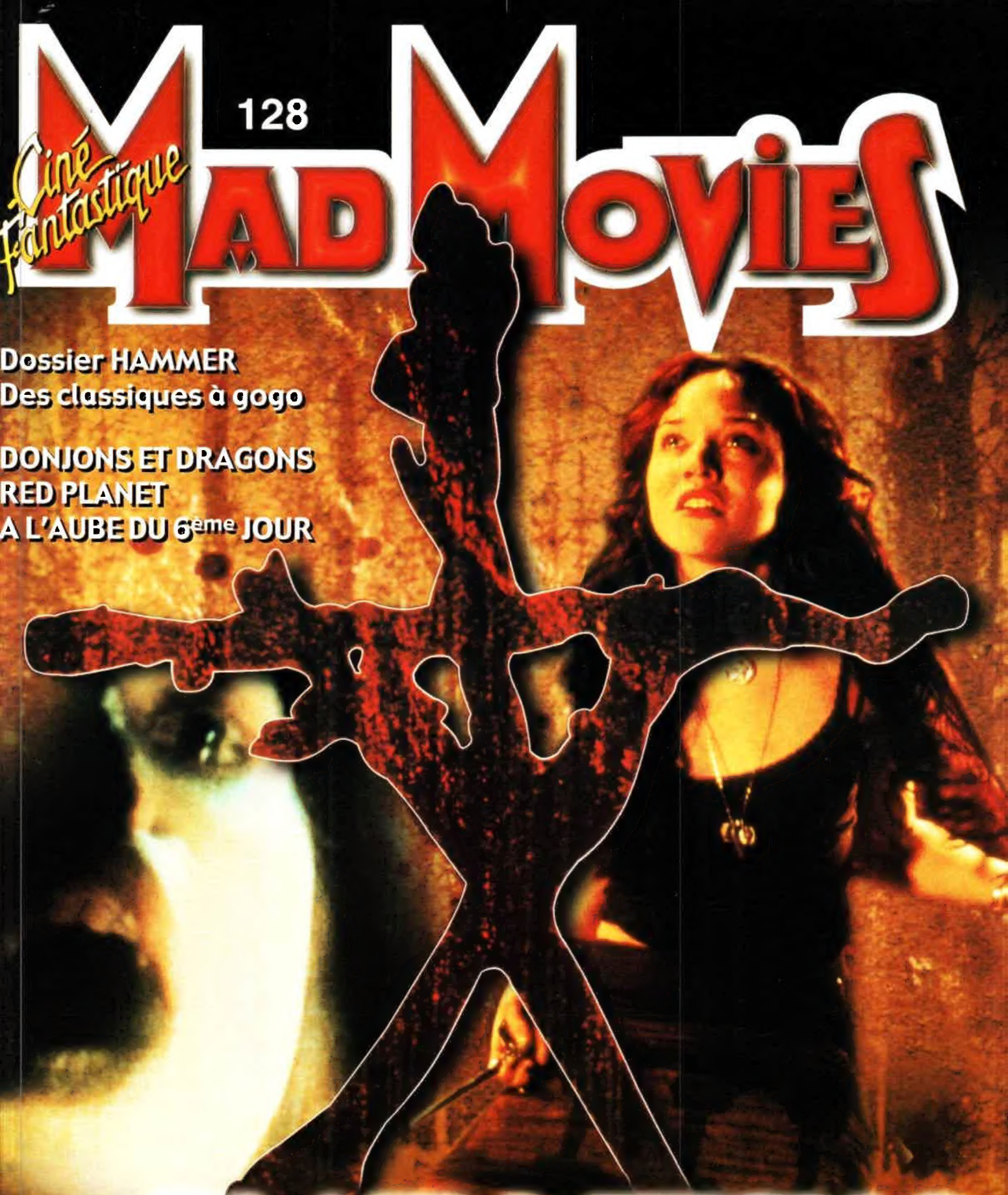
128

Ciné fantastique

# MAD MOVIES

Dossier HAMMER
Des classiques à gogo

DONJONS ET DRAGONS
RED PLANET
A L'AUBE DU 6ème JOUR



## BLAIR WITCH 2

LE LIVRE DES OMBRES

Ma sorcière mal aimée !

Espagne : 700 Pts
Belgique : 180 FB - Suisse : 8 F
Canada : 7,50 $ - RCI : 2800 CFA

M 2016 - 128 - 25,00 F - RD

RESSENTEZ-VOUS CE
BATTEMENT DANS VOTRE CORPS ?

www.foxinteractive.com

PRIEZ POUR QUE CE
SOIT VOTRE COEUR.

ALIEN
LA RÉSURRECTION

BIENTÔT DISPONIBLE

PlayStation

FOX INTERACTIVE

MAD MOVIES

**Rédaction, Administration**
4, rue Mansart
75009 Paris
Tél.: 01 48 74 70 83
Fax : 01 40 23 95 69
Internet
http://www.mad-movies.com

**Éditeur/Directeur de la publication**
Jean-Pierre Putters

**Numéro 128**

**Rédacteurs en chef**
Damien Granger
Jean-Pierre Putters

**Secrétaire de rédaction**
Vincent Guignebert

**Comité de rédaction**
Rafik Djoumi
Damien Granger
Vincent Guignebert
Stéphane Moïssakis
Jean-Pierre Putters

**Collaboration**
Marc Bruimaud
Cédric Delelée
Alexandre Nahon
Bertrand Rougier
Sandra Vo-Anh

**Correspondant à Los Angeles**
Didier Allouch

**Maquette Men**
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

**Conception couverture**
Jean-Marc Lafon

**Photocomposition/ Montage**
Stressos from Mansart

**Photogravure**
Start Plus

**Impression**
SIEP

**Distribution**
N.M.P.P.

**Tirage**
80.000 exemplaires

**Dépôt légal**
Novembre 2000

**Commission paritaire**
59956

**ISSN** : 0338-6791

Paraît tous les deux mois

**Remerciements**
Michele Abitbol-Lasry, Manuel Attali, Cat's, Valeria Ciezar, Diane de Domecy, Sylvie Forestier, Mathilde Incerti, Christophe Jouvet, Christophe L., Séverine Lajarrige, Sandrine Lamantowicz, Cédric Landemaine, Anne Lara, Fabrice Leroy, Bruno Maccarone, Floriane Mathieu, Jean-Claude Michel, Céline Petit, Stéphanie Petit, Sylvie Pras, Olivier Quatrefages, Blandine Rayer, Alexis Rubinowicz, Robert Schlockoff, Frank Sébastien, Liliane Sloimovits, Jean-Luc Zylberman

# Sommaire

*Blair Witch 2 - Le Livre des Ombres*

**4 - Notules Lunaires et Éditorial**

**8 - Dans les Griffes du Cinéphage**

**Le Grinch, Les Aventures de Rocky et Bullwinkle, Simon le Magicien, Histoire de Fantômes Chinois - Le Film d'Animation, Dinosaure, Chicken Run, Mondo Plympton.**

**14 - Blair Witch 2 : Le Livre des Ombres**

L'an dernier, **Le Projet Blair Witch** créait l'événement en se positionnant comme le film le plus rentable de l'histoire du cinéma. Une suite était donc inévitable. Au faux documentaire succède ici une véritable fiction qui se joue du premier film et accumule les effets choc sans pour autant dévoiler la fameuse sorcière.

**20 - L'Ombre du Vampire**

Sous la houlette d'un Nicolas Cage producteur, E. Elias Mehrige choisit pour son second film de retracer le tournage chaotique du **Nosferatu** de Murnau, réalisateur allemand visionnaire, perfectionniste et passablement fêlé. Malheureusement, il n'emprunte pas le meilleur chemin pour faire la lumière sur les rumeurs qui entourent ce classique du cinéma d'épouvante.

**22 - Hommage à la Hammer**

Spécialisée dans l'horreur gothique, la *Hammer* aura offert au cinéma fantastique, dans les années 50 et 60, quelques-uns de ses plus beaux films : les **Dracula** avec Christopher Lee, **Le Chien des Baskerville**, **L'Invasion des Morts-vivants** ont depuis inspiré bon nombre de réalisateurs hollywoodiens. Interview des propriétaires actuels de la compagnie et filmographie exhaustive à l'occasion d'une rétrospective qui se déroule au Centre Pompidou.

**34 - Donjons et Dragons**

Après **La Maison de L'Horreur**, les producteurs Joel Silver et Robert Zemeckis, réunis sous la bannière *Dark Castle*, adaptent *Donjons et Dragons*, le jeu de rôle le plus populaire de la planète. Fan ultime travaillant sur le projet depuis neuf ans, Courtney Solomon parle de ce Sword & Sorcery qui s'annonce généreux en effets spéciaux.

**38 - A l'Aube du 6ème Jour**

Un an après **La Fin des Temps**, Arnold Schwarzenegger revient dans ce film de science-fiction qui soulève le problème du clonage. Un sujet d'actualité brûlant cher à l'acteur qui assume la fonction de producteur et tient un double rôle sous la direction du réalisateur anglais Roger Spottiswoode.

**40 - Red Planet**

Sur la planète Mars, on ne trouve pas seulement des réponses sur l'évolution de la race humaine. Pour l'équipe de **Red Planet**, Val Kilmer, Carrie-Ann Moss et Tom Sizemore, la mission relève plus volontiers de l'exercice de survie quand ils se retrouvent confrontés à un robot domestique complètement disjoncté.

**42 - San Ku Kaï**

Des héros en collant volent dans les airs et affrontent des monstres en caoutchouc kitschissimes pour protéger la planète des despotes extraterrestres. Série culte créée en 1978, ***San Ku Kaï*** connaît les honneurs d'une sortie en DVD qui regroupe l'intégralité des épisodes. Dans la foulée, on peut même se taper ***Albator***, **Cockpit**, ***Capitaine Flam*** et ***Conan, Le Fils du Futur***. Ça sent bon le revival !

**46 - Vidéo et Débats**

**52 - Fantastic Guide**

**58 - Jeu Vidéo**

**60 - Rayon Laser**

**62 - Mad'gazine**

**64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces**

*Donjons et Dragons*

*San Ku Kaï*

# NOTULES LUNAIRES

■ Grand pourvoyeur de séries (très) Z avec Cynthia Rothrock et de quelques **Mortal Kombat** du pauvre, le studio hong-kongais *Filmswell International* propose un **Sex Medusa** partagé entre le film de science-fiction horrifique et le thriller érotique que réalise un certain Lor Wai Tak. Spécialiste du genre, la séduisante Carrie Ng (à poil dans **Naked Killer**, comme son titre l'indique...) incarne une créature reptilienne extraterrestre qui peut prendre n'importe quelle forme, y compris la nôtre. Sous les traits de Lila, elle séduit Charles, un patron de bar qui s'attache immédiatement et lui offre un saphir en pendentif. Lorsqu'elle rencontre son cousin Michael, Lila pense avoir trouvé le parfait partenaire pour s'envoyer en l'air et ainsi fertiliser ses œufs dans le but de dominer notre chère planète. Mais Michael, qui a de grosses dettes de jeu, semble surtout intéressé par le médaillon, renfermant le numéro de compte en banque de Charles en Suisse...

■ Avant de connaître le succès avec **Scary Movie**, Carmen Electra s'était illustrée aux côtés de David Hasselhoff dans la série télé ***Baywatch*** ainsi que dans quelques productions Z telles que **The Chosen One**, **Hyperion Bay** ou encore cet **An American Vampire Story** de Luis Esteban, dans lequel Mme Denis Rodman tient le rôle de Sulka, une des succubes de Moondoggie, un rocker quinquagénaire et plus ou moins proxénète qui appartient à la race des vampires. Bien décidés à passer un week-end de rêve en charmante compagnie, les jeunes Frankie et Bogie font appel aux services de cet Elvis du pauvre pour se rendre compte qu'ils risquent fort de terminer leurs jours avec deux canines plantées dans le cou. Par chance, traîne dans le coin le Big Kahuna, un chasseur de vampires qui en a déjà vu des vertes et des pas mûres. L'ancien Batman des années 60 Adam West est également de la partie.

# EDITORIAL

A l'heure de l'animatronique obligé et du virtuel triomphant, on peut considérer comme une bonne nouvelle le retour de la *Hammer-Films* au devant de la scène, comme nous l'apprend depuis peu leur site internet. Normal, sans site internet désormais vous n'existez plus. Impossible d'acquérir une boîte de douze yaourts sans s'entendre dire par l'épicier du coin d'aller consulter la liste des autres parfums disponibles sur le site internet. Plus une pub de lessive sans l'inévitable «tapez WWW//je-m'éclate-comme-une-folle-en-lavant-plus-blanc-que-ma-voisine-qui-elle-même-lave-plus-blanc-que-moi-avec-sa-super-formule-enrichie-en-plus-de-je-ne-sais-pas-quoi-point-comme» ! Ceci dit, même *Mad Movies* batifole sur le Ouaib (si, si : tapez mad-movies.com, pour voir), comme quoi on est peu de chose.

La *Hammer*, donc, renaît de ses cendres et nous annonce la mise en chantier de trois longs métrages l'année prochaine, accompagnés d'une dizaine d'autres pour le petit écran. Evidemment, il faudra vérifier si les nouveaux ayants droit comptent revenir à ce qu'il était convenu d'appeler la tradition gothique de la maison, cette «Hammer touch» si particulière et tant regrettée par toute une génération de cinéphiles, ou bien s'ils se noieront aussitôt dans la masse pour mieux concurrencer leurs homologues américains. En attendant, Le Centre George Pompidou présente, du 14 novembre au 11 décembre, une sélection de leurs films les plus représentatifs, témoins d'une grammaire et d'un esthétisme typiquement *Hammer-Films*. Emportés par leur enthousiasme, les organisateurs ont même débordé au point de programmer certains titres n'ayant rien à voir avec la firme, mais pourtant essentiels à une bonne approche de l'école britannique de l'époque. Avec des titres comme **Le Cirque des Horreurs**, **Le Sang du Vampire**, **Jack L'Eventreur**, ou encore **Crimes au Musée des Horreurs**, justement célébrés naguère par le mythique et introuvable *Midi-Minuit-Fantastique* n°8 spécial *«Erotisme et Epouvante dans le Cinéma Anglais»*.

Comment la jeune génération va-t-elle réagir à la découverte d'une production datant de trente, voire même de plus de quarante ans pour certains titres, voilà qui sera interessant à savoir, et nous encourageons les lecteurs à s'exprimer sur le sujet dans notre prochain *Courrier des Lecteurs*. Déjà, en 1975, la programmation du **Cauchemar de Dracula** au Festival du Rex (qui alors se déroulait au Palais des Congrès !) avait déçu une bonne majorité du public. Film fondateur, il définissait le statut du vampire et le folklore l'accompagnant, avec ce que cela suppose d'ail, de cercueil, de maillet et de marteau. Mais arriva bientôt **Le Bal des Vampires**, ainsi qu'une ribambelle d'adaptations, plus démonstratives ou plus satiriques les unes que les autres, renvoyant illico l'original au musée des œuvres obsolètes. En sera-t-il de même aujourd'hui, vis-à-vis d'une production qui faisait surtout appel à la sensibilité, à l'imagination du spectateur, des concepts aujourd'hui négligés, sauf à de rares exceptions ?

Voici donc un dossier *Hammer-Films* pour en savoir davantage sur le sujet, et aussi pour se remettre de l'effet Halloween dont l'aspect festif et libertaire se réduit chez nous au négoce de trucs très chers mais ne valant pas grand chose, d'une laideur tellement exemplaire que toute échelle artistique semble désormais dépassée. Faut-il assez aimer le Fantastique pour supporter ça ! En attendant sans doute de célébrer à notre tour le 4 juillet !

**Jean-Pierre PUTTERS**

■ Après avoir pillé **Scream** à tort et à travers, et maintenant que **Scary Movie** a fait un carton inespéré, tout le monde y va de sa parodie. A commencer par les responsables de *Trimark* avec **Shriek If You Know What I Did Last Friday The 13th** (ça c'est du titre !) de John Blanchard, qui utilise sans le modifier (et donc sans vergogne) le costume et le masque du tueur du film de Wes Craven. De quoi faire regretter à *Miramax* de ne pas avoir acheté la license à la société de jouets qui en détient les droits ! Interprété par Tiffani-Amber Thiessen, une des bimbos de la série ***Beverly Hills***, le comique pas drôle Tom Arnold (partenaire de Schwarzie dans **True Lies**), et le rappeur Coolio, **Shriek machin-truc** suit une journaliste opportuniste qui s'associe à un vigile de supermarché pour débusquer un tueur occupé à zigouiller les meilleurs éléments de l'université de Bulemia Falls. Gags bien gras en perspective...

# DU FANTASTIQUE EN SÉRIE

En l'espace d'une semaine, le zappeur satellisé peut consommer près d'une quarantaine de séries fantastiques, dont certaines quotidiennement. C'est dire l'importancce du genre dans la production télé actuelle. En ce moment, sur *M6*, le samedi après-midi est devenu le repaire de pin-up transpirantes coursées par les grosses bébêtes. ***Le Monde Perdu de Sir Arthur Conan Doyle*** (*New Line Television*) joue franco l'exotisme kitsch et glamour, affichant sans complexe ses clichés antédiluviens : scientifique chenu façon **Jurassic Park**, aventurier décontracté et musculeux, bimbos blonde (la sauvageonne) et brune (la riche héritière) plus ou moins effarouchées mais toujours élégamment dévêtues, cette joyeuse troupe affrontant (dans une jungle décorative) monstres préhistoriques, vampires, hommes-singes, coupeurs de tête, insectes géants et autres apparitions improbables. Scénarios basiques, voire assez débiles (l'histoire des «druides égarés dans le cosmos»), psychologie et dialogues au diapason... On n'en demande guère plus - que le cinéphile qui n'a jamais craqué devant Caroline Munro dans un film de Kevin Connor nous jette le premier silex.

*Jason Behr et Katherine Heigl dans **Roswell**, la réponse SF à **Buffy**.*

Dans un autre genre, voici ***Roswell*** (*Fox Television - Série Club*), dernier avatar des «séries teenage» destinées à faire frissonner la «génération Buffy» par un croisement (dixit son producteur, David Nutter) entre ***Beverly Hills*** et ***X-Files***. Pari tenu, si l'on en croit les premiers épisodes où un gentil groupe de lycéens proprets mais extraterrestres (les pauvres !) tente d'y voir clair sur ses origines et sa survie entre deux salles de cours, une cafeteria fluo et la cantoche du campus. Pour quand les cris et chuchotements de frayeur pré-enregistrés ponctuant ces émois adolescents du troisième type ?

Face à cette ambiance «Hélène et les Aliens», ***Farscape*** (*Hallmark Entertainment - Série Club*), avec son vieux vaisseau interstellaire, ses planètes psychédéliques et sa collection de pétoires surréalistes, est un space-opera fort sympathique regorgeant d'aliens rigolos conçus et animés par les petits génies de la *Jim Henson Creature Shop*, fabrique inépuisable de «craignos monsters» naïfs et poétiques. 44 voyages fantaisistes à savourer comme un recueil de contes enluminés.

***Le Monde Perdu**. Jennifer O'Dell a la jambe légère.*

Mais l'événement à ne manquer sous aucun prétexte provient de Chris Carter qui, après avoir exploré le paranormal et l'horreur morbide, s'attaque aux nouvelles technologies. ***Harsh Realm*** (*Fox Television - Série Club*) propose une passionnante intrigue riche en rebondissements et suspensions, magistralement écrite, filmée et interprétée (on y retrouve B.D. Sweeney, vu récemment dans l'ésotérique **Drôle de Chance**), cartographiant, comme toujours chez Carter, une part obscure de la mythologie collective contemporaine, évocatrice d'un totalitarisme fantoche plus vrai que nature où les personnages se débattent sans savoir s'ils vivent encore ou sont simplement réduits à des simulacres manipulés. Rejoignez donc l'«Enfer Virtuel» avant qu'il ne referme prématurément les portes de ses neuf épisodes !

**Marc BRUIMAUD**

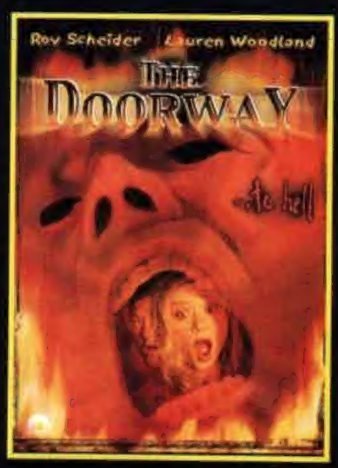
***Harsh Realm**. Une équipe motivée dans un «enfer virtuel».*

***Farscape**. Le plein d'aliens rigolos...*

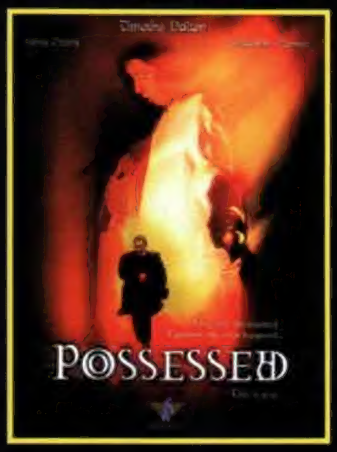
■ Décidément plus très fortunée, la société de Charles Band *Full Moon* fait appel aux talents du rentable J.R. Bookwalter (**Dead Next Door**, **Robot Ninja**) pour mettre en boîte **Witchouse 2 : Blood Coven,** un film d'horreur tourné à l'économie. A Covington, une maison supposément hantée est démolie pour faire place à un supermarché, révélant quatre tombes sans épitaphe. Une enseignante et quelques-uns de ses élèves arrivent en ville pour identifier les sépultures et se retrouvent confrontés au silence des villageois. Personne ne semble vouloir les aider, ni le shérif, ni l'historien du coin, alors que Lilith et ses mignons, libérés de leur prison de pierre, ont déjà commencé à sévir... C'est Ariauna Albright, la blonde égérie du réalisateur, déjà vue au générique de **Polymorph** et **Ancient Evil : Scream of the Mummy**, qui tient le rôle principal.

■ Produit par le réalisateur de **Commando**, Mark Lester, **Devil's Prey** tourne autour d'une secte satanique, les Shadows, qui sévit dans une bourgade rurale des Etats-Unis. Une bande de potes part s'éclater en rave lorsqu'une bagarre générale les force à prendre la fuite. Sur la route, ils percutent une jeune femme paniquée et couverte de sang qui essaie d'échapper à des dévôts de Satan pour éviter de finir sacrifiée sur leur autel. En allant chercher de l'aide dans la ville la plus proche, ils réalisent qu'ils sont eux aussi devenus des victimes potentielles pour la secte, qui compte parmi ses membres le shérif et le Père Seth, un homme d'église ayant vendu son âme au diable. Arriveront-ils à enrayer la malédiction qui plane sur la région avant qu'il ne soit trop tard ? Telle est la question cruciale (et franchement pas passionnante) que pose cette série Z réalisée par Bradford May (**Asteroid**, **Gargantua** et les séquelles de **Darkman**). Autour de Patrick Bergin (**Le Voyeur**, **Le Cobaye 2**) et Tim Thomerson (**Future Cop**, **Dollman**), **Devil's Prey** réunit les jeunots Charlie O'Connell, Ashley Jones, Jennifer et Elena Lyons, Rashaan Nall et Bryan Kirkwood.

■ Elle est loin l'époque des **Dents de la Mer** et de **Tonnerre de Feu** pour Roy Scheider ! Désormais estampillé «has been», il se recycle dans la série B et joue les profs d'université pour le père Corman dans **The Doorway** du novice Michael B. Druxman, où quatre étudiants découvrent à leurs dépens que la bâtisse qu'ils sont en train de restaurer a été construite sur une porte communiquant directement avec l'enfer (toute ressemblance avec **L'Au-delà** ne saurait être qu'involontaire, on suppose...). Pas de bol pour eux, le scénariste trouve une raison bidon pour la rouvrir et lancer à leurs trousses une poignée de démons mal intentionnés.



■ Scénariste et réalisateur de **Streetfighter, l'Ultime Combat**, Steven E. DeSouza s'essaie au thriller horrifique avec **Possessed**,

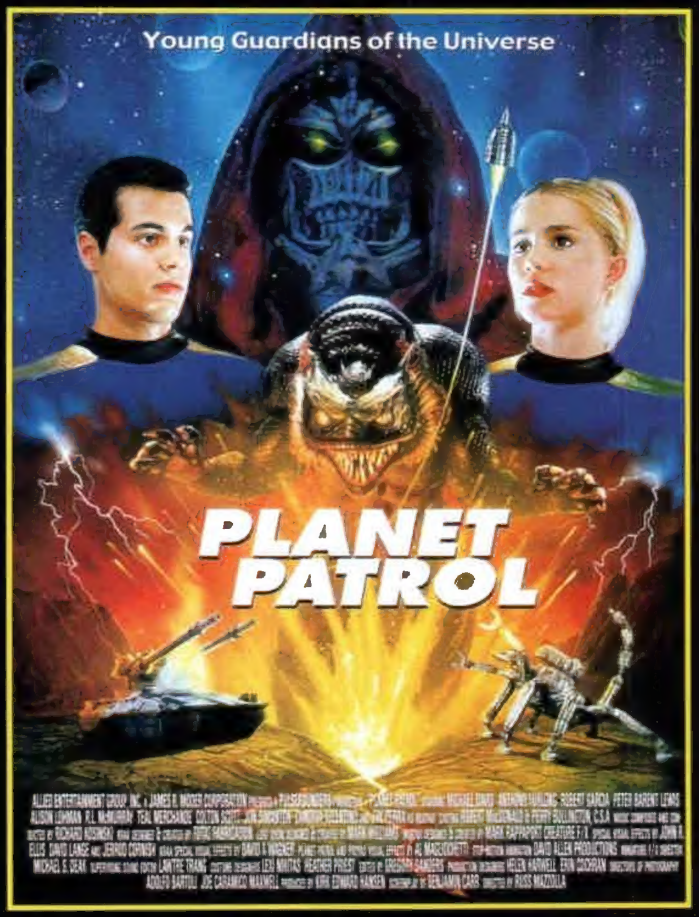



inspiré d'un fait divers survenu en 1949 et raconté en détail dans le livre de Thomas B. Allen, «Possessed : The True Story of an Exorcism». Au passage, les producteurs se gardent bien de préciser que **Possessed** lorgne surtout du côté de **L'Exorciste** et de **Stigmata**. Timothy Dalton incarne le Père William Bowdern, un jésuite qui enseigne à l'université de St Louis, hanté par le souvenir des horreurs dont il a été témoin pendant la Seconde Guerre Mondiale. Lorsque des événements étranges se produisent dans l'entourage du jeune Robbie Mannheim, il décide d'aider l'enfant, apparemment possédé par une force maline, malgré le contre-ordre d'un puissant archevêque. Christopher Plummer et Piper Laurie complètent la distribution de ce **Possessed** destiné à la télévision.

## WISHMASTER 3 : DEVILSTONE

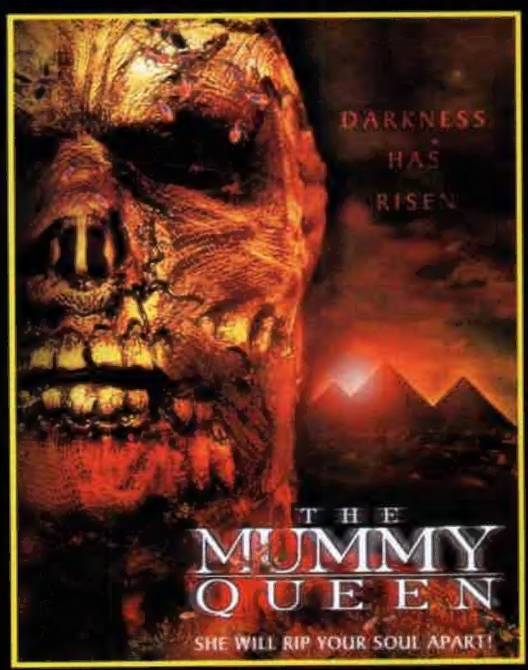
Bonne surprise au box-office, le premier **Wishmaster** aura engendré une suite qui n'obtient pas le succès escompté, même si les ventes DVD et les multiples diffusions sur les chaînes câblées américaines auront permis de le rentabiliser. Pour des producteurs de séries B, c'est le principal ! Le Djinn ayant trouvé sa place au panthéon des croquemitaines, il ne leur en faut pas plus pour mettre en chantier un nouvel épisode, **Wishmaster 3 : Devilstone**, qui se situe cette fois dans une université, terrain de chasse idéal pour que ce démon exaucant les vœux de chacun en échange de leur âme déniche son lot de victimes potentielles. A la fac, nombreux sont ceux qui rêvent de pouvoir, qui souhaitent avoir la plus belle pépée au bras, conduire la plus belle caisse, s'assurer un futur radieux. Libéré de son opale par Diana alors qu'elle cherche dans une brocante un objet pour illustrer son exposé sur l'art antique, le Djinn va donc avoir du pain sur la planche ! Tant mieux pour les amateurs d'effets gore et de transformations en tout genre, assurés par la société *XFX* de Matt Falletta, déjà responsable des maquillages de **Progeny** et du **Dentiste 2**. S'il n'y a aucun changement bouleversant au niveau de l'intrigue (Diana va devoir trouver un moyen d'éliminer le Djinn avant d'avoir prononcer son troisième vœu), le croque-mitaine change quant à lui de visage, l'acteur Andrew Divoff cédant sa place à Jason Connery, le fiston de Sean, aperçu dans **Merlin** et **Shanghaï Kid**. A la réalisation, on retrouve un certain Chris Angel, âgé de 28 ans et déjà coupable d'un **Halloween Night** de sinistre mémoire, qui enchaîne bravement dans la foulée avec un **Wishmaster 4 : The Prophecy Fullfilled**, destiné au marché de la vidéo.

*Jason Connery, un nouveau «Wishmaster» bien dans la mouvance.*




■ Charles Band vient de trouver un moyen de résoudre ses problèmes financiers puisqu'il s'est mis en tête de mieux rentabiliser certaines créatures de son catalogue en les réutilisant dans d'autres films, produits par une des filiales de *Full Moon*, en l'occurrence *PulsePounders*, spécialisée dans les films de science-fiction pour la famille. Ainsi, dans **Planet Patrol** de Russ Mazzolla, quatre ados vêtus de pyjamas en lycra se sont jurés de défendre la galaxie contre les attaques répétées du Tyran Lord Doom et de ses légions, qui ont choisi la Terre comme nouvelle cible. Et les héros d'affronter tour à tour les machines de **Robot Wars**, le squelette de dinosaure de **Dr Mordrid** ou encore le monstre de **Kraa ! The Sea Monster**. Pas très honnête comme pratique, mais malin...

■ Depuis le succès surprise l'an dernier du film de Stephen Sommers, les momies ont à nouveau la cote. Après le **Ancient Evil : Scream of the Mummy** de David deCoteau arrive chez *Fusion International* un **Mummy Queen** des plus alléchants. Au sud de Khartoum, des archéologues tombent sur le sarcophage de la légendaire Reine Rebiyana, scellé par un imposant rubis. Alors que tous les musées convoitent la découverte, une bande de voleurs kidnappent le tombeau et demandent une rançon. Or voilà qu'en tentant de s'approprier le bijou, un bandit réveille malencontreusement la momie de la Reine, qui s'en va en ville pour se venger d'un châtiment subi quelques siècles plus tôt... Si les acteurs n'ont pas encore été tous recrutés, en revanche le casting animal est d'ores et déjà bouclé. L'armée de la Reine Rebiyana se résumera ainsi à une panthère noire, un cobra et une poignée de mille-pattes venimeux.



■ Après **Hellraiser 4** et **Halloween 6**, Joe Chapelle s'intéresse maintenant à la véritable histoire de Vlad l'empaleur, Prince de Roumanie, dont la vie inspira la légende de Dracula. Dans **Dark Prince**, au croisement de **Braveheart** et du **Dracula** de Coppola, le jeune Vlad et son frère Radu sont retenus en otages pendant plusieurs années par l'infâme Sultan de Turquie. Lorsqu'il est libéré, Vlad jure de venger la mort de son père, assassiné dans des circonstances mystérieuses, et part chercher l'aide des Hongrois. Là, il rencontre Lidia, la fille du roi, avec qui il se marie sans plus attendre. Lorsqu'il revient dans son pays, ses vasseaux l'accueillent avec le respect qui lui est dû. Tout va bien pour Vlad jusqu'à ce que Lidia se suicide, écœurée par les pratiques barbares de son mari (on ne l'appelait pas l'empaleur pour rien), et rejoigne le royaume des morts-vivants, sans oublier Radu et les Hongrois qui retournent leur veste et rejoignent les troupes du Sultan Turc pour envoyer Vlad rejoindre sa bien aimée. C'est Rudolph Martin qui interprète le Prince des Ténèbres, entouré de Jane March, Peter Weller et Roger Daltrey.

■ Dans la série «Nos amis les bêtes», *Nu Image* ajoute un nouveau titre à son catalogue. Après **Octopus**, **Spiders** et **Crocodile**, voilà que déboule **Rats**, avec ses rongeurs carnivores. Dirigé par Matt Johnson, **Rats** se déroule dans une ancienne prison transformée en hôpital psychiatrique où vient d'être internée Jennifer Lawrence après une tentative de suicide. Bientôt, des bruits étranges se font entendre la nuit et des patients sont retrouvés mutilés. Jennifer décide de mener sa propre enquête et s'aperçoit que l'institut surplombe un dédale d'égouts. En s'enfonçant dans les longs tunnels, elle découvre qu'un employé de l'hôpital cultive un élevage de rats carnassiers de la taille d'une Fiat Punto ! (excusez-nous, on fait ça pour une simple histoire de thunes, vous pouvez remplacer par la marque de votre choix...). Bien entendu, les bestioles s'échappent et s'en vont foutre le souk dans la ville pendant la nuit d'halloween.

# INCASSABLE

A peine avait-il entamé la post-production de **Sixième Sens** que son réalisateur M. Night Shyamalan pensait déjà à son prochain film au titre à la fois mystérieux et évocateur : **Unbreakable** (**Incassable** en vf).

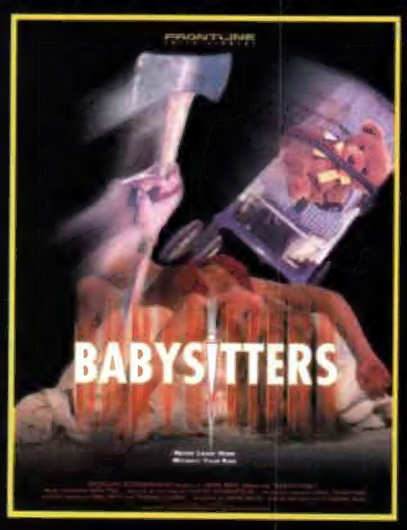
*Bruce Willis et Samuel L. Jackson, une rencontre révélatrice.*

Comme on ne change pas une équipe qui rapporte plus de 650 millions de dollars à travers le monde, le nouveau «Whiz Kid» d'Hollywood refait ici équipe avec Bruce Willis qui interprète cette fois le morose David Dunn, un homme que sa vie ne satisfait pas. Jusqu'au jour où il demeure le seul survivant d'un terrible accident ferroviaire dont il ne semble garder aucune trace. La presse s'empare rapidement du phénomène mais David aimerait comprendre par quel miracle il a survécu. Au fur et à mesure que le temps passe, il ne parvient pas à se rappeler s'il a été, ne serait-ce qu'une fois, malade, et s'imagine alors indestructible. C'est au contact de l'étrange Elijah (Samuel L. Jackson), le gérant d'une boutique de Comic Books atteint d'une rare forme de maladie des os, que David va découvrir qui il est réellement.

Peu d'infos véritables circulent sur **Incassable** tant le secret est bien gardé par *Disney* qui mise beaucoup sur lui pour la période des fêtes de fin d'année. Certains parlent d'un «film de super-héros introspectif» tandis que d'autres redoutent déjà un concept identique à celui de **Sixième Sens**, y compris son climax émotionnel. Si la première option excite fort les adeptes d'une certaine forme de lyrisme matiné de pop-culture, la seconde effraie par sa grande probabilité. Mais une éventuelle redite n'exclut tout de même pas quelques surprises de taille que l'on s'empressera de vérifier le 3 janvier prochain, date de sortie prévue pour **Incassable**, soit un an après **Sixième Sens**.

*Parmi la foule, «the indestructible man» !*

■ Ce bon vieux Yoram Globus, partenaire de Menahem Golan du temps de la *Cannon*, avec qui il a produit **Invasion USA**, **Lifeforce** ou encore **Over the Top**, revient après plusieurs années d'absence avec le slasher **Babysitters** de Logan Hale, qui reprend la trame originale imaginée il y a 20 ans par John Carpenter pour le premier **Halloween**, avant que le film ne se termine en règlement de compte familial. Dans une petite ville de Caroline du Nord, trois baby-sitteuses s'apprêtent à passer la pire nuit de leur vie. Soulagée d'avoir enfin réussi à coucher les turbulents jumeaux Hanley, Shauna se pose devant la télé et appelle ses copines Faye et Allison, elles aussi de corvée. La conversation à trois tourne rapidement au cauchemar lorsque Shauna et Allison entendent Faye hurler de terreur et assistent à sa mort, impuissantes. Le maniaque, armé d'une hache, se dirige maintenant vers la maison où se trouve Allison... De qui s'agit-il ? D'un bambin maltraité par sa nourrice ?




**Jack TEWKSBURY**

# LE GRINCH

La dernière fois que Ron Howard s'est attaqué à un univers féerique, le résultat se nommait **Willow** et on peut légitimement penser que son film s'est trouvé à l'origine de l'étrange mode du lancer de nains... Tout ça pour dire que le voir s'attaquer à une version live du conte du Dr Seuss «How The Grinch Stole Christmas», dans le but de livrer le blockbuster indestructible de cette fin d'année, ne lassait pas d'inquiéter. Incroyablement populaire aux Etats-Unis mais virtuellement ignoré par chez nous, le roman du Dr Seuss nous décrit une cité fictive du nom de Whoville, un monde peuplé de farfadets qui ne vivent que pour célébrer les fêtes de fin d'année. C'est dans la montagne qui surplombe Whoville que vit le Grinch, une sorte de croque-mitaine à poils longs et verts qui effraie la population environnante. Seule la petite Cindy Lou-Who croit en sa bonté. Elle ne sait pas que ce dernier a décidé de voler leur Noël, dans le but de venger une rancœur passée...

Vous reconnaissez bien sûr les grandes lignes de **L'Etrange Noël de Mr Jack**, le monument de Tim Burton. En s'appropriant le mythe, le génie de Burbank était parvenu à rendre une copie personnelle (et magnifique) de l'œuvre de Seuss. Même l'immense Chuck Jones (***Road Runner***), avec son adaptation officielle (qui date de 1966), n'était pas parvenu à imprimer sa folie caractéristique sur son cartoon «sage comme une image». Sachant que la principale qualité de réalisateur de Ron Howard serait de changer de genre comme de chemise, au point de laisser sa personnalité au vestiaire, l'option live se présentait plutôt mal. Pourtant, le teaser de son film présentait un je-ne-sais-quoi de malsain. Le Grinch y vole les cadeaux des enfants de manière sophistiquée sur l'air de «I Dovregubbens Hall» d'Edvard Grieg. Un air rendu célèbre par l'assassin d'enfants du **M Le Maudit** de Fritz Lang ! Une fois la référence assimilée, ce choix curieux laissait espérer une pelloche finement sombre, pour ne pas dire un poil déviante. Une option franchement épatante de la part du responsable d'**Horizons Lointains** et de **Splash** ? Pas vraiment...

La principale qualité de **The Grinch** (elle ne lui est d'ailleurs pas vraiment imputable) réside ailleurs. Dans le choix d'un Jim Carrey, notre gueule de toon préférée, qui colle parfaitement au personnage du Grinch et dont le talent éclate d'autant plus qu'il est ici physiquement méconnaissable et qu'il apporte une crédibilité importante à un univers mal défini par des décors hideux (en comparaison, ceux de **Hook** font classe !) et la gluante musique de James Horner.

Relayé par le génial Rick Baker (cf. interview), l'acteur se lâche dans l'humour référentiel et le concours de tronches tordues. Il assure à lui seul un spectacle qui s'adresse d'abord (faute de personnalité) aux tout petits. Mais à la différence de **Willow**, il ne prendra pas aux plus grands l'envie de peindre leur chien-chien en vert et de le balancer par la fenêtre. C'est déjà ça de gagné...

**Stéphane MOÏSSAKIS**

*How The Grinch Stole Christmas. USA. 2000. Réal.: Ron Howard. Scén.: Peter Seaman et Jeffrey Price d'après le roman du Dr Seuss. Dir. Phot.: Don Peterman. Mus.: James Horner. Maq.: Rick Baker. Prod.: Brian Grazer et Ron Howard pour Universal Pictures/Imagine Entertainment. Int.: Jim Carrey, Taylor Momsen, Jeffrey Tambor, Christine Baranski, Molly Shannon, Bill Irwin, Clint Howard... Dur.: 1 h 44. Dist.: UIP. Sortie le 6 décembre 2000.*

## Interview
## RICK BAKER

**SCHLOCK, KING KONG, GREYSTOKE, GORILLES DANS LA BRUME, MON AMI JOE... Depuis 30 ans, Rick Baker est la star incontestée du maquillage simiesque, ce qui l'amènera évidemment à travailler sur la nouvelle version de LA PLANÈTE DES SINGES. Mais entre deux projets velus, Baker fait la démonstration de ses nombreux talents (VIDÉODROME, ED WOOD, LE PROFESSEUR FOLDINGUE), le dernier à être passé entre ses mains expertes étant Jim Carrey pour LE GRINCH.**

**Le look du Grinch dans le film trouve-t-il son origine dans le conte pour enfant ?**

En fait, le Grinch du film est une combinaison de plusieurs facteurs. Il y a d'abord les illustrations d'origine. Le livre de Dr. Seuss était accompagné de dessins assez simples, présentant un Grinch impossible à traduire tel quel à l'écran : ses yeux étaient trop grands, son cou trop long. Mais la base du monstre vert poilu était déjà là. Je me suis également inspiré du dessin animé de Chuck Jones inspiré de ce conte et diffusé tous les ans aux Etats-Unis pour Noël. Il n'était pas question de trahir cette vision, notamment parce tous les petits Américains connaissent par cœur ce cartoon. La troisième et dernière source d'inspiration, c'est Jim Carrey lui-même. Je devais travailler le concept du Grinch en tenant compte des possibilités vraiment spéciales — disons élastiques ! — de son visage.

**Quand un studio embauche une star de la carrure de Jim Carrey, n'y a-t-il pas une certaine pression pour que le visage de l'acteur soit justement toujours reconnaissable sous le maquillage ?**

Une certaine pression, c'est peu dire ! Je devais batailler tous les jours pour imposer ma vision. Je partais du principe qu'on faisait un film inspiré du conte «Comment le Grinch a volé Noël», et non «Comment Jim Carrey a volé Noël» ! Je voulais me rapprocher au maximum du personnage imaginaire connu de tous. Je ne voulais pas que le public se demande ce que Jim Carrey venait faire dans cette histoire. J'ai donc consciemment couvert au maximum le visage de Jim pour le transformer en Grinch. Ça n'empêche bien sûr pas de le reconnaître, puisque sa façon de parler, de bouger, de se contorsionner dans tous les sens, est absolument inimitable. Mais pendant la production, c'était un combat quotidien contre le studio qui aurait préféré qu'on se contente de peindre la star en vert ! Heureusement, j'avais Jim et Ron Howard de mon côté.

**Votre travail sur les animaux reste un exemple dans la profession. Est-il plus facile pour vous de partir d'un élément de référence existant comme les gorilles de *Gorilles dans la Brume* ou d'une créature totalement imaginaire comme le Grinch ?**

Les deux cas posent des problèmes. Donner vie à un animal ou vieillir une personne demandent une totale perfection dans l'exécution du maquillage. Le moindre petit défaut et le masque perd toute crédibilité. Quand vous travaillez sur une créature imaginaire, le risque c'est de faire n'importe quoi ! Cela dit, et pour être franc, un film comme **Gorilles dans la Brume** me donne beaucoup plus de travail qu'un **Men in Black**, par exemple. Le premier n'offre aucun droit à l'erreur. Le second vous laisse quand même une marge plus confortable. Mais j'ai quand même entendu des gens m'affirmer calmement que les extraterrestres ne ressemblaient pas du tout à ça. Je vous jure que c'est vrai !

Propos recueillis et traduits
par **Didier ALLOUCH**

# LES AVENTURES DE ROCKY ET BULLWINKLE

Lorsqu'une grosse star comme Robert De Niro décide de produire un film qu'il porte à bout de bras depuis dix ans, on se dit que le jeu doit en valoir la chandelle, qu'il tient là un sacré script capable de mettre en valeur son incroyable charisme. Mieux encore : une garantie sérieuse de déboucher sur un blockbuster imparable qui lui assurera des rentes mirifiques jusqu'à la fin des temps... Croyez le ou non, mais **Les Aventures de Rocky et Bullwinkle** n'est rien de tout ça. C'en est même l'exact opposé : la contre-performance de l'année, le bide mastoc de l'année, la pelloche honteuse de l'année !
Rocky l'écureuil volant et Bullwinkle l'élan crétin sont les deux stars d'un dessin animé des sixties. Des reliques de la guerre froide qui attendent leur nouvelle heure de gloire. Lorsqu'un ponte des studios lance le feu vert pour une adaptation ciné de leurs aventures, leur nemesis Fearless Leader (Robert De Niro) en profite pour s'échapper, prendre forme humaine et créer une chaîne de télé capable d'abrutir le spectateur (!) afin de pouvoir contrôler le monde. Avec l'aide de leur fan ultime, l'agent du FBI Karen Sympathie (Piper Perabo), Rocky et Bullwinkle vont déjouer les plans de ce diabolique führer des chaînes câblés.
Non content de tranquillement pomper les script de **Last Action Hero** et **Batman Forever**, sans oublier le principe de **Roger Rabbit** et **Space Jam**, le film de Des McAnuff (pourtant producteur du très bon **Géant de Fer**) prend une distance effroyable avec le matériau de base. Passe encore que Rocky et Bullwinkle soient des rescapés de l'anticommunisme primaire (qui pourrait le leur reprocher aux Etats-Unis ?), mais leurs calembours maladroits, leurs actions stupides, leurs réflexions crétines sont constamment soulignés par une voix-off assassine. Traduction : l'équipe du film nous vend de la daube et ne se gêne pas pour le dire ! Comme cette distance prend des allures de cynisme basique (la morale exige de retrouver son âme d'enfant), le spectateur ne se gênera pas non plus pour rester chez lui. Quand à Big Bob, le moins qu'on puisse dire, c'est que ça va être dur de revoir **Raging Bull**...

**Stéphane MOÏSSAKIS**

*The Adventures of Rocky and Bullwinkle. USA. 2000. Réal.: Des McAnuff. Scén.: Kenneth Lonergan. Dir. Phot.: Thomas Ackerman. Mus.: Mark Mothersbaugh. Prod.: Jane Rosenthal et Robert De Niro pour Universal Pictures/Tribeca/Capella/Kc Medien. Int.: Robert De Niro, Rene Russo, Piper Perabo, Jason Alexander, Randy Quaid, John Goodman, James Rebhorn... Dur.: 1 h 32. Dist.: UIP. Sortie le 22 novembre 2000.*

# SIMON LE MAGICIEN

**Simon le Magicien** constitue d'emblée un film important pour une seule raison : il prouve que Rutger Hauer, malgré des années passées à enchaîner des sous-produits, est toujours un immense comédien. Ceux qui suivent de près sa carrière télé le savaient déjà (cf. **Merlin** et **Fatherland**), mais **Simon...** démontre la chose en lui offrant de nombreuses scènes dramatiques où il bouffe littéralement l'écran, malgré une prise de poids conséquente qui n'enlève rien à la souplesse de son jeu. Quel bonheur, en outre, de l'admirer dans un rôle émouvant et romantique, puisqu'on le voit tomber amoureux d'une toute jeune fille. Une idylle naissante exprimée avec pudeur et délicatesse, comme pour faire écho à la passion qui anime le personnage joué par Hauer, un aristocrate solitaire qui puise son bonheur dans la lecture et l'écriture de poèmes.
N'espérez pas voir des lapins dans **Simon le Magicien**. Situé dans la campagne de Silésie au siècle dernier, il nous narre l'histoire de Simon, un ermite juif et fou, dont la principale activité consiste à nettoyer les latrines des membres de la communauté hassidique et à faire des tours de magie pitoyables pour amuser les enfants. Considéré comme l'idiot du village, Simon subit brimades et moqueries, à tel point qu'un jour il finit par aller se réfugier dans la communauté chrétienne. L'un de ses résidents va se servir de lui pour empêcher un jeune juif idéaliste d'acheter au comte de la région un terrain destiné à la construction d'une gare.
Sur un schéma somme toute assez westernien, le réalisateur tisse des intrigues secondaires nettement plus intéressantes que l'argument principal de son film. L'amitié entre le comte et le jeune juif, l'histoire d'amour entre ce dernier et une jolie mère célibataire, la description des communautés religieuses et leur intolérance à l'égard des exclus...Les éléments fantastiques du récit, on les trouve dans les visions de Simon, qui voit le Diable lui apparaître la nuit venue et finit par accomplir des miracles dans la scène finale, où un enchaînement de travellings unit différents personnages dans une harmonie rédemptrice. Dans ces passages s'exprime une magie visuelle, évoquant à la fois les écrits d'Henry James et **Jude** de Michael Winterbottom, qui rattrape quelques défauts narratifs principalement dus à la volonté du réalisateur de développer à terme tous les subplots du script. Jamais ennuyeux, **Simon le Magicien** est un conte étrange et intemporel, qu'il faut de toute façon voir pour la performance impériale de Rutger Hauer, dont le regard minéral n'a pas fini de nous hanter.

**Cédric DELELÉE**

*Simon Magus. Grande-Bretagne. 1999. Réal et scén.: Ben Hopkins. Dir. Phot.: Nic Knowland. Mus.: Deborah Mollison. Prod.: Robert Jones pour Jones Company. Int.: Noah Taylor, Stuart Townsend, Rutger Hauer, Sean McGinley, Embeth Davidtz, Amanda Ryan, Ian Holm, David de Keyser... Dist.: ARP. Dur.: 1 h 50. Sortie le 13 décembre 2000.*

# HISTOIRE DE FANTÔMES CHINOIS

## LE FILM D'ANIMATION

Tsui Hark (**Il Etait une Fois en Chine**, **The Blade**, **Peking Opera Blues**) caressait depuis 18 ans le rêve insensé de ressusciter le cinéma d'animation cantonnais. Trois décennies après **Le Roi des Singes**, il signe le design des personnages, le storyboard complet et le script d'**Histoire de Fantômes Chinois**, l'adaptation animée de la franchise la plus célèbre de Hong Kong, celle qui fit sa renommée de producteur sur le plan international. Fanatique de mangas (il finança le remake live de **La Cité Interdite** et désire réaliser **Le Château de Cagliostro** avec des acteurs de chair et d'os), il choisit comme assistants les artistes japonais de *Triangle Staff* (**Macross Plus**, **Escaflowne**) et Kazuo Komatsubara, le vénérable designer d'*Albator* et de **Nausicaä**. Après avoir placé un lieutenant docile, Andrew Chen, au poste de metteur en scène, l'expérimentateur fou décida de rejouer l'histoire de son cinéma (et l'avenir du département d'effets spéciaux de son studio) sur un coup de dés.
Le jour se lève sur le monde des vivants, emportant avec lui fantômes et chimères que la nuit fit naître. Mais Ning ne veut pas que son rêve s'évapore avec dans les lueurs de l'aube. Il ne souhaite pas que le soleil renvoie Shine dans les ténèbres d'où elle vient. Ning aime un fantôme, et les corps à cœur de ces deux amants improbables n'en sont que plus charmants...
**Histoire de Fantômes Chinois** n'est pas une reprise du premier volet de la trilogie de Ching Siu Tung. Il s'agit en fait d'un plagiat à peine masqué de **Dans la Nuit des Temps**, un autre métrage de Tsui Hark. Le scénario ayant été laissé en friche, pas limité par les contingences inhérentes à la mise en scène live, le véritable chef-d'orchestre du film (devinez qui) a profité de ce gain de temps pour renouer avec la fantaisie débridée des premières bandes de sa compagnie. Il produit ainsi une comédie romantique jouant à fond sur la sympathie inspirée par ses personnages au public, tout en valorisant l'aspect fantastique de son récit à force de frénésie visuelle et scénaristique. Bien sûr, l'animation est parfois chaotique, les décors en 3D surchargés, les monstres digitaux trop rigolos et les personnages de celluloïd pas très bien insérés à ce complexe, mais artificiel, écheveau. Heureusement, Tsui Hark cède (littéralement) à ses démons habituels. Il dénonce la rigidité absurde des autorités religieuses, met l'accent sur l'abnégation que prêche le bouddhisme, se moque des fausses idoles, des groupies les adulant, de l'impérialisme triomphant et, au moment de la rétrocession de Hong Kong, insiste sur le devoir de mémoire, ciment de la société. Au final, **Histoires de Fantômes Chinois** est un Best-of Harkien. Alternant les scènes drôles *(1)* et la tragédie lacrymale, le Spielberg de Canton perd le spectateur dans les méandres de son œuvre, le harcelant jusqu'à ce qu'il s'abandonne à ses délires enfantins saturés d'énergie, de références et de poésie. On connaît pire torture.

**Bertrand ROUGIER**

1/ Les scènes avec le petit chien auquel Tsui Hark prête sa voix furent bêtement pompées par *Disney* pour les besoins de **Mulan**. En effet, les exécutifs de la firme pensèrent qu'il s'agissait d'un humour typiquement chinois alors que Tsui Hark créa le personnage pour imiter Mickey !

*Chinese Ghost Story, The Tsui Hark Animation. Hong Kong. 1997. Réal.: Andrew Chen. Scén.: Tsui Hark d'après la nouvelle de Songling Pu. Mus.: Ricky Ho. Mont.: Tsui Hark. Prod.: Charles Heung, Tsuneo Leo Sato, Nansun Shi et Tsui Hark pour Film Workshop. Avecles voix de Lichun Lee, Rene Liu, Anita Yuen... Dur.: 1 h 24. Dist.: Steward. Sortie le 20 décembre 2000.*

## CHICKEN RUN

Une poule se prend pour Steve McQueen mais elle a bien du mal à orchestrer sa grande évasion, pas vraiment aidée, il est vrai, par la bêtise abyssale de ses codétenues. L'arrivée soudaine d'un coq volant, séduisant et un peu mythomane, va donner la clé d'une solution envisageable. Tout le poulailler n'a plus qu'à apprendre à voler !

**Chicken Run** vous est présenté comme «le premier long métrage des créateurs de **Wallace et Gromit**». L'argument commercial est séduisant, mais, petits malins que vous êtes, vous aurez remarqué que Nick Park, papa authentique du tandem de 62 West Wallaby Street, partage ici le poste de réalisateur avec un certain Peter Lord, rien moins que le créateur du studio *Aardman*. Il y a en France un fossé de notoriété entre les zigotos animés sus-nommés et le studio qui les a vu naître, aucune chaîne de télévision n'ayant jugé bon de diffuser les séries que le studio *Aardman* a initiées depuis 1972. Car Lord, technicien hors-pair mais un peu froid (**My Baby Just Cares for me/Nina Simone**), parfois oscarisable (**Adam**), n'avait pas, disons-le crûment, le talent insensé qui vous fait exploser les frontières. Rien à voir avec le petit jeunot qu'il prit sous son aile à la fin des années 80 et qui, avec la seule aide d'un mangeur de fromage inventeur-fou et de son chien conciliant, allait transformer le petit studio d'artisans en multinationale de la pâte à modeler rigolote. Nick Park est un génie, l'autre pas. C'est comme ça. La nature est injuste. Dès lors, il ne tenait qu'à des clauses de susceptibilité que **Chicken Run** ne soit un pur produit Nick Park. Ce qui n'est pas le cas, vous l'aurez compris. L'univers fabuleux de Park, son humour «confortable», son imbattable sens du rythme trouvent une bonne part de son inspiration dans les 97 chefs-d'œuvre du studio *Ealing* dont certains (**Tueurs de Dames**, **Whisky à Gogo**) étaient déjà des cartoons sans le savoir. Pour le meilleur, **Chicken Run** marche ainsi sur les traces avouées d'un **Passeport pour Pimlico**, à coups de «poules» british aux répliques tuantes et de vieux coq acariâtre couvert de médailles, avec une sale sorcière de fermière qu'on imaginerait bien sous les traits rafistolés de Sir Alec Guiness. Mais il fallait également compter sur Peter Lord pour ramener ce **Stalag 17** emplumé vers des voies plus «raisonnables». D'où schizophrénie. **Chicken Run** amène donc son lot d'effets amusants mais attendus, une machine infernale, deux cerbères bêtes à manger du dentifrice, un héros poule-mouillée-mais-pas-trop et du climax volant. Et, parsemé ça et là, dans ce paysage gratifiant mais monotone, quelques élans réguliers d'audace pure qu'on n'hésite jamais à attribuer à notre petit génie de Park. Difficile, en effet, de croire que Lord le sage ait pu concevoir des poules s'adonnant au kata façon Wong-Fei Hung, qu'il ait perçu toute la magie sado-maso des gants Mapa qu'on fait claquer, ou qu'il ait osé jouer à l'occasion d'un premier degré fascinant de viabilité (la scène de déprime sous la pluie fonctionne de manière hallucinante... et c'est du pur Park !). La paternité du «pire» reviendrait donc à Lord, ce qui, avouons-le, nous place quand même quelques bons étages au-dessus de la production animée classique. Il suffit juste d'être au courant de cette singularité pour apprécier sans sourciller ce petit concentré de jouissance qu'est **Chicken Run**, en attendant de pied ferme le long métrage **Wallace & Gromit** où Nick Park se la donnera sans garde-fou.

**Rafik DJOUMI**

*Grande-Bretagne. 2000. Réal.: Peter Lord & Nick Park. Scén.: Karey Kirkpatrick d'après une histoire de Peter Lord & Nick Park. Dir. Phot.: Tristan Oliver & Dave Alex Riddett. Mus.: Harry Gregson-Williams, John Powell, James McKee Smith & Geoff Zanelli. Prod.: Peter Lord, Nick Park, David Sproxton et Lenny Young pour Aardman Animations/ Allied Filmakers/DreamWorks SKG. Voix en VO : Mel Gibson, Julia Sawalha, Miranda Richardson, Tony Haygarth, Phil Daniel... Dur.: 1 h 25. Dist.: Pathé Distribution. Sortie le 13 décembre 2000.*

## DINOSAURE

Hollywood et les projets fous. Tout commence en 1987, sur le tournage de **RoboCop**. L'animateur Phil Tippett vient de flasher sur le talent frondeur de Paul Verhoeven, fraîchement promu à l'académie hollywoodienne. Entre deux effets gore, Tippett lui soumet son vieux projet de long métrage mettant en scène des dinosaures : un film sans narrateur ni dialogues, détaillant sans hypocrisie le destin d'un de ces reptiles, crû, naturaliste, quasi-documentaire. Bien que Spielberg vient, à l'époque, de livrer à *Universal* un mielleux **Petit Dinosaure**, seul un studio comme *Disney* semble pouvoir endosser un projet d'animation aussi complexe. Les recettes cosmiques de **RoboCop** aidant, le studio de la souris, alors en quête d'élargissement d'audience, ferme les yeux sur l'incongruité du projet et lance son développement. Les deux heureux parrains s'adressent alors à Walon Green, scénariste rare et précieux, spécialisé dans les espèces en voie d'extinction (hors-la-loi dans **La Horde Sauvage**, baroudeurs dans **Le Convoi de la Peur**). Le traitement de 80 pages que leur livre Green rend euphorique. Version pervertie de **Bambi**, **Dinosaur** suit les pas d'un herbivore dès sa naissance, ses combats contre les prédateurs, ses accouplements, et s'achève dans le grand cataclysme qui clôtura l'ère secondaire. *Disney* commence à avoir des sueurs froides, lorsque les exécutifs annoncent que le projet pourrait grimper à 70 millions de dollars. Un peu too much pour un film qui promet de faire crever tout son casting dans d'atroces convulsions ! Verhoeven et Tippett ont beau, à coups de storyboards, démontrer que leur **Bambi** gore et sexe chiffrera moins de 50 millions, *Disney* panique et laisse tout tomber.

En 1993, Michael Eisner élabore le nouveau parc *Disney*, Wild Animal Kingdom, et rêve d'y inclure une attraction similaire au best-seller d'alors, «Jurassic Park». Les droits du bouquin échouant à *Universal* et *Amblin*, Eisner fouille les archives et tombe sur le **Dinosaur** autrefois enterré. Voici donc le projet qui justifiera son ride en contournant les problèmes épineux de copyright. On a vu des projets lancés pour des motifs un peu plus nobles ! Dès lors, le studio ne regardera pas à la dépense pour relancer le projet : construction de sections dédiées à l'image de synthèse, formation d'équipes, élaboration de logiciels maison, le budget enfle sans considération et laisse loin derrière lui les 70 millions «de trop» de Verhoeven et Tippett, le coût final et officiel de 127 millions de dollars contrastant évidemment avec l'astronomique 200 millions qu'avancent sans pudeur certains hebdomadaires américains (sans préciser si ce chiffre délirant inclut la promo).

Entre-temps, l'équipe *Disney* aura conservé les passages le plus sages du script de Walon Green, tout en s'assurant que le projet retourne à des dimensions plus familiales. Rien d'étonnant donc si ce dernier accuse sur plus des deux tiers une ressemblance frappante avec l'incontournable **Petit Dinosaure** auquel il s'opposait dix ans plus tôt. Forcément, en l'état, **Dinosaure** tape dans le mi-figue mi-raisin, alternant de sirupeuses langueurs avec quelques ballets convaincants. Son point d'honneur réside dans sa totale opposition morale à l'infamant **Roi Lion** ; son plus gros point faible dans sa technique maladroite qui n'arrive même pas à égaler certains dinos présentés à Imagina en 1991 (à ce tarif là, ça la fout mal !). Pas de quoi s'exciter ni faire les gros yeux, mais ce spectacle innocent (dans tous les sens du terme) ne parviendra pas à nous faire oublier l'immense folie qui l'a initié. La conjonction Verhoeven-Tippett-Disney aura fini par accoucher du stupéfiant **Starship Troopers**. Rajoutez-y une pincée de Horde Sauvage et contemplez ce à quoi vous avez malheureusement échappé.

**Rafik DJOUMI**

*Dinosaur. USA. 2000. Réal.: Eric Leighton & Ralph Zondag. Scén.: Thom Enriquez, John Harrison, Robert Nelson Jacobs d'après Walon Green. Mus.: James Newton Howard. Dir. Phot.: David R. Hardberger. Prod.: Baker Bloodworth & Pam Marsden pour Walt Disney Productions. Voix en VO : D.B. Sweeney, Alfre Woodward, Ossie Davis, Max Casella. Dist.: Buena Vista. Dur.: 1 h 22. Sortie le 29 novembre 2000.*

# DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

## MONDO PLYMPTON

Une compilation de courts métrages du pape de l'animation outrancière, gore et cul, surréaliste. L'occasion pour ceux qui n'y ont pas encore goûté de se faire une cure de Bill Plympton sur dix ans de sa carrière. L'auteur nous présente les origines de ces perles.

**Comment faire l'Amour à une Femme**
*«L'idée m'est venue alors que je pelotais les seins d'une femme. J'ai eu cette vision d'un téton qui s'étendrait comme un mât et viendrait me transpercer les yeux. Difficile de se concentrer sur sa partenaire avec ces idées. Alors, sitôt l'acte consommé, je me suis enfui au bureau pour noter l'idée. Elle me semblait être déclinable en sketch, de la même manière que* ***Comment Embrasser****, qui, lui, est beaucoup plus conservateur.»*

**Your Face**
*«Basiquement, c'est un exercice de dessin. C'est mon premier film indépendant. J'aime dessiner les visages, les tordre, les plier de toutes les manières possibles. J'ai préparé 40 déformations du même visage avant de chercher les transitions de l'une à l'autre. Il me fallait une chanson d'homme, et c'est Maureen McElheron qui s'y est collée. Nous avons ralenti sa voix. Le résultat, curieux, synthétise bien l'ensemble. Le court a été nominé à l'Oscar, a été à Nancy, à Cannes, et c'est vraiment celui-ci qui m'a lancé.»*

**25 Façons d'Arrêter de Fumer**
*«Je ne fume que de la marijuana, pas de cigarettes. A l'origine, c'était une idée de livre, en l'occurrence, les 100 façons d'arrêter de fumer. Je n'ai gardé que les 25 façons les plus drôles. Les instituts anti-tabac, les centres de recherche sur le cancer, et certaines entreprises, comme* Xerox*, ont beaucoup aimé le principe et l'ont fait diffuser en interne. Je n'avais pas prévu ça, ni que ma mère arrêterait de fumer, après 30 ans, rien qu'en ayant vu ce film.»*

**Push Comes to Shove**
*«Le sketch fait partie de* ***The Tune****. Ça m'a été inspiré par Laurel et Hardy et leur style d'anti-slapstick, un peu lent, flegmatique. Je voulais démarrer sur les mêmes bases pour escalader vers des cimes d'une cruauté surréaliste. J'ai imaginé une trentaine d'actes d'extrême violence que s'appliqueraient les protagonistes. Ça a énormément plu à MTV. Je le leur ai vendu le sketch, et ça a permis de financer* ***The Tune****. Il a aussi gagné un prix à Cannes à l'époque où je tournais mon film live, J Lyle, et il paraît que j'ai raté Madonna, qui devait me rendre le prix, et m'embrasser.»*

**Faded Roads**
*«A l'origine, un clip pour Peter Himerman. Je voulais l'inclure dans* ***Mondo Plympton****. Peter était d'accord, mais pas ses avocats. J'ai donc dû laisser tomber la musique, et ne garder que les dessins. Il n'y en avait pas assez pour faire le court. J'ai donc empoigné ma 16mm et je suis sorti filmer des gens dans les rues de New York, et je les ai rotoscopés. J'adore le résultat, entre réalisme et onirisme total.»*

**Nosehair**
*«Un exercice expérimental, comme tous mes films ; la seule manière, d'ailleurs, de conserver un intérêt toujours croissant dans ce que vous faites. Il s'agit de prendre une ligne et de voir quels types de réalités vous pouvez en extraire, comment en faire un personnage, amener le spectateur à se prendre de sympathie pour elle, etc.»*

**La Vie Excitante d'un Arbre**
*«En voyage en Europe, je voyais défiler ces champs autrefois terre de batailles. Je me disais que les arbres avaient vu passer toute une portion de l'Histoire. Quel aura été leur point de vue ? J'avais dessiné tout un tas de batailles, mais ça ne marchait pas. J'ai donc décidé d'opter pour le survival et voir comment cet arbre avait utilisé ses ressources pour demeurer là. Ça c'était l'angle qui a amené tous les gags.»*

**Cinéma Surprise**
*«Parodie de la caméra invisible. Comme pour* ***Push Comes to Shove****, je voulais pousser le concept à son extrême limite, et voir la réaction des gens devant un déluge de violence, car c'est bien la violence extrême qu'on attend quand on regarde ce genre de programme.»*

**Sexe et Violence**
*«J'ai voulu pousser un peu plus le délire sexuel de* ***Comment Faire l'Amour****. Pourtant, les distributeurs n'aiment pas ça. Mais j'avais quelques croquis, des amis me garantissaient qu'ils trouvaient ça drôle et m'ont convaincu de le faire. Je craignais que le public, surtout les femmes, ne s'en détourne. On l'a montré à Stuttgart et le public est devenu fou de joie. J'ai eu un prix.»*

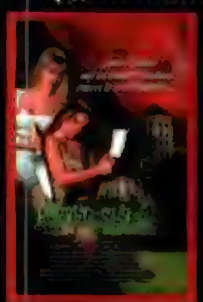
Propos recueillis par **Rafik DJOUMI**

*USA. 1987-2000. Réal. et Prod.: Bill Plympton. Scén.: Bill Plympton, PC Vey & Maureen McElheron. Dir. Phot.: Gary Dealer, John Donnely, John Schnall, Andrew Wilson. Mus.: Timothy Clarck & Maureen McElheron. Voix : Chris Hoffman, Daniel Kaufman, Ruth Maleczech, Maureen McElheron, Bill Plympton... Dur.: 1 h. Dist.: E.D. Distribution. Sortie le 22 novembre 2000.*

UNCUT MOVIES
présente

LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

SITE INTERNET
http://members.aol.com/UNCUTMOVIES



"TROMA, la société de production la plus déjantée du monde a encore frappé ! Complètement hystérique, totalement hallucinant et bien évidemment gorissime, DECAMPITATED vous "troma-tisera" à tout jamais !"

"BACK FROM THE DEAD est le film gore le plus délirant que l'on ait vu depuis BAD TASTE et BRAIN DEAD. Une œuvre de pure folie à ne manquer sous aucun prétexte... à condition d'avoir l'estomac bien accroché !"

"Un spectacle strictement réservé aux amateurs de hard-gore. A voir avec un sac à vomi à portée de main."
Ciné Live

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com
OFFRE SPÉCIALE : 149 FF la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 2 K7 - 30 FF ; 3 K7 et plus - PORT GRATUIT !
Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) :
❑ PSYCHO SISTERS ❑ THE DEAD NEXT DOOR ❑ GENERATION aX ❑ THE NECRO FILES
❑ PREMUTOS ❑ INFANTRY OF DOOM ❑ DECAMPITATED ❑ BACK FROM THE DEAD
Ci-joint mon règlement de ..... FF par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.
Nom : ..... Prénom : .....
Adresse : .....
Code Postal : ..... Ville : .....
Pour l'étranger, mandat cash international uniquement. Tous ces films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 15 jours en collissimo suivi.

HAXAN FILMS

NOUVELLES COORDONNÉES:
HAXAN FILMS
23 RUE JEAN GIRAUDOUX 75016 PARIS
TÉL. 01 55 76 69 23

99 F
LA CASETTE

Bon de commande à renvoyer à Haxan Films - 23 rue Jean Giraudoux 75016 PARIS - Tél. 01 55 76 69 23

Je désire recevoir les cassettes suivantes
(VHS/Secam) (Livraison sous 15 jours)
Ci-joint mon règlement de _____ F
par ❑ chèque ❑ mandat à l'ordre de Haxan Films.

Nom :_____ Prénom :_____
Adresse :_____
Code Postal :_____ Ville :_____

| TITRES | PRIX |
|---|---|
| | |
| | |
| | |
| | |
| + Port 30 Francs | |
| TOTAL | |

CATALOGUE GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

# AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.A.: Didier Allouch. R.D.: Rafik Djoumi. D.G.: Damien Granger.
V.G.: Vincent Guignebert. S.M.: Stéphane Moissakis. J.P.P.: Jean-Pierre Putters.

| | DA | RD | DG | VG | SM | JPP |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Blair Witch 2 - Le Livre des Ombres | 3 | 1 | | | 1 | |
| Chicken Run | | 5 | | 5 | 4 | |
| Galaxy Quest | 4 | 3 | 4 | | 3 | 4 |
| Gemini | 4 | 5 | 5 | | | |
| Le Grinch | 2 | | | | 1 | |
| L'Homme sans Ombre | 3 | 4 | 1 | 4 | 4 | 5 |
| L'Ombre du Vampire | | 0 | 1 | | | |
| Pitch Black | 5 | 5 | 6 | 3 | 5 | 4 |
| San Ku Kai | 8 | 14 | 6 | 9,5 | !!! | -3 |
| Scary Movie | 4 | 4 | 5 | 4 | 5 | 4 |
| Supernova | | | 1 | | 1 | |
| The Cell | 4 | 4 | 6 | 4 | 3 | |
| The Nameless | | | 5 | | 4 | 4 |
| X-Men | 5 | 4 | 6 | 5 | 5 | |

MOVIES 2000
LA LIBRAIRIE DU CINÉMA

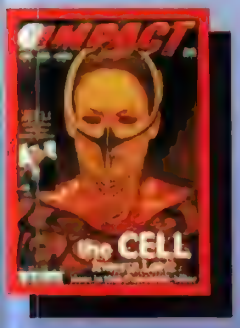
49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS (Métro St-Georges)
Tél.: 01 42 81 02 65
Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.

Rayon de 2.000 K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion.

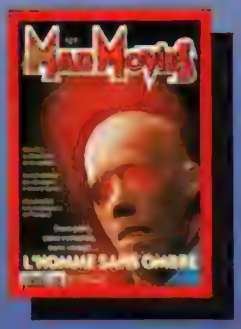
photos de films - portraits d'acteurs couleurs et N&B - affiches françaises, américaines et italiennes - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - laserdics d'occasion - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

- Catalogue Video = 6,70 F en timbres / Catalogue 1.000 photos couleurs, noir et blanc, 16x24 cm (15 F pièce) = 11,50 F en timbres - Catalogue 9.000 photos couleurs, 10x15 cm (10 F pièce) = 16 F en timbres / Les 2 catalogues = 16 F en timbres.

# ABONNEMENT




## SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !




Soyez parmi les 50 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez la bande originale en CD de **BLAIR WITCH 2 - LE LIVRE DES OMBRES** (moyen pour les soirées dansantes mais idéal pour les séances de spiritisme).

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous l'indiquiez clairement, nous vous enverrons, au choix, l'affichette 40 x 60 de **MISSION TO MARS**, **BLADE**, **WISHMASTER** ou **SHANGHAÏ KID**, ou un numéro de *MAD MOVIES* ou de *IMPACT* que vous aviez raté à sortie (mais ça tombe bien, on les a tous !).

## BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

**MAD MOVIES**
**4 rue Mansart**
**75009 PARIS**

Pour l'étranger : 120 F par voie de surface, 200 F par avion. Pour Outremer, DOM et TOM : 200 F par voie de surface, 260 F par avion. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

actualité cinéma

sorti le 8 novembre

*Kim (Kim Director) : ses dons de voyance lui permettront-ils de percer le secret de la forêt de Blair ?*

# BLAIR WITCH 2
# le livre des ombres

**L'inévitable séquelle s'intéresse aux retombées des événements relatés dans LE PROJET BLAIR WITCH. Y croire ou pas ?, telle est la question que se posent cinq jeunes en pélérinage dans la désormais célèbre forêt. Pas prudent tout ça, surtout que l'abus d'alcool nuit gravement à la santé...**

*Jeffrey (Jeffrey Donovan) : entre deux séjours en HP, il organise des virées sur le lieu du drame...*

Difficile de porter un jugement honnête sur **Le Projet Blair Witch**. Difficile de fermer les yeux sur le phénomène social (le film le plus rentable de tous les temps, mec !) et de les rouvrir sur l'objet lui-même. Alors quoi... Monument de terreur cinétique ou hymne lyrique au néant artistique ? Arnaque du siècle ou malicieux coup de génie ? D'un strict point de vue filmique, le duo Eduardo Sanchez/Daniel Myrick est parvenu à justifier l'utilisation d'une caméra DV (le film est un faux documentaire tourné en DV, rappelons-le), là où Lars Von Trier et ses disciples du «Dogme» ont échoué. Voilà pour l'intégrité artistique. C'est mince, mais c'est déjà beaucoup. Dans la logique de sa conception (voir *Mad* n°120) voire de son intérêt, le film n'aurait jamais dû débouler hors des circuits art et essai, et encore... Pourtant, il a été vu dans le monde entier. Pire encore (ou mieux, c'est selon), nombre de spectateurs ont été tétanisés de peur. Non, on ne peut pas vraiment dissocier **Blair Witch**-le film de **Blair Witch**-le phénomène. Autant vous dire que pour le critique de base (votre serviteur, merci pour la petite pièce), aborder la suite du «film le plus rentable de tous les temps, mec !» ne constitue pas une partie de plaisir... Heureusement, on s'aperçoit vite que **Blair Witch 2 : Le Livre des Ombres** est un vrai film. Avec une intrigue, de la lumière, des travellings, de la musique et tout et tout... En 35mm en plus, excusez du peu ! Cela voudrait-il dire pour autant que c'est un bon film ? Euh...

D'accord, le film de Joe Berlinger prend ses distances par rapport au phénomène, mais inutile de préciser que **Blair Witch 2** n'existerait pas sans **Blair Witch**. Paradoxalement, le lien se situe d'ailleurs davantage au niveau artistique que financier. Profitant de la mythologie amorcée, l'intrigue de cette suite se déroule en automne 1999, soit quelques mois après le carton mondial du **Projet Blair Witch**. Par la force des choses, la petite cité de Burkittsville est devenue un endroit touristique où les badauds viennent visiter la forêt de Blair et s'imprégner de sa soit-disant légende. Jeffrey, une petite frappe innocente du coin, s'improvise guide touristique et fait faire le tour du proprio à Kim, une gothique fan du film, Erica, une timbrée légère qui se prend pour une sorcière, et au couple Stephen/Tristine fasciné par la mythologie au point de faire des recherches poussées. Une fois sur place, à la tombée de la nuit, ce petit groupe ne trouve rien de mieux à faire que de filmer leurs bitures jusqu'à un mystérieux black-out total de trois heures qui les laisse dans le flou le plus complet à leur réveil. Que s'est-il passé durant tout ce temps-là ? Vite, vite, analysons les cassettes pour le savoir...

S'amorce alors un parallèle fumeux entre la fiction (35mm) et la réalité (cette bonne vieille DV) qui n'a d'intérêt que pour son initiateur. En dire plus sur le script, révéler ne serait-ce qu'une partie des intrigues secondaires, reviendrait pourtant à bousiller le suspense. On va donc éviter de vendre la mèche, d'autant que le réalisateur s'en charge lui-même comme un grand au bout de trente malheureuses minutes de métrage. Précisons tout de même que ceux qui désirent en savoir plus sur la fameuse sorcière, voire même la découvrir en live, en seront pour leurs frais. Manque d'ambition flagrant ou respect pour le mythe amorcé par un premier opus ancré dans la suggestion forcée ? La première option semble la bonne puisque les vannes autour du **Projet Blair Witch** s'apparentent à des clins d'œil adressés lourdement au spectateur. Berlinger fait peut-être référence à **L'Exorciste**, mais il a surtout vu **Scream**. Le réalisateur s'écrase donc face au mythe, ne sort jamais vraiment du cadre de la citation potache. En profite-t-il pour faire son propre film ? Oui et non... Oui pour quelques effets choc en Dolby Digital Surround (c'est compris avec le 35mm) qui renvoient parfois à **L'Antre de la Folie** de maître Carpenter, la puissance viscérale et l'intelligence du propos en moins. Non parce que son parallèle fiction/réalité découle directement de la discorde engendrée par le marketing du premier film (faux docu, vrai film, faux film, vrai docu...), faute de pouvoir s'intégrer dans une logique de scénario et surtout de suspense. Ici, comme dans **Le Projet Blair Witch**, les comédiens donnent leur nom au personnage qu'ils interprètent, mais rien dans cette fiction affichée ne vient le justifier. De la même manière, Berlinger balance quantité d'idées alléchantes (Tristine est enceinte, Kim est voyante...) qui, une fois le film terminé, s'avèrent d'une incroyable gratuité. Ne reste donc plus qu'à attendre un **Blair Witch 3**, en espérant que le retour derrière la caméra de Daniel Myrick et Eduardo Sanchez serve davantage la mythologie que cette suite inutile.

**Stéphane MOÏSSAKIS**

***Book of Shadows : Blair Witch 2***. *USA. 2000. Réal.: Joe Berlinger. Scén.: Joe Berlinger et Dick Beebe. Dir. Phot.: Nancy Schreiber. Mus.: Carter Burwell. Prod.: Bill Carraro pour Artisan Entertainment. Int.: Kim Director, Jeffrey Donovan, Erica Leerhsen, Tristine Skylar, Stephen Barker Turner... Dur.: 1 h 30. Dist.: Mars Films. Sortie le 8 novembre 2000.*

# BLAIR WITCH 2
## le livre des ombres

## du réel pour le réal

# JOE BERLINGER

**Dans la période mollassonne que traverse le cinéma américain, la moindre anomalie est la bienvenue. Et a priori, la présence de Joe Berlinger aux commandes de BLAIR WITCH 2 a tout de l'énorme erreur de casting. Dans le circuit du documentaire américain, Berlinger est une star. Il a gagné de nombreux prix pour son premier doc BROTHER'S KEEPER (une enquête sur un meurtre étrange dans une famille de bouseux à côté desquels les proches de Leatherface passent pour des gens distingués), et le respect de ses pairs pour les remarquables PARADISE LOST 1 et 2 (deux films étudiant sous tous les angles possibles le procès de trois adolescents accusés de meurtres d'enfants). Question : pourquoi ce réalisateur en quête de vérité a-t-il eu envie de donner suite au plus gros mensonge cinématographique de ces dernières années ?**

**Vous rendiez-vous compte du défi que représentait l'entreprise *Blair Witch* 2 ?**

Quand j'ai accepté de réaliser la suite du **Projet Blair Witch**, mes amis et mon entourage ont juste pensé que j'étais totalement fou ! Je savais que je m'attaquais à deux publics particulièrement exigeants. D'un côté les fans du **Projet Blair Witch** qui désiraient qu'on ne touche sous aucun prétexte à l'objet de leur adoration. De l'autre, tous ceux qui avaient détesté le premier film, le considérant comme un pur produit marketing. Je me devais de rassurer les uns et séduire les autres. En plus, il y avait l'aspect commercial : comment espérer concurrencer le film le plus rentable de l'histoire du cinéma ? A un moment, j'ai juste pris la décision de ne plus me poser ce genre de questions. **Le Projet Blair Witch** est un phénomène culturel unique. Laissons donc ce film tranquille sur son piédestal. Surtout n'essayons pas de le refaire ni de le copier. Du coup, je me suis aperçu que ce serait beaucoup plus intéressant pour la suite de s'attacher au phénomène provoqué par **Le Projet Blair Witch** qu'au film lui-même. Ma formation de documentariste me pousse à privilégier l'événement par rapport à la fiction. Et l'hystérie provoquée par **Le Projet Blair Witch** m'a amusé. Tout à coup, le monde entier s'est passionné pour ce petit film fait avec trois fois rien et qui se permettait de créer sa propre mythologie. Voilà un événement qui a éveillé ma curiosité et j'avais vraiment envie de pouvoir travailler à partir de ça.

**Je suppose que vous avez dû longuement réfléchir au pourquoi du triomphe du *Projet Blair Witch*...**

A mon avis, le film est arrivé au bon moment. Le public n'avait qu'une envie : échapper à l'uniformisation sous toutes ses formes, et donc aux films produits en masse par les studios hollywoodiens. Le public a répondu à l'un des rares films frais et originaux disponibles sur le marché. Autre facteur de réussite, le thème même du **Projet Blair Witch**. Les jeunes sont toujours preneurs d'histoires originales impliquant le surnaturel, sans doute parce qu'à cet âge cela représente pour eux une quête spirituelle. Enfin, la façon dont le film a fait parler de lui était très intelligente. Balancer comme ils l'ont fait sur internet qu'il s'agissait de faits réels, c'était un coup de génie. Je n'avais donc aucune envie de me mesurer à mon prédécesseur sur le même terrain. Comme je suis un peu connu aux USA grâce à mes documentaires, tout le monde pensait que j'allais courir dans la forêt caméra à l'épaule. Je me suis tout de suite rendu compte que cela serait une solution stupide, voire même malhonnête. Personnellement, mes sentiments envers **Le Projet Blair Witch** sont partagés. La narration du film est fascinante, je suis épaté par la façon dont ils ont réussi à lier cette histoire de cassette retrouvée à une mythologie totalement crédible. Par contre, en tant que journaliste, j'ai beaucoup plus de réserves. Faire croire aux gens qu'une histoire est vraie quand elle ne l'est pas n'est qu'un chapitre de plus dans

*L'apparition fantomatique d'Eileen Treacle, jeune victime de la sorcière.*

l'éternelle saga de la manipulation des images et de la réalité. Les acteurs du film faisaient la couverture de *Times* et *Newsweek* pendant que certains spectateurs pensaient encore qu'il s'agissait d'un documentaire !

*Des touristes retrouvés éventrés dans la forêt de Blair. Un coup de la sorcière ?*

**Vous n'avez pas l'impression de faire la même chose dans *Blair Witch* 2, notamment avec le faux mini-documentaire du début ?**

Non, je ne crois pas. Ce faux documentaire met l'accent sur l'effet manipulateur du premier film et me permet de dire aux gens ce que j'en pense. En tant que documentariste, je pouvais ainsi faire fonctionner **Blair Witch 2** selon les principes du film d'horreur sans négliger ce qu'il raconte d'un point de vue social. Je n'ai pas l'intention de nier l'aspect commercial de **Blair Witch 2** qui sort dans 4.000 salles aux Etats-Unis, mais je crois que le film va un peu plus loin. C'est aussi une réflexion sur l'influence de la violence au cinéma sur le jeune public, sur la nature même du fanatisme, sur la façon dont les médias donnent forme à notre perception des choses.

**Les fans de films d'horreur apprécieront d'ailleurs le fait que vous ne preniez pas le genre par dessus la jambe. Vous faites même parfois directement référence à des classiques.**

Absolument. Et j'assume totalement ces références. Parce que l'un des thèmes du film repose sur la personnalité des protagonistes. Ces cinq jeunes en vadrouille dans la forêt de Burkittsville sont tellement conditionnés par les medias qu'on les soupçonne d'être des tueurs eux-mêmes, ayant agi sous l'emprise de leur film fétiche. Pour pouvoir exploiter ce sujet, il était primordial que l'imagerie horrifique du film soit ancrée dans le genre. J'ai donc consciemment lié **Blair Witch 2** à des classiques du cinéma d'horreur. La lecture de la cassette à l'envers est une référence à **L'Exorciste**, la scène où Erica tourne sur elle-même vient d'**Evil Dead 2**, les chiens sur le pont rappellent **La Malédiction**... Ce ne sont pas des citations évidentes, mais les fans ne pourront pas les rater. Le but d'une telle connexion est évidemment de souligner que le mal dans le film est d'origine humaine plus que surnaturelle. Je crois que c'est quand même un choix audacieux pour une suite.

**Dans *Blair Witch 2*, vous faites dire à l'un des personnages : «La vidéo c'est du réel, pas le cinéma». C'est toujours pour affirmer votre différence par rapport au premier film ?**

C'est surtout une façon de dire au public de faire attention à toutes les dimensions de la réalité et d'analyser ce qu'il voit par rapport à sa propre perception des choses. Pour moi, tout ce qui est montré en 35mm dans le film représente les délires subjectifs des personnages. Ce qui est objectivement vrai n'est visible que dans les douze ou treize minutes de vidéo incorporées dans le film. Mais c'est encore une histoire de perception de l'histoire et de ce que le public a envie de croire. Vous pouvez aussi penser que la vidéo est manipulatrice. A ce moment-là, on en revient à croire que la sorcière de Blair est bel et bien à l'origine de tout ce qui se passe dans le film.

**Dans votre façon de voir les choses, la caméra vidéo prend le rôle du témoin, non ?**

Oui, mais je connais les limites de cette affirmation. Le public pense que plus l'image vidéo est amateur, plus elle doit être réelle. Nous devons faire beaucoup plus attention à la façon dont nous digérons les medias. Los Angeles s'est retrouvé à feu et à sang à cause de la vidéo montrant Rodney King se faisant tabasser par des flics. Vingt secondes de vidéo et la ville s'est embrasée. Personne ne s'est demandé ce qu'il s'est passé avant et après ces vingt secondes. Nous avons réagi, c'est tout. Nous élisons nos représentants politiques sur la qualité de leurs interventions à la télé. O.J. Simpson a été acquitté parce que ses avocats passaient très bien dans les journaux télévisés du soir. Il faut faire attention à ce que nous pensons être vrai ou pas. La vidéo joue un rôle aussi important que dangereux dans la perception des choses.

**Aujourd'hui, l'Amérique semble avoir envie de rendre le cinéma responsable de tous ses maux. Le message de *Blair Witch 2* pourrait clairement être : «Si ces jeunes n'avaient pas vu *Le Projet Blair Witch*, rien de tout cela ne serait arrivé». Rassurez-nous, c'est ironique ?**

*Kim et Erica lors d'un rite sorcier initié par la peur...*

*Stephen, victime de stigmates qui ne cessent de s'agrandir...*

Evidemment. Rendre les films responsables de la violence sociale est aussi bête que proclamer que la sorcière de Blair existe vraiment. C'est un problème bien plus complexe. Certains, comme le scénariste Joe Esterzhas *(**Basic Insctint**, NDLR)* affirment qu'il n'y a absolument aucune relation de cause à effet entre la violence au cinéma et la violence sociale. D'autres, comme beaucoup de politiciens, proclament qu'il faut censurer les films pour protéger les enfants. Bien entendu, la vérité est sans doute entre les deux. Nous vivons dans une société où les foyers sont majoritairement mono-parentaux, où les armes circulent en grand nombre presque sans contrôle, où on essaie de vous faire croire que si vous ne passez pas à la télé ou si vous ne ressemblez pas au top-model en couverture des journaux, votre vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Il existe des tas de raisons pour lesquelles les gamins peuvent être en colère. Une image violente peut les inspirer, mais seulement s'ils sont malheureux et qu'ils ne s'estiment pas beaucoup. Censurer les films n'est pas la solution, les gamins trouveraient alors leur inspiration ailleurs. La solution est de regarder en détail les problèmes de notre société et d'essayer de les régler un par un. L'Amérique doit enfin se regarder en face. Il faut arrêter d'adorer le dieu Dollar, placer les vraies valeurs spirituelles au-dessus de toutes les autres et apprendre aux adolescents à s'aimer eux-mêmes. C'est la seule solution pour stopper la violence. Remplir les multiplexes de films familiaux bourrés de bons sentiments ne changera rien. Ça pourrait même aggraver les choses.

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**

acteurs studieux

# LE CLUB DES CINQ

**Comme Eduardo Sanchez et Daniel Myrick, Joe Berlinger a décidé de donner à ses personnages le prénom de leur interprète. Comme aucun des cinq jeunes comédiens n'est vraiment connu, l'identification entre le personnage et l'acteur est totale. Et quand on cherche des jeunes comédiens à Hollywood, «il n'y a qu'à piocher» comme on dit. Les auditions pour BLAIR WITCH 2 étaient les plus courues de la côte Ouest. Rencontre avec les cinq heureux gagnants qui ont eu la chance de passer quelques nuits dans la forêt du Comté de Blair.**

## KIM DIRECTOR

### AVANT BLAIR WITCH 2

Kim Director n'a tourné que pour Spike Lee avant **Blair Witch 2**. On a pu la voir dans **He Got Game**, **Summer of Sam** et le tout nouveau **Bamboozled**.

### LE PROJET BLAIR WITCH

*«J'ai adoré. Je me suis totalement identifiée aux personnages, ou plutôt à leur dérive vers l'inconnu. C'est une vision originale, mais effrayante, du voyage initiatique que nous faisons tous un jour.»*

### BLAIR WITCH 1 vs BLAIR WITCH 2

*«La comparaison est inévitable. Mais* **Blair Witch 2** *est totalement différent du premier. Il lui rend hommage, mais il n'a rien à voir avec du point de vue de l'histoire, des acteurs, et de la réalisation. Que vous aimiez ou détestiez le premier, venez jeter un œil au second. Vous verrez, vous ne serez pas déçus.»*

### LE PERSONNAGE

*«Je joue la «gothique» du groupe, habillée de noir, teint livide à souhait. Pour me préparer, j'ai participé à une convention gothique à Baltimore. A la fin de la journée, je me suis fait suivre dans la rue par un type bizarre qui tenait absolument à me faire poser pour des photos fétichistes. C'est là que j'ai réalisé que si Erica et Tristine, mes partenaires féminines de* **Blair Witch 2**, *vont faire tomber les beaux mecs après la sortie du film, moi je vais recevoir des tonnes de lettres de tordus !»*

## ERICA LEERHSEEN

### AVANT BLAIR WITCH 2

Avant **Blair Witch 2**, la filmographie d'Erica Leerhsen est vierge de toute production. Mais depuis, ça va mieux. Elle vient d'obtenir un rôle régulier dans la troisième saison des Sopranos.

### LE PROJET BLAIR WITCH

*«Un film incroyablement efficace qui joue sur deux sentiments que tout un chacun peut connaître chaque jour : la peur de l'inconnu et l'impossibilité de revenir en arrière quand on prend une décision. En plus, il y avait ce côté rafraîchissant d'un film qui ne ressemble à aucun autre, qui n'obéit pas aux règles du système hollywoodien, qui repose entièrement sur les épaules des acteurs. Voir ça, quand on essaie de s'en sortir en tant que jeune comédienne débutante, c'est extrêmement rassurant.»*

### BLAIR WITCH 1 vs BLAIR WITCH 2

*«C'était amusant de voir sur le plateau à quel point Joe Berlinger n'en avait rien à faire des comparaisons avec le premier. Joe n'est pas du genre à chercher à plaire au plus grand nombre et pour lui,* **Blair Witch 2** *tient tout seul. Il serait en fait plus intéressant de le comparer avec ses autres films qu'avec le premier* **Blair Witch**.*»*

### LE PERSONNAGE

*«Erica est une sorcière qui pratique la magie blanche. Elle fait partie de ce mouvement très «new age» qui se développe à travers le monde et qui porte, aux USA, le nom de «wiccanism». C'est une sorte de religion basée sur l'adoration de la nature. Erica est donc une pratiquante convaincue. Elle vient à Burkitsville pour prouver que les sorcières ne sont pas des adoratrices du démon. Je n'étais pas du tout au courant de l'orientation du personnage le jour de ma première audition. Je savais juste que je devais être une sorcière. J'avais donc sorti mes habits noirs et pris mon air le plus pervers et le plus maléfique possible. Quand je suis arrivée dans la salle, Joe m'a ri au nez en me demandant ce que j'essayais de faire. Cette fille a les intentions les plus pures et moi je la jouais comme si c'était Barbara Steele dans* **Le Masque du Démon**. *Heureusement, Joe m'a donnée une autre chance.»*

*Erica : une apprentie-sorcière pas franchement tentée par le démon...*

*Kim : son look gothique ne joue pas en sa faveur auprès de la police de Burkitsville.*

## JEFFREY DONOVAN

### AVANT BLAIR WITCH 2

Un vétéran de la galère. La filmo de Jeffrey Donovan ressemble au parcours du combattant classique du jeune acteur qui essaie de s'en sortir à Hollywood. Cinq ans de petits rôles à la télé dans des séries et des téléfilms prestigieux (***Millennium***, ***Homicide***...) et d'autres beaucoup moins (**Another World**, **Critical Choices**). Au cinéma, Donovan est apparu dans **Sleepers** de Barry Levinson.

### LE PROJET BLAIR WITCH

*«Je n'arrive pas à croire que certains spectateurs aient cru à la véracité des événements décrits dans le film. Le type paye son billet, voit les acteurs défiler à la télé, entend tout le monde s'extasier devant l'ingéniosité des réalisateurs, et pourtant il croit encore que tout ce qui arrive dans le film est vrai. C'est à la fois fascinant et effrayant. Le film en lui-même, beaucoup moins.»*

*Stephen et Jeffrey (à droite) : le premier ne croit que ce qu'il voit, le second organise la virée touristique dans le comté de Blair.*

**BLAIR WITCH 1 vs BLAIR WITCH 2**

*«Dans sa version originale, notre film s'appelle d'abord* ***Book of Shadow*** *et ensuite* ***Blair Witch 2****. Ce n'est pas simplement une promenade en forêt qui tourne mal, mais une méditation sur la perception du réel. Les gens qui s'attendent à voir une caméra tremblante et à entendre les hurlements d'une actrice hystérique risquent d'être surpris.»*

**LE PERSONNAGE**

*«Je suis un peu le mouton noir de Burkitsville. Un jeune garçon enfermé dans le carcan de cette toute petite ville de province et qui a envie d'aller plus loin que ce que lui réserve un avenir tout tracé. Une situation que je connais bien, étant moi-même originaire d'une petite ville comme Burkitsville. Comme les autorités ne savent pas trop comment faire face à ce rebelle, il est souvent envoyé pour quelques petits séjours dans un hôpital psychiatrique. Parfois, ça le calme. D'autres fois, c'est l'inverse qui se produit. Je me rends bien compte qu'avec ce rôle je risque de me faire enfermer dans la catégorie «grand cinglé». Ça tombe bien, je suis cinglé !»*

## TRISTINE SKYLER

**AVANT BLAIR WITCH 2**

C'est au festival de Sundance que Tristine Skyler s'est fait remarquer pour la première fois. Elle tenait le rôle principal d'un film réalisé par sa soeur Lisanne Skyler, **Getting to Know you**. Le film a permis aux deux jeunes femmes de se faire un nom dans le petit monde du cinéma indépendant new-yorkais. Après la promotion de **Blair Witch 2**, Tristine retournera travailler avec sa soeur sur l'écriture d'un nouveau long métrage.

**LE PROJET BLAIR WITCH**

*«Un travail novateur et audacieux sur la narration cinématographique. Une écriture osée qui permettait une parfaite identification aux personnages. Or, si vous voulez avoir peur devant un film d'épouvante, l'identification est indispensable. En ce sens,* ***Le Projet Blair Witch*** *est une totale réussite.»*

**BLAIR WITCH 1 vs BLAIR WITCH 2**

*«Le travail de Joe n'a rien à voir avec l'approche du sujet par Dan Myrick et Ed Sanchez. D'un côté, il y a deux jeunes réalisateurs qui ont réussi à monter le coup cinématographique du siècle, de l'autre un documentariste affirmé, intègre et extrêmement sérieux dans son approche des choses. Il y a forcément de nombreuses différences entre les deux films, et c'est tant mieux.»*

**LE PERSONNAGE**

*«Tristine est une fille très ordinaire, engagée dans une relation sérieuse avec un homme qu'elle aime et adore. Son seul petit grain de folie : une dévotion absolue pour* ***Le Projet Blair Witch****. Elle est persuadée que tout ce qu'on voit dans ce film est vrai. Elle a d'ailleurs décidé de co-écrire un livre sur le sujet avec son copain, qui est lui totalement sceptique. Pour ce faire, ils se rendent à Burkistville.»*

*Tristine : crédule, elle prend les événements décrits dans* ***Le Projet Blair Witch*** *au pied de la lettre.*

## STEPHEN BARKER TURNER

**AVANT BLAIR WITCH 2**

Un autre new-yorkais dans le cast de **Blair Witch 2**. Stephen Barker Turner est diplômé de la Juilliard School (l'école de **Fame**). Il fait ses armes sur les planches dans les petits théâtres de la Grande Pomme avant de décrocher un rôle dans un épisode de la série cousine de ***New York District, Law and Order : Special Victim Unit***. **Blair Witch 2** est son premier rôle au cinéma.

**LE PROJET BLAIR WITCH**

*«Les gens me demandent souvent comment je me suis préparé pour* ***Blair Witch 2****. Tout simplement en voyant le premier. Je l'avais sciemment raté en salle parce que tout le vacarme autour du film m'énervait. Avant d'auditionner, j'ai quand même loué la cassette. Et j'ai vu un sacré film d'horreur, bien foutu, une oeuvre gonflée réalisée par deux jeunes cinéastes n'ayant peur de rien.»*

**BLAIR WITCH 1 vs BLAIR WITCH 2**

*«A la fin du* ***Projet Blair Witch****, il y a ce plan étonnant du personnage contre le mur. Cette image inoubliable, à la fois effrayante et pleine de mystère, était la référence ultime de ce que Joe Berlinger a essayé de créer pour cette suite : faire peur tout en faisant douter le spectateur sur ce qu'il est en train de voir. Je crois qu'il s'en est parfaitement sorti.»*

**LE PERSONNAGE**

*«Nous avons tous envie de croire en quelque chose, d'être témoin d'événements surnaturels. Sauf Stephen. Stephen est quelqu'un de sceptique et de cynique plongé dans un univers sur lequel il n'a plus aucun contrôle. La réalité se dérobe progressivement sous ses pieds et il glisse doucement vers son enfer personnel.»*

**Didier ALLOUCH**

actualité cinéma
sortie le 29 novembre

# L'Ombre du Vampire

## le mordu du muet

## E. Elias Merhige

**E. Elias Merhige avait produit son premier film, BEGOTTEN, avec l'argent de son grand-père. Lorsque Patricia Arquette découvrit, en VHS, cet hommage aux pionniers du cinéma muet, elle alerta immédiatement son compagnon d'alors, Nicolas Cage. Le hasard fait bien les choses. Cage venait d'acquérir pour sa nouvelle société de production, Saturn Films, un étrange script dont le héros n'était autre que Friedrich Murnau. Il n'en fallait pas plus pour que Merhige soit catapulté réalisateur providentiel.**

**Vous avez tout de suite dit oui à *L'Ombre du Vampire* ?**

J'ai toujours aimé l'expressionnisme allemand, dans ses différentes manifestations artistiques, mais aussi tout l'esprit de l'époque où il est né. C'est une atmosphère envoûtante lorsque le monde intérieur, l'imagination, s'expriment dans un environnement, une époque. Murnau fait partie de mes favoris, et j'avais là l'occasion de l'utiliser comme une métaphore de l'esprit pionnier de ces cinéastes du muet, les Fritz Lang, les Eisenstein, les Griffith ou autre Abel Gance, une métaphore qui montre à la fois leur enthousiasme et la vraie grammaire qu'ils ont constituée et que nous utilisons aujourd'hui.

**Murnau ayant été un expérimentateur, aviez-vous l'idée vous-même d'expérimenter ?**

Je voulais créer un vrai film expressionniste, pas un film sur l'expressionnisme. En faisant, par exemple, glisser la couleur vers le noir et blanc, je voulais suggérer que la caméra elle-même, personnage central du film, était un vampire. Elle aspire la chair et le sang de ceux qu'elle fixe sur pellicule, et en fait des ombres pour l'éternité. Voilà le genre de chose que je voulais explorer.

**Le script original était-il très différent ?**

Oui, et il est passé par de multiples étapes avant d'être prêt à tourner. L'esprit originel est intact, mais pour la fin, Malkovich et moi-même avons modifié plusieurs éléments. Nous voulions plus de pathos, et la fin d'origine ne nous convenait pas car personne d'autre que le vampire n'y mourait. Je voulais qu'il y ait là plus de fièvre, d'obsession, amener le projet vers un niveau plus poétique, un peu comme si vous lisiez du Baudelaire à trois heures du matin. Car Murnau et Schreck deviennent vraiment fous. Réaliser ce film devient pour eux un véritable rituel. Je cherchais à établir ce moment où, à leurs yeux, l'art devient plus important que la vie elle-même. Ils choisissent l'éternité plutôt qu'une vie condamnée à s'évanouir.

*Max Schreck (Willem Dafoe) : acteur schizophrène ou véritable vampire ?*

*Le réalisateur essaie de dompter sa star caractérielle...*

**Le caractère de Schreck était-il dès le départ désigné comme vampire ?**

Dans le script d'origine, ça ne faisait aucun doute. Mais j'ai cherché à brouiller la chose. Jusqu'à la fin, vous avez la liberté de croire qu'il est peut-être tout simplement fou. Mais je m'intéressais plus à son obsession. Il incarne son art, en une figure d'artiste allumé. Il y a peu d'informations sur le vrai Max Schreck. On sait qu'il a fait beaucoup de théâtre à Berlin, mais il ne semble être apparu que dans trois films. Comme cela arrive souvent, son rôle de Nosferatu lui a donné beaucoup de présence dans les esprits mais l'a en même temps enfermé dans ce personnage. L'arrivée du son a tué sa carrière, car sa voix était jugée trop étrange.

**L'époque qui a vu naître l'expressionnisme est un moment unique et fascinant de l'histoire de l'Allemagne. Vous n'étiez pas tenté d'en montrer plus ?**

Il n'y avait rien de tel dans le script. J'ai pourtant fait beaucoup de recherches sur le climat politique et philosophique qui a suivi la Première Guerre Mondiale. Quand vous lisez les mémoires du producteur Albin Grau *(Udo Kier dans le film, NDR)*, vous découvrez un spiritualiste profond, mystique. Il voulait créer, avec **Nosferatu**, une effigie à l'horreur de la grande guerre. A ses yeux, le comte Orlock symbolisait cette pestilence qui hantait l'Allemagne et qui ne pouvait mourir qu'à la lumière de la spiritualité. Je voulais donc faire en sorte que Murnau soit celui qui réveille la bête qui sommeillait dans la montagne. Il va lui-même chercher ce monstre à la fois païen et noble, qui symbolise l'ambivalence de l'esprit allemand, et cherche à transformer ce monstre en œuvre d'art. Dans mes notes, le parallèle avec l'Histoire à venir, le réveil de l'Allemagne païenne par Hitler, était clair. Lui-même a transformé le peuple allemand en simple médium de son accomplissement «artistique», et a ainsi détruit tout à la fois ce peuple et sa culture.

**Il est étonnant que votre mise en scène n'ait pas cherché à être plus exubérante.**

C'est intéressant, parce que mon premier long, **Begotten**, est un film muet en noir et blanc. J'avais construit mes propres objectifs et filmé moi-même. En regardant par l'œilleton, je parlais

à mes acteurs pendant la prise comme le faisaient ces réalisateurs du muet. Ce fut pour moi l'occasion d'une profonde méditation sur ce qu'avait pu être ce métier à cette époque. Ça m'a permis de comprendre qu'ainsi, le réalisateur de films muets était plus directement engagé dans l'action. Sur un film sonore, lorsque les acteurs dialoguent, le réalisateur s'efface, prend du recul. Sur un film muet, il est lui-même acteur. Je voulais explorer cet enthousiasme, cette sensation de liberté que, du coup, pouvaient avoir les premiers réalisateurs. J'ai vu **Nosferatu** à onze ans, et les autres Murnau par la suite. Je connais donc son style. J'ai essayé de montrer, d'une manière fictionnelle comment ces scènes restées célèbres ont pu être conçues et tournées, ce qui se passait entre deux prises. Le pari était excitant.

**Murnau était un maniaque, du genre à faire passer Kubrick pour un roi de l'impro. Dans votre film, on dirait pourtant qu'il suit les événements, qu'il se laisse complètement guider.**

Il me tenait à cœur de montrer dans cette fiction un Murnau qui perd le contrôle. Il ne sait vraiment pas ce que son acteur va faire dans la prise suivante. Il se satisfait juste de la coopération du vampire, et dépense son énergie à cacher le danger aux autres membres de l'équipe. C'est un Murnau réinventé, pas un portrait, car il s'agit d'un film sur l'obsession de l'acte créatif, mené à son paroxysme le plus terrifiant.

**Le personnage de Greta (Catherine McCormack) aurait pu être le vecteur idéal pour parler aussi bien de l'obsession des deux héros que de l'Allemagne de Weimar. Elle semble un peu sous-employée.**

Il manque une seule des scènes qu'elle a tournées. Je voulais insister sur le Berlin de l'époque Weimar, mais il fallait me concentrer sur les protagonistes. Je n'avais que 35 jours de tournage, et Berlin aurait entraîné beaucoup trop de thèmes et de sous-thèmes. Mais je crois que dans sa manière de s'habiller, de parler de la capitale, elle l'évoque suffisamment.

**La scène où Max Shreck parle à Albin Grau, devant le feu de camp, possède un certain charme absurde, un ton comico-dramatique que vous choisissez de ne pas conserver.**

Je voulais présenter Murnau et son équipe de manière très humaine, et glisser vers la fin l'idée que c'était le monstre qui se comportait de la manière la plus humaine, tandis que Murnau glissait vers le monstre. Cette scène sert de point d'équilibre entre un début rationnel et la fin fiévreuse.

**Quels sont les éléments dont vous êtes le plus satisfait et ceux qui vous posent problème ?**

*Friedrich Murnau (John Malkovich) : un cinéaste excentrique et visionnaire...*

Je crois que le film communique cette idée du pouvoir du cinéma, et comment il a contribué à changer le monde, un peu comme la locomotive a changé l'Ouest américain. Je pense qu'on y sent le pouvoir de la caméra, de ses premiers créateurs qui, tels des dieux, créaient des univers faits par les hommes, qu'ils pouvaient ensuite ouvrir aux spectateurs. Le film communique toutes ces choses que je voulais faire passer. J'adore la fin notamment. Maintenant, si vous demandez à quelque artiste que ce soit s'il est satisfait, la réponse sera toujours non. On voudrait toujours revenir en arrière et changer ceci ou cela. J'aurais aimé passer plus de temps à établir le contexte berlinois, et que l'on puisse suivre la quête obsessive de Murnau à la recherche de ce vampire. Mais je suis satisfait du film. Je ne le sens pas incomplet par rapport à mes attentes.

**Quels projets, maintenant ?**

Je fais des recherches sur les Templiers, sur cette connaissance rapportée de la terre sacrée qui dût être cachée pour échapper à l'Inquisition, avant d'émerger et d'entraîner une révolution de la civilisation. Je glane des notes avec l'espoir de pouvoir tourner le film en France, la patrie d'Abel Gance, une de mes influences majeures.

Propos recueillis et traduits par **Rafik DJOUMI**

*Le tournage de la scène finale réserve bien des surprises à Greta (Catherine McCormack)...*

# MURNAU, ROI DE L'IMPRO

Le paradoxe mérite d'être évoqué : l'équipe de *Mad Movies* aurait préféré que **L'Ombre du Vampire** ne soit pas un film fantastique ! Oui, vous avez bien lu ! Et avant que vous ne jetiez votre *Mad* à l'autre bout de la pièce, remettez-vous donc en bouche le synopsis. Friedrich Murnau s'apprête à adapter le «Dracula» de Bram Stoker dont il n'a pas les droits. Il garantit à son producteur sceptique, Albin Grau (Udo Kier, non-vampire ?!?) qu'il a trouvé l'interprète idéal, un certain Max Schreck (Willem Dafoe). Mais ce dernier a des méthodes de travail très en avance sur l'Actor's Studio. Il lui faut tourner dans son château, exclusivement la nuit, et l'équipe ne sera pas amenée à le fréquenter en dehors des prises. Et pour cause ! Max Schreck est bel et bien un vampire, auquel Murnau, fou d'absolu artistique, a promis la vie de son actrice principale Greta (Catherine McCormack). En attendant sa récompense, Schreck ne peut s'empêcher de zigouiller à même le plateau quelques techniciens. Alors forcément, l'équipe a des doutes.

Première et lourde erreur d'un script pourtant remanié de Steven Katz : prendre ses distances par la fiction. Un tournage aussi mythique que celui de **Nosferatu** nourrit pourtant sans peine toute élucubration. Un réalisateur aussi génial qu'incontrôlable, un acteur littéralement allumé par son rôle, un producteur mystique et, tout autour d'eux, un pays en pleine fièvre créatrice, voguant entre les extrêmes et s'apprêtant à enfanter la Bête Immonde. En rajouter, c'est nier le potentiel phénoménalement dramatique d'un tel événement. Que la réalité dépasse ainsi la fiction, c'est impardonnable ! Et pourtant, non contente de court-circuiter ainsi les données, l'équipe d'Elias Merhige pêche également par excès d'ambition. Que voulez-vous, on ne se frotte pas ainsi au génie incandescent de Murnau sans risquer d'être carbonisé. Quand le brillant Burton filmait son **Ed Wood**, il prenait soin de constater le peu de différence qui le séparait de cet illustre «mauvais». Merhige, pour sa part, vise le génie total, avec l'idée immature de s'approprier ses figures stylistiques. Problème : sa maîtrise de la grammaire cinématographique est au plus bas. Découpage confus, incapacité totale à intégrer dans son plan les numéros de comédien (McCormack et Dafoe, pourtant compétents, en sortent amoindris) progression dramatique chaotique. Au moins, un traitement rigoureusement académique, à défaut de surprendre, serait certainement parvenu à suggérer la folie créatrice au cœur du sujet. Rien d'étonnant donc à voir son Murnau placer sa caméra n'importe où, suivre bêtement les événements, improvisant un film qui deviendrait, comme ça, par la grâce de la providence, un futur grand classique. Mais oui. Bien sûr ! L'homme qui a donné au cinéma le film parfait (**L'Aurore**) en inventait constamment les fondements par accident. Le mythe de l'artiste béni des dieux, qui claque des doigts et pond de l'immortalité en barre, a la vie dure. Une pièce supplémentaire à verser au dossier «N'a rien compris».

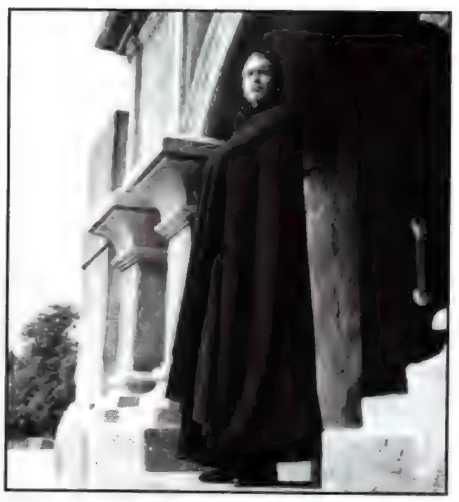
**Rafik DJOUMI**

***Shadow of the Vampire.*** *USA. 2000. Réal.: E. Elias Merhige. Scén.: Steven Katz. Mus.: Dan Jones. Dir. Phot.: Lou Bogue. Maquillages : Julian Murray & Pauline Fowler. Prod.: Nicolas Cage, Jeff Levine, Paul Brooks, Alan Howden pour Saturn Films et Long Shot Films. Int.: John Malkovich, Willem Dafoe, Udo Kier, Cary Elwes, Catherine McCormack, Eddie Izzard, John Aden Gillet... Dist.: Bac Films. Durée: 1 h 29. Sortie le 29 novembre 2000.*

***Frankenstein s'est Echappé*** *: Christopher Lee, symbole toujours vivant de l'âge d'or de la* Hammer.

# HOMMAGE À LA HAMMER

Les origines de la société britannique remontent au début des années 30, lorsque William Hinds, businessman accompli mais comédien raté plus connu sous le pseudonyme de Will Hammer après avoir tenu un des rôles principaux dans la série vaudevillesque ***Hammer and Smith***, décide de monter sa propre société et fonde *Hammer Productions* en 1934. Son premier film, la comédie **The Public Life of Henry the Ninth** sort l'année suivante, quand Enrique Carreras, un immigré espagnol propriétaire de plusieurs salles de cinéma et de la compagnie *Exclusive Films*, se joint à lui. Ensemble, ils produisent le thriller **The Mystery of Mary Celeste**, avec Bela Lugosi, la comédie musicale **The Song of Freedom** et le drame **The Bank Messenger Mystery** avant que *Hammer Productions* ne disparaisse au profit d'*Exclusive Films*. En 1939, Anthony Hinds et James Carreras, fils de William et Enrique, intègrent la société, mais ne deviennent opérationnels qu'à leur retour de la guerre. L'année 1945 marque l'arrivée de Michael Carreras, le fils de James, au sein de la compagnie. Quatre ans plus tard, *Exclusive Films* est transformée en société de distribution et *Hammer Film Productions* est créée, avec à sa tête Anthony Hinds qui s'occupe du développement des projets, et James Carreras qui se charge des tâches administratives. La *Hammer* devient alors une véritable affaire de famille. Leur premier film officiel, **Dr Morelle - The Case of the Missing Heiress**, sera suivi par les whodunit **The Man in Black** et **Room to Let**, tous adaptés de programmes de la *BBC*. En 1951, dans l'espoir d'obtenir quelques vedettes américaines pour ses propres films, James Carreras cherche un partenaire financier aux Etats-Unis, et le trouve en la personne de Robert Lippert. Les thrillers **The Last Page**, **Wings of Danger**, **Stolen Face**, **Murder by Proxy**, **Face the Music**, **Four Side Triangle** et le film de science-fiction **Spaceways** verront alors le jour, tous dirigés par Terence Fisher.



***Dracula Prince des Ténèbres*** *: Christopher Lee encore, vampire forever...*

En 1955, alors que la *Hammer* traverse une période de crise financière, une autre adaptation d'un serial de la *BBC* va les remettre sur les rails. **Le Monstre** de Val Guest connaît ainsi un énorme succès d'estime et sa suite, **La Marque**, co-produit par *United Artists*, attire sur la firme anglaise l'intérêt des majors hollywoodiennes. D'ailleurs, juste après, *Warner* distribue **Frankenstein s'est Echappé** de Terence Fisher, le premier film d'une longue série à réunir Christopher Lee et Peter Cushing, et marquant surtout la première véritable incursion de la firme dans l'horreur gothique qui définira le style *Hammer* pour les années à venir. Sa suite, **La Revanche de Frankenstein**, est réalisée sous contrat avec *Columbia*, ainsi que le thriller **L'Homme au Masque de Verre** et le drame de guerre **L'Ile du Camp sans Retour**, tandis que le premier **Dracula** de Terence Fisher se concrétisera en partenariat avec *Universal*. La *Hammer* s'impose alors comme un pourvoyeur incontournable et rentable de films de genre et continue sa collaboration avec *United Artists* (**Le Chien des Baskerville**), *Paramount* (**The Man who Could Cheat Death**), *Universal* (**La Malédiction des Pharaons**) et *Columbia* (**Les Etrangleurs de Bombay**).

Frustré de ne pouvoir faire autre chose que des films fantastiques, Michael Carreras, qui n'a jamais été en osmose avec son père, quitte la *Hammer* en 1960. En 1964, les productions *Hammer* se diversifient avec l'arrivée en masse de films de cape et d'épée et de comédies, ce qui n'est pas pour plaire à leurs partenaires américains plus friands de films d'horreur. Ils se retirent alors les uns après les autres. L'année suivante, James Carreras est donc obligé de trouver un nouvel investisseur étranger et signe un contrat de plusieurs films, plus ambitieux et plus internationaux, avec *20th Century Fox*. Se succèdent alors **Dracula, Prince des Ténèbres**, **Raspoutine**, **La Femme Reptile**, **L'Invasion des Morts-vivants**, **Un Million d'Années avant J-C**, **Dans les Griffes de la Momie** et **Les Monstres de l'Espace**, avant que les résultats désastreux des **Vierges de Satan** et du **Peuple des Abîmes** au box-office ne mettent un terme à leur association. En 1968, c'est *Warner* qui reprend le flambeau pour une série de films entamée avec **Dracula et les Femmes** et qui se conclut par **Une Messe pour Dracula**, avant que le studio américain décide de ne plus produire de films à l'étranger.

Au début des années 70, *Hammer Film Productions* se retrouve de nouveau en difficulté, sans contrat de distribution. Leur partenariat avec l'*American International Pictures* de Sam Arkoff et Jim Nicholson, pour qui oeuvre déjà Roger Corman, sera très éphémère, le temps de réaliser **The Vampire Lovers**. Les films *Hammer* sont alors co-financés et distribués de façon irrégulière par *Rank Film Distributors*, *EMI* et *Warner*, et s'orientent vers le cinéma d'exploitation. Sous la direction de plus en plus influente du producteur Roy Skeggs, les films *Hammer* de cette époque, **Lust for a Vampire**, **La Comtesse de Dracula**, **Dr Jekyll et Sister Hyde** ou encore **Les Sévices de Dracula**, contiennent désormais de la nudité, du gore et même du kung-fu (**Les Sept Vampires d'Or** co-produit avec la *Shaw Brothers*). Des films qui ont peu à peu contribué au déclin de la compagnie et forcé James Carreras à prendre sa retraite, laissant les rênes à son fils Michael (de retour) et Roy Skeggs. Leurs derniers films, **Une Fille pour le Diable** avec Nastassja Kinski et **The Lady Vanishes** avec Cybil Shepherd, finiront de les achever. Suivent toute une série de projets avortés (**Vampirella**, **Nessie**, **Shaka Zulu the Black Napoleon**, **Vlad the Impaler**...), puis les séries télé ***Hammer House of Horror*** et ***Hammer House of Mystery and Suspense***, avant que la compagnie ne cesse toute activité de production pour vivre sur ses anciens titres après 50 ans de bons et loyaux services.

**Damien GRANGER**

*Hammer Film Productions*, qui devrait reprendre du service courant 2001, sera à l'honneur au Centre Pompidou (place George Pompidou, 75004 Paris), pour une rétrospective de 28 films, du 14 novembre au 11 décembre. Informations au 11 44 78 12 33, sur 3615 Beaubourg ou sur www.centrepompidou.fr.

# LA RELÈVE

## GRAHAM SKEGGS & TERRY ILOTT

**Graham Skeggs et Terry Ilott sont les deux hommes qui dirigent aujourd'hui le studio HAMMER. Le premier est le fils de Roy Skeggs, ce dernier ayant racheté la firme britannique pour une somme dérisoire à la fin des années 70, avant de prendre sa retraite et de laisser les rênes à Graham. Le second vient de rejoindre la compagnie après avoir travaillé pour BRIZIE MEDIA, une société spécialisée dans les devis de films, avec la ferme intention de faire revivre à la HAMMER ses plus beaux jours.**

**D'après vous, de quand date l'âge d'or de la *Hammer* ?**

Il y a eu plusieurs écoles en fait. A la fin des années 50 sont arrivés les premiers **Dracula** et **Frankenstein**. C'est là que la compagnie a vraiment construit son image. Certaines personnes vous diront qu'il a fallu attendre le milieu des années 60 pour voir apparaître les meilleurs films, comme **L'Invasion des Morts-vivants** ou **Les Vierges de Satan**. Ce sont les années où le studio avait trouvé sa vitesse de croisière, son style.

**Et comment décririez-vous ce style ?**

Intensément gothique. Mais c'est assez difficile de le décrire puisque le style *Hammer* a précisément défini un genre tout entier. Disons que c'est un style purement imaginaire qui mêle les beaux restes d'Edgar Poe à des éléments contemporains. Sans oublier l'apport de toute une culture celtique irlandaise. Pas mal des scénaristes de la *Hammer* étaient originaires d'Irlande, et cela s'est plutôt bien combiné au style victorien du côté anglais.

**D'après vous, la *Hammer* a-t-elle aidé le cinéma britannique à exister sur le plan international ?**

Oui à partir du moment où il y a eu une identité très forte, reconnaissable. Les films n'ont jamais bénéficié d'une grande attention de la part de la critique mais les salles de cinéma n'hésitaient pas à mettre en avant le nom de la *Hammer*. C'est certainement la société de production anglaise qui a connu le plus de succès dans toute l'histoire. Elle a produit 179 films, ce qui est considérable pour une seule compagnie. Et sur ces 179 films, il y a les films d'horreur produits de 1955 à la fin des années 70. Tout cela a eu un impact énorme sur le cinéma britannique. Sur le plan créatif, la contribution a été énorme pour tout un pan du cinéma commercial anglais. Ces films d'horreur ont créé un environnement dans lequel des scénaristes, des décorateurs, des chefs-opérateurs, des réalisateurs ont perfectionné leur art. Cet impact a été décisif pour le cinéma anglais.

**Beaucoup de réalisateurs contemporains, comme Tim Burton dernièrement avec *Sleepy Hollow*, se réclament du style de la *Hammer*...**

Tout à fait. Burton est même un véritable ami de la compagnie. Il est intéressant de constater que beaucoup de réalisateurs de premier plan aux Etats-Unis ont grandi non seulement en voyant les films de la *Hammer*, mais aussi en consommant du cinéma d'horreur en général. Ils se réclament pourtant le plus souvent de la *Hammer*, et c'est ainsi que le style de la maison

*Le Cauchemar de Dracula : le plus célèbre des vampires réactualisé sous la double impulsion de la* Hammer *et de Christopher Lee.*

se retrouve éparpillé un peu partout dans la culture générale, à Hollywood en particulier, mais aussi dans des cinématographies a priori moins enclines à cela, comme en Italie avec Dario Argento.

**Pouvez-vous nous expliquer ce qui a poussé la Hammer à passer du style gothique à celui, plus populaire, des années 70, avec l'utilisation de l'érotisme, du kung-fu, etc ?**

Les temps et les mœurs avaient tout simplement changé, et les gens n'allaient plus voir les **Dracula** à l'ancienne. Sous la pression des distributeurs, nous avons opté pour un nouvel angle, disons... encore plus populaire qu'auparavant !

**C'était une époque plus propice au cinéma d'exploitation...**

L'industrie américaine traversait elle aussi une crise et a complètement changé sa manière d'aborder les genres, abandonnant le western, les films sur la Seconde Guerre Mondiale, les comédies musicales, les films romantiques. Ces genres avaient nourri le système durant des années, et l'arrivée inopinée de **Macadam Cow Boy**, d'**Easy Rider** ou du **Parrain** a redéfini les règles. Il était inévitable que le cinéma d'horreur connaisse à son tour une mutation. Celle-ci ne s'est pas forcément fait dans le bon sens pour la *Hammer*. Il n'y avait personne dans le studio pour comprendre suffisamment les changements qui s'opéraient. On pourrait analyser la situation en disant simplement que la *Hammer* a perdu en créativité, mais il faut plutôt tenir compte de ce manque de compréhension des changements de la société.

**Lorsque *Les 7 Vampires d'Or* ou *Une Fille pour le Diable* sont sortis, ils n'ont pas été vraiment éreintés par la presse, alors que cette même presse trouvait les premiers films de Terence Fisher horribles.**

On s'habitue très vite à certaines choses que l'on voit sur grand écran. Il est vrai que la presse anglaise trouvait les classiques de la *Hammer* plus ou moins dégoûtants, alors qu'il y avait déjà une toute autre approche sur le continent. Il est amusant de penser qu'avec l'évolution du genre vers des traitements de plus en plus choquants, les films de Fisher paraissent aujourd'hui davantage romantiques et suggestifs qu'horribles. Je suppose que le temps a fait son œuvre.

**Le déclin de la fin des années 70 est-il dû, selon vous, au départ de la plupart des talents du studio ?**

James Carreras a quitté le studio au tout début des années 70. Il était plus cinéphile que businessman. Mais je crois que la compagnie, de toute façon, était condamnée à dépérir lentement. Nous avions par exemple raté le cap de la révolution des maquillages et des effets visuels.

**Est-ce difficile, pour un studio anglais, de lutter contre les films américains ?**

Non, pas vraiment. Aux Etats-Unis, il n'y a eu que deux grands écrivains américains d'horreur : Edgar Alan Poe et Stephen King. Et ils ont été adaptés à toutes les sauces au cinéma, le meilleur étant sans doute Roger Corman avec sa série de films tirés des nouvelles de Poe. Mais le cinéma d'horreur contemporain s'est désormais ancré dans un univers type, celui de la banlieue américaine. Le déséquilibre entre l'apparente tranquillité de ces banlieues et les horreurs qui s'y produisent a naturellement séduit les adolescents qui habitent ces mêmes banlieues. Mais pour plaire à ce public jeune, le genre s'est de plus en plus tourné vers la comédie et une forme de second degré très cynique. Le cinéma d'horreur n'en sort pas grandi et je reste persuadé que le public américain attend autre chose. Nous avons aujourd'hui l'intention de proposer une alternative.

*Frankenstein s'est Echappé : Peter Cushing fidèle jusqu'au bout à la* Hammer...

**Revenir à l'essence de la *Hammer* ?**

Oui. Ne pas hésiter à mettre en avant notre identité britannique, les spécificités de notre cinéma. Il s'agira de ne pas renouveler les erreurs des années 70 en abordant le plus sérieusement du monde le genre. Un des films américains récents s'apparentant à la direction que nous sommes en train de prendre, c'est **Sixième Sens**. Les nouveaux films *Hammer* traiteront le surnaturel avec le même sens de la dramaturgie.

**Est-ce que la censure pourrait être une des raisons pour lesquelles le cinéma d'horreur anglais a quasiment disparu ces 25 dernières années ?**

Non, pas vraiment. Je crois que le territoire est finalement assez petit, et que lorsque la *Hammer* a arrêté, personne n'a su quoi faire d'autre, léguant aux Américains le soin de produire des films fantastiques. Le seul genre qui n'a jamais quitté les écrans anglais, c'est la comédie. Et c'est très certainement un incident historique, voire une erreur, que d'avoir laissé l'horreur, un genre où nous excellons, décliner peu à peu jusqu'à ce que nous ne sachions plus en faire. C'est une petite industrie et les choses vont et viennent. Des genres ont disparu au sein de systèmes autrement plus gros, comme le western à Hollywood.

**Il y a trois ou quatre ans, des magazines anglais faisaient état de remakes en cours des films de la Hammer...**

Il en a toujours été question, c'est vrai. Beaucoup de films du catalogue ont un réel potentiel et il serait tout à fait possible de les refaire aujourd'hui. Les thèmes, les histoires ne sont absolument pas démodés. Au contraire, l'intérêt n'a fait que s'amplifier ces dernières années. Je crois que nous allons voir, dans les deux ou trois années à venir, plusieurs remakes de ces films. Nous souhaitons développer des nouveaux projets et non plus seulement gérer notre catalogue. C'est pourquoi nous essayons actuellement de lever des capitaux. Surtout que le genre horreur est redevenu populaire.

**Quels sont les films du catalogue dont vous tireriez des remakes ?**

A titre personnel, Brian et moi aimerions beaucoup refaire **Les Vierges de Satan**. Mais il y a également des films qui sortent du genre horreur, comme **Hurler de Peur** par exemple, ainsi qu'un bon nombre de traitements qui sont en cours.

Propos recueillis par **Damien GRANGER**
et traduits par **Rafik DJOUMI**

# LA PROGRAMMATION

## Les 28 films présentés du 15 novembre au 11 décembre lors du cycle «Horreur et Epouvante»

### LE MONSTRE

*The Quatermass Xperiment. 1955. Réal.: Val Guest. Int.: Brian Donlevy, Jack Warner, Margia Dean, Richard Woodsworth, Thora Hird.*

La première apparition du savant Quatermass au grand écran, mais auparavant Nigel Kneale rédigeait pour la télévision britannique une mini-série de six épisodes de trente minutes où le rôle-titre, interprété alors par Reginald Tate, enquêtait sur le cas de Victor Carroon, seul rescapé d'une mission dans l'espace subissant une épouvantable mutation. **Le Monstre** raconte la même histoire et joue sur la curiosité publique entourant le projet des futures explorations spatiales. Ici, une capsule traverse une nuée bactérienne et le survivant régresse à l'état d'entité ectoplasmique qui digère toute substance animale, humaine ou végétale. Elle sera abattue après une haletante chasse au monstre, tandis que Quatermass projette déjà une nouvelle mission dans l'espace. A l'inverse de toutes les productions science-fictionnelles américaines de l'époque, alarmistes et moralisatrices, **Le Monstre** plaide pour la recherche scientifique en ce qu'elle peut apporter de positif à la civilisation.

### X THE UNKNOWN

*1956. Réal.: Leslie Norman. Int.: Dean Jagger, Edward Chapman, Leo McKern, William Lucas, John Harvey.*

Nigel Kneale ayant refusé sa collaboration et l'utilisation de son personnage, Quatermass, c'est Jimmy Sangster qui rédige là son premier scénario. Auteur d'une trentaine de scripts fantastiques, il passe par tous les métiers du cinéma (dont celui de «clapper boy» à 18 ans, déjà à la *Hammer*). Le péril atomique est alors à la mode et le récit cerne les agissements du Pr. Adam Royston expérimentant en Ecosse un signal radio capable d'atténuer les effets nucléaires. Mais une fissure se produit dans l'écorce terrestre libérant une masse énergétique se nourrissant des humains de rencontre et se déplaçant telle une coulée de lave. Leslie Norman entretient le suspense et abuse des plans subjectifs montrant la terreur des futures victimes face à ce gigantesque Blob radio-actif. Le succès du film incitera la *Hammer* à mettre en chantier **La Marque** dès l'année suivante et à confier au même Jimmy Sangster l'écriture de sa première adaptation des grands thèmes gothiques, **Frankenstein s'Est Echappé**.

### FRANKENSTEIN S'EST ÉCHAPPÉ

*1957. **The Curse of Frankenstein**. Réal.: Terence Fisher. Int.: Peter Cushing, Robert Urqhart, Hazel Court, Christopher Lee, Valerie Gaunt.*

Même si elle livre auparavant quelques œuvres tout aussi importantes, **Frankenstein s'Est Echappé** marque le vrai point de départ de la grande période fantastique de la *Hammer-Films*. Touchant à un mythe fondateur, elle révolutionne le genre avec l'aide précieuse du scénariste Jimmy Sangster. Le Baron Frankenstein n'est plus ce bourgeois timoré, effrayé par ses expériences, craignant d'offenser Dieu et trouvant dans un lyrisme proche de la folie la force transgressive nécessaire à sa besogne, mais au contraire un être supérieur contant l'histoire à la première personne, du fond de sa cellule dans l'attente de sa prochaine exécution. Le plus fascinant reste la composition très habitée de Peter Cushing, jouant ce surhomme, au sens Nietzschéen du terme, dont les notions de bien et de mal s'estompent au bénéfice de sa grande

***Frankenstein s'est Echappé** : Christopher Lee rompt avec la tradition «Karlofienne» du personnage.*

œuvre. Censée au départ servir l'humanité, son expérience tourne vite à l'hécatombe, voulue (le meurtre du vieux savant dont il convoite le cerveau) ou bien involontaire. Dans les **Frankenstein** de la *Hammer*, le créateur ravit ainsi la vedette à sa créature et ce n'est pas un hasard si Peter Cushing crée le lien entre les six films de la série (**Les Horreurs de Frankenstein** non compris, où Jimmy Sangster souhaitait rajeunir le personnage).

## LA MARQUE

*1957. **Quatermass II**. Réal.: Val Guest. Int.: Brian Donlevy, John Longden, Sidney James, Bryan Forbes, Vera Day.*

La seconde aventure du Pr. Quatermass, cette fois aux prises avec un ennemi venu de l'espace sous la forme de météorites contenant des germes de vie, tandis que dans une usine britannique de gigantesques ectoplasmes se nourrissant de chair humaine s'accoutument progressivement à l'atmosphère terrestre. Cette forme de vie étrange prend possession des humains en leur laissant une cicatrice sur le visage (la «marque»...), les dirige et les exploite, tout ceci avec la complicité apparente des dirigeants politique. De l'***X-Files*** avant l'heure... Un film dingue, riche en suspense, non dépourvu d'humour noir et diablement plus habile et inquiétant que la plupart de ses homologues américains de la même époque. A telle enseigne qu'il fut interdit aux moins de 16 ans lors de sa première sortie en France (en décembre 1957).

## LE CAUCHEMAR DE DRACULA

*1958. **Dracula**. Réal.: Terence Fisher. Int.: Christopher Lee, Peter Cushing, Michael Gough, Melissa Stribling, Carol Marsh.*

Le succès du premier **Frankenstein** de la *Hammer Films* (aux USA, il dépasse au box-office **Le Pont de la Rivière Kwai** !) entraîne la mise en chantier immédiate de ce **Dracula** réalisé quasiment avec la même équipe. De l'adaptation quasi-théâtrale de Tod Browning, en 1931, il n'est plus question. Terence Fisher mise sur l'ambivalence du monstre assoiffé de sang et du

***La Revanche de Frankenstein** : le Monstre (Michael Gwynn) et sa victime (Eunice Gayson).*

parfait aristocrate réuni sous une même personnalité, bien aidé par la composition physique magistrale de Christopher Lee. Jimmy Sangster coupe large dans le roman de Bram Stoker, évite certains épisodes (jugés parfois trop coûteux), remplace des personnages et va à l'essentiel qui reste, pour Fisher et pour lui, l'illustration du combat entre le bien et le mal absolu. Surtout, il fait travailler l'imagination du spectateur en ne montrant que fort peu le personnage du vampire, préférant décrire la menace qu'il représente, la crainte des villageois des environs, l'horreur de ses méfaits. Mieux que **Frankenstein s'Est Echappé**, **Le Cauchemar de Dracula** établit les règles à la fois visuelles et thématiques d'une nouvelle école artistique appelée à faire recette durant une bonne décennie.

## LA REVANCHE DE FRANKENSTEIN

*1958. **The Revenge of Frankenstein**. Réal.: Terence Fisher. Int.: Peter Cushing, Francis Matthews, Michael Gwynn, Eunice Gayson, Lionel Jeffries.*

Suite directe de **Frankenstein s'Est Echappé**, **La Revanche de Frankenstein** reprend les choses en l'état sur cette révélation inattendue : le baron vit toujours, car grâce à une complicité le prêtre de la prison a été exécuté à sa place. Il poursuit aussitôt ses ■ ■ ■

*Christopher Lee, un nouveau Dracula plus démonstratif pour la* Hammer.

# FILMOGRAPHIE HAMMER

par J.P.P.

**1935** The Public Life of Henry the Ninth de Bernard Mainwaring

**1936** The Mystery of Marie Celeste de Denison Clift
The Song of Freedom de J. Elder Wills
Sporting Love de J. Elder Wills

**1937** The Dark Messenger Mystery de Will Hanmer

**1946** Cavalry Command de Thomas Shepherd
Console Holiday de Henry Cass
Old Father Thames de Old Widow & Jan B. Hart

**1947** Crime Reporter de Jan B. Hart
Road to Shy de A. A. Hamer
Death in High Heels de Lionel Snodgrass
Skilly Goes to Sea de Harry May
We do Believe in Ghosts de Walter West

**1948** River Patrol de Jan B. Hart
Who Killed Van Loon ? de Lionel Snodgrass & Gordon Kyle
The Dark Road de Alfred Goulding
Dick Barton Special Agent de Alfred Goulding

**1949** Dick Barton Strikes Back de Godfrey Grayson
Celia de Francis Searle
It's a Dog's Life de Leslie Lawrence
The Jack of Diamonds de Vernon Sewell
The Adventures of PC 49 de Godfrey Grayson
Dr. Morelle - The Case of the Missing Heiress de Godfrey Grayson

**1950** The Man in Black de Francis Searle
Meet Simon Cherry de Godfrey Grayson
Someone at the Door de Francis Searle
Whit the Butler Saw de Godfrey Grayson
Dick Barton at Bay de Godfrey Grayson
Room to Let de Godfrey Grayson
The Lady Craved Excitement de Godfrey Grayson

**1951** The Rossiter Case de Francis Searle
To Have and to Hold de Godfrey Grayson
The Dark Light de Vernon Sewell
Cloudburst de Francis Searle
The Black Widow de Vernon Sewell
A Case for PC 49 de Francis Searle

**1952** Death of an Angel de Charles Saunders
Whispering Smith Hits London de Francis Searle
The Last Page de Terence Fisher
Never Look Back de Francis Searle
Wings of Danger de Terence Fisher
Stolen Face de Terence Fisher
Lady in the Fog de Cyril Frankel

**1953** The Gambler and the Lady de Pat Jackson & Sam Newfield
Final Solution de Terence Fisher
Spaceways de Terence Fisher
Blood Orange de Terence Fisher
Mantrap de Terence Fisher
The Flanagan Boy de Reginald Collings
River Shops (court) de Peter Bryan
Mantrap de Terence Fisher
Sky Raiders (c.m.) de Peter Bryan
The Saint's Return de Seymour Friedman

**1954** Face the Music de Terence Fisher
Life with the Lyons de Val Guest
The House across the Lake de Ken Hughes
Meurtre sans Empreintes (The Stranger Came Home) de Terence Fisher
Five Days de Montgomery Tully
36 Hours de Montgomery Tully
La Revanche de Robin des Bois (Men of Sherwood Forest) de Val Guest
Mask of Dust de Terence Fisher

**1955** The Lyons in Paris de Val Guest
Rape à Hasdrong (Break in the Circle) de Val Guest
Third Party Risk de Daniel Birt
Murder by Proxy de Terence Fisher
Cyril Stapleton and the Show Band de Michael Carreras
The Glass Cage de Montgomery Tully
The Five Windsors Band Show (c.m.) de Michael Carreras
The Right Person (c.m.) de Peter Bryan
Le Monstre (The Quatermass Xperiment) de Val Guest

**1956** Jour J or Not (c.m.) de Michael Carreras
Parade of the Bands (c.m.) de Michael Carreras
A Man on the Beach (c.m.) de Joseph Losey
The Windsors Stopover (c.m.) de Michael Carreras

■ ■ ■

■■■ expériences, profitant de son poste dans un hôpital charitable pour se procurer les membres nécessaires à l'élaboration d'une nouvelle créature qu'il veut parfaite. Il échouera cependant par la faute du conformisme bourgeois, de l'ostracisme de ses collègues médecins et encore de l'ignorance populaire. Mais son échec s'avère relatif car, lapidé par ses patients, son élève greffe son cerveau dans un nouveau corps préparé à cet usage et Frankenstein devient ainsi son propre cobaye et la preuve vivante de sa réussite. Sans doute la plus achevée et la plus complexe des adaptations du livre de Mary Shelley avec la prestation hors normes d'un Peter Cushing résolu, cynique et en même temps vil séducteur afin de s'attacher les faveurs de la bourgeoisie locale.

*Christopher Lee dans*
***La Malédiction des Pharaons.***

## LA MALÉDICTION DES PHARAONS

*1959.* ***The Mummy****. Réal.: Terence Fisher. Int.: Peter Cushing, Christopher Lee, Yvonne Furneaux, George Pastell, Eddie Byrne, Michael Ripper.*

Indéniablement marqué par l'empreinte de la maison mère, Terence Fisher n'adapte pas tant le thème de la Momie qu'il amène au contraire le personnage dans les décors de la *Hammer*. A cet effet, la lutte entre Peter Cushing et Christopher Lee rappelle celle de Van Helsing et Dracula orchestrée deux ans plus tôt et la lande parcourue par le monstre rappelle à l'évidence celle du **Chien des Baskerville**. Fidèle à son habitude, le réalisateur pousse la couleur, aussi bien dans la reconstitution des temps pharaoniques que lors des séquences contemporaines d'intérieur, avec une prédominance des rouges et des verts dont il sature certains de ses éclairages. **La Malédiction des Pharaons** fonctionne davantage sur ces valeurs référentielles que pour son scénario connu : profanation, malédiction, destruction du monstre, et c'est dans cet esthétisme maniéré que Terence Fisher parvient à changer un travail de commande en œuvre de qualité.

## THE MAN WHO COULD CHEAT DEATH

*1959. Réal.: Terence Fisher. Int.: Anton Diffring, Hazel Court, Christopher Lee, Francis de Wolff, Arnold Marle.*

Une œuvre peu connue de l'omniprésent Terence Fisher qui aborde ici le thème de l'immortalité. Le récit reprend le sujet d'une pièce de Barre Lyndon, *The Man in Half-Moon*, déjà adaptée à l'écran sous ce titre par Ralph Murphy en 1944. Ce qui explique le côté statique de la mise en scène et l'abondance des dialogues entre deux personnages, ceci tout du moins dans la première heure d'exposition avant un final beaucoup plus nerveux et visuellement de toute beauté. L'action se déroule dans le Paris

***La Malédiction des Pharaons*** *: une lutte «finale» reprenant la conclusion du* ***Cauchemar de Dracula****.*

du début du 20ème siècle où le Dr. Bonner, âgé de 104 ans, se survit tout en restant jeune grâce à un élixir fabriqué à base de certains extraits glandulaires prélevés sur des cobayes succombant bien sûr dans l'opération. Mais il rate l'échéance fixée tous les dix ans et retrouve son âge réel à la manière du personnage d'Oscar Wilde dans «*Le Portrait de Dorian Gray*».

## LE CHIEN DES BASKERVILLE

*1959.* ***Hound of the Baskervilles****. Réal.: Terence Fisher. Int.: Peter Cushing, Andre Morell, Christopher Lee, Francis de Wolff, Marla Landi.*

Une adaptation assez libre de la nouvelle d'Arthur Conan Doyle, contraint sous la pression populaire de ressusciter Sherlock Holmes dont il s'était débarrassé en le précipitant dans les chutes de Reichenbach neuf ans plus tôt. Le récit, revu par la *Hammer-Films*, permet à Terence Fisher de brosser dans un technicolor somptueux un véritable catalogue visuel allant du château des Baskerville — où l'on peut reconnaître les décors du **Cauchemar de Dracula** —,

*Peter Cushing est Sherlock Holmes*
*dans* ***Le Chien des Baskerville****.*

à la traditionnelle lande balayée d'éclairages verdâtres et parcourue de basses nappes de brouillard. A la tête d'une distribution parfaite (si l'on veut bien excepter le chien lui-même, peu crédible !), Peter Cushing compose un

***The Man who Could Cheat Death*** *: Hazel Court et sa réplique.*

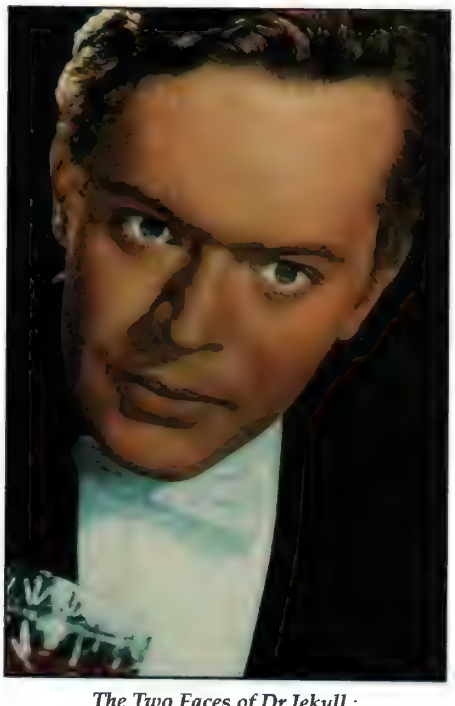
*La Nuit du Loup-garou : Oliver Reed, le meilleur lycanthrope du cinéma.*

Sherlock Holmes impressionnant. Il reprendra d'ailleurs le rôle pour une série télévisée de la *B.B.C.*, en 1967, avec, bien sûr, un nouveau ***Chien des Baskerville*** diffusé en deux épisodes.

### LA NUIT DU LOUP-GAROU

*1960. **The Curse of the Werewolf**. Réal.: Terence Fisher. Int.: Oliver Reed, Yvonne Romains, Clifford Evans, Anthony Dawson, Warren Mitchell.*

Le thème du loup-garou manquait au répertoire de la firme britannique, et c'est une nouvelle fois Terence Fisher qui s'y colle en adaptant le roman de Guy Endore, «*Le Loup-garou de Paris*». En fait, l'action se déroule en Espagne (?), à la fin du dix-huitième siècle, où un mendiant arbitrairement incarcéré régresse à l'état animal. Le loup-garou naîtra alors d'un viol exercé sur une servante, elle aussi injustement jetée dans la cellule du détenu. A la beauté des images répond le thème universel de l'individu déchiré entre l'espèce humaine et animale, conscient de son état, mais incapable de résister à ses pulsions primitives dès qu'apparaît la pleine lune.



***The Two Faces of Dr Jekyll** : Paul Massie, toute la beauté du mal !*

Oliver Reed exprime à la fois la vulnérabilité et la violence des deux facettes du personnage, aidé en cela par le saisissant maquillage de Roy Ashton, tandis que le final des villageois traquant le monstre juché sur les toits renvoie à l'imagerie des classiques de l'*Universal* des années trente.

### THE TWO FACES OF DR. JEKYLL

*1960. Réal.: Terence Fisher. Int.: Paul Massie, Dawn Addams, Christopher Lee, David Kossoff, Francis de Wolff.*

Après la re-lecture progressive des principaux thèmes de l'âge d'or américain, Terence Fisher aborde de façon logique celui du roman de Robert Louis Stevenson. Mais, comme le fera plus tard Jerry Lewis dans son **Dr. Jerry et Mr. Love**, il inverse le processus habituel de montrer Hyde sous les traits d'un monstre. Au contraire, l'insignifiant Jekyll (Paul Massie maquillé), en se libérant d'un conformisme bourgeois, se transforme en un Hyde séduisant (Paul Massie sans maquillage), ■ ■ ■

***The Two Faces of Dr Jekyll** : Dawn Addams et Christopher Lee.*

**Women without Men** de Elmo Williams
**Copenhagen** (c.m.) de Michael Carreras
**X the Unknow** de Leslie Norman
**1957** **The Edmundo Ros Half Hour** (c.m.) de Michael Carreras
**Dick Turpin - Highwayman** (c.m.) de David Villiers
**Man with a Dog** (c.m.) de Lance Alda
**Frankenstein s'Est Echappé (The Curse of Frankenstein)** de Terence Fisher
**Le Commando Sacrifié (The Steel Bayonnet)** de Michael Carreras
**La Marque (Quatermass II)** de Val Guest
**Day of Grace** de Francis Searle
**Danger List** (c.m.) de Leslie Arliss
**Le Redoutable Homme des Neiges (The Abominable Snowman)** de Val Guest
**1958** **L'Ile du Camp sans Retour (The Camp on Blood Island)** de Val Guest
**Clean Sweep** de Maclean Rogers
**Seven Wonders of Ireland** (c.m.) de Peter Bryan
**Le Cauchemar de Dracula (Dracula)** de Terence Fisher
**L'Homme au Masque de Verre (The Snorkel)** de Guy Green
**Up the Creek** de Val Guest
**La Revanche de Frankenstein (The Revenge of Frankenstein)** de Terence Fisher
**1959** **I Only Asked** de Montgomery Tully
**Le Chien des Baskerville (The Hound of the Baskervilles)** de Terence Fisher
**Tout Près de Satan (Ten Seconds to Hell)** de Robert Aldrich
**Day of Grace** (c.m.) de Francis Searle
**The Ugly Duckling** de Lance Comfort
**Operation Universe** (c.m.) de Peter Bryan
**Yesterday Enemy** de Val Guest
**Section d'Assaut sur le Siltang (Yesterday's Enemy)** de Val Guest
**Ticket to Happiness** (c.m.) de Peter Bryan
**La Malédiction des Pharaons (The Mummy)** de Terence Fisher
**The Man who Could Cheat Death** de Terence Fisher
**Don't Panic Chaps !** de George Pollock
**1960** **Les Etrangleurs de Bombay (The Stranglers of Bombay)** de Terence Fisher
**Un Homme pour le Bagne (Hell is a City)** de Val Guest
**O'Hara's Holiday** (c.m.) de Peter Bryan
**Sands of the Desert** de John Paddy Carstairs
**Le Serment de Robin des Bois (Sword of Sherwood Forest)** de Terence Fisher
**Visa to Canton** de Michael Carreras
**La Nuit du Loup-Garou (The Curse of the Werewolf)** de Terence Fisher
**Les Maîtresses de Dracula (The Brides of Dracula)** de Terence Fisher
**Never Take Sweets from a Stranger** de Cyril Frankel
**The Two Faces of Dr. Jekyll** de Terence Fisher
**1961** **The Full Treatment** de Val Guest
**A Week-end with Lulu** de John Paddy Carstairs
**Hurler de Peur (Taste of Fear)** de Seth Holt
**Watch it Sailor** de Wolf Rilla
**Highway Holiday** (c.m.) de Ian Lang
**L'Empreinte du Dragon Rouge (Terror of the Tongs)** de Anthony Bushell
**1962** **Le Fantôme de l'Opéra (The Phantom of the Opera)** de Terence Fisher
**Le Fascinant Capitaine Clegg (Captain Clegg)** de Peter Graham Scott
**L'Attaque de San Cristobal (The Pirates of Blood River)** de John Gilling
**1963** **Maniac** de Michael Carreras
**Les Damnés (The Damned)** de Joseph Losey
**L'Epée Ecarlate (The Scarlet Blade)** de John Gilling
**Cash on Demand** de Quentin Lawrence
**Paranoïaque (Paranoiac)** de Freddie Francis
**Sportsman's Paradise** (c.m.) de Peter Bryan
**1964** **Le Baiser du Vampire (Kiss of the Vampire)** de Don Sharp
**L'Empreinte de Frankenstein (The Evil of Frankenstein)** de Freddie Francis
**Meurtre par Procuration (Nightmare)** de Freddie Francis
**Les Pirates du Diable (The Devil-ship Pirates)** de Don Sharp
**The Gorgon** de Terence Fisher
**Les Maléfices de la Momie (Curse of the Mummy's Tomb)** de Michael Carreras
**The Runaway** de Tony Young

■ ■ ■

*Le Fantôme de l'Opéra : sous le masque, Herbert Lom (l'inspecteur Dreyfus dans les* ***Panthère Rose****).*

■ ■ ■ mais surtout cynique, jouisseur et assassin. La référence au «*Portrait de Dorian Gray*» apparaît flagrante, où le tableau se couvre des tares de son modèle vivant, tandis que le héros reste un aimable dandy. Sans doute le plus amoral de tous les *Hammer-Films* avec ses personnages tous antipathiques et cette scène impensable où Jekyll, sous les traits de Hyde, va jusqu'à violer sa propre épouse.

### LE FANTÔME DE L'OPÉRA

*1962.* ***The Phantom of the Opera****. Réal.: Terence Fisher. Int.: Herbert Lom, Edward de Souza, Heather Sears, Michael Gough, Thorley Walters.*

Etape cohérente dans la reprise des grands thèmes, Terence Fisher s'attaque au personnage de Gaston Leroux après deux versions réalisées en 1925 (avec Lon Chaney) et en 1943 (avec Claude Rains, l'Homme Invisible himself...). Herbert Lom tente de donner forme au personnage, mais reste en deçà des compositions de ses aînés, laissant la vedette à Michael Gough, étonnant dans le rôle du fourbe Lord Ambroise d'Arcy, voleur de partitions. Les dialogues et l'intrigue passionnent finalement assez peu et Terence Fisher se contente de ciseler de splendides images dans le théâtre où se joue l'opéra, et encore dans les égouts avec ce gigantesque orgue où le fantôme s'installe avec les seuls rats (de l'opéra ?) pour auditeurs.

### LE BAISER DU VAMPIRE

*1964.* ***Kiss of the Vampire****. Réal.: Don Sharp. Int.: Clifford Evans, Noel Willman, Edward de Souza, Jennifer Daniel, Isobel Black.*

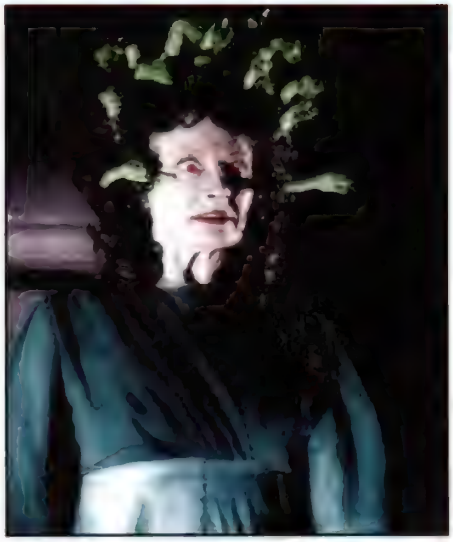
Troisième histoire de vampires à la *Hammer-Films*, mais cette fois sans Terence Fisher, Christopher Lee, Peter Cushing, ni même Dracula. «*Les droits appartenaient encore à* Universal *et le défi consistait à livrer un* ***Dracula*** *sans Dracula*» rappelle Anthony Hinds, le producteur et aussi scénariste de ce **Baiser du Vampire** sous le pseudonyme de John Elder. Nous trouvons donc à la place un certain Dr. Ravna, grand gourou d'une secte vampirique des plus joyeuses souhaitant à leur façon une sanglante bienvenue aux voyageurs de passage (Polanski s'en souviendra sûrement pour son futur **Bal des Vampires**). Don Sharp trousse assez bien son sujet, tente par endroits de moderniser le thème, mais respecte quand même les classiques, surveillé de près par toute l'équipe technique de la maison-mère, collaborateurs habituels du grand ordonnateur Terence Fisher.

### THE GORGON

*1964. Réal.: Terence Fisher. Peter Cushing, Christopher Lee, Barbara Shelley, Richard Pasco, Jack Watson.*

Le «couple» Christopher Lee/Peter Cushing à nouveau réuni dans cette adaptation d'un thème renvoyant aussi bien à la mythologie qu'au traditionnel gothisme alors affectionné par la firme. Un village connaît la terreur quand plusieurs malheureux sont retrouvés littéralement changés en pierre. Divers enquêteurs dépêchés sur l'affaire subissent le même sort avant la solution de l'énigme : l'une des Gorgones survit de nos jours après avoir possédé plusieurs

*Le Baiser du Vampire : Isobel Black entreprend le bel Edward de Souza.*



*The Gorgon* : Prudence Hyman double Barbara Shelley dans le rôle.

femmes ignorantes de leur pouvoir. Terence Fisher joue de ses décors somptueux (le château des Borski rappelle celui de Dracula), d'extérieurs inquiétants, n'hésitant pas en outre à inverser les caractères habituels de ses deux acteurs fétiches, Christopher Lee incarnant pour une fois le bien, et Peter Cushing le mal, avec toutefois certaines réserves car le film se montre à cet égard d'une captivante ambiguïté.

### DRACULA, PRINCE DES TÉNÈBRES

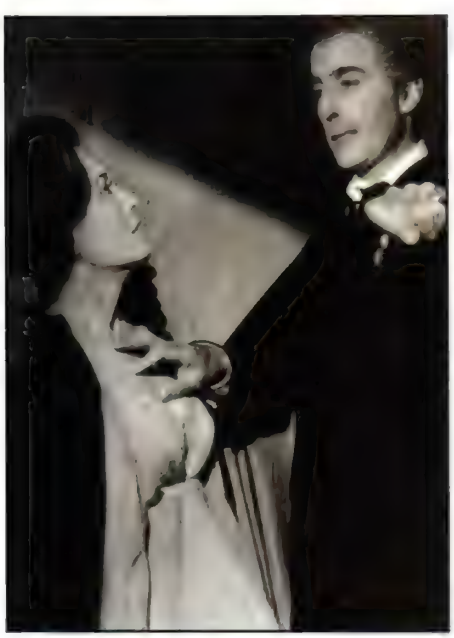
*1966. **Dracula, Prince of Darkness**. Réal.: Terence Fisher. Int.: Christopher Lee, Barbara Shelley, Francis Matthews, Andrew Keir, Suzan Farmer, Thorley Walters.*

En 1960, Christopher Lee refusait de reprendre le rôle de Dracula, par peur de se voir cantonner dans le genre (ou pour simples raisons financières arguent certains), même s'il joua dans le même temps d'autres vampires pour d'autres producteurs (**Hercule contre les Vampires**, **Les Temps sont Durs pour les Vampires**). Il y revient pourtant à la faveur de cette suite où il n'a presque pas de dialogue, préférant jouer, parfois avec une ostentation frisant le cabotinage, de son physique à la présence incomparable. Dès lors, le script s'attache à reprendre certains épisodes du livre de Bram Stoker, à dépeindre le caractère d'autres personnages, et notamment celui du consommateur de mouches (absent dans la première adaptation), du moine chasseur de vampires (Andrew Keir) et de la jeune bourgeoise coincée bientôt révélée par la morsure du vampire (Barbara Shelley). Hormis l'étonnante scène de résurrection du vampire, la meilleure séquence reste encore le final du **Cauchemar de Dracula** replacée au pré-générique, soulignant du même coup l'infériorité de cette séquelle tardive.

### L'INVASION DES MORTS-VIVANTS

*1966. **Plague of the Zombies**. Réal.: John Gilling. Int.: Andre Morell, Diane Clare, Brook Williams, Jacqueline Pearce, Michael Ripper.*

John Gilling s'essaie à l'exercice de style et parvient à supplanter Fisher sur son propre terrain en reprenant le thème du petit village frappé par une terrible malédiction. Le châtelain local rapporte d'Haïti d'étranges pratiques où le sang, l'envoûtement et le culte vaudou lui permettent de soumettre les villageois à sa volonté, de les faire trépasser, puis revenir d'entre les morts afin de les employer dans sa mine d'étain officiellement désaffectée. Une belle métaphore sur le capitalisme sauvage s'emparant du sang des travailleurs après leur avoir ôté toute capacité de réflexion. Visuellement le film est superbe et les scènes d'extérieur, souvent nocturnes, dramatiques et surréelles, traumatisantes... Sur sa lancée, et dans les mêmes décors, Gilling passe ensuite à une **Femme-Reptile** artistiquement très similaire. ■ ■ ■



***Dracula Prince des Ténèbres*** : *Christopher Lee et Barbara Shelley, pouvoir et soumission.*

***L'Invasion des Morts-vivants*** : *latex et sac à patates, les dessous d'un maquillage réussi.*

■ ■ ■

1965 Fanatic de Silvio Narizzano
The Secret of Blood Island de Quentin Lawrence
Hysteria de Freddie Francis
The Brigand of Kandahar de John Gilling
The Nanny de Seth Holt
1966 Dracula, Prince des Ténèbres (Dracula, Prince of Darkness) de Terence Fisher
L'Invasion des Morts-Vivants (Plague of the Zombies) de John Gilling
Rasputin, the Mad Monk de Don Sharp
La Femme-Reptile (The Reptile) de John Gilling
The Old Dark House de William Castle
The Witches de Cyril Frankel
Un Million d'Années Avant Jésus-Christ (One Million Years B.C.) de Don Chaffey
1967 La Reine des Vikings (The Viking Queen) de Don Chaffey
Frankenstein Crée la Femme (Frankenstein Created Woman) de Terence Fisher
Dans les Griffes de la Momie (The Mummy's Shroud) de John Gilling
Les Monstres de l'Espace (Quatermass and the Pit) de Roy Ward Baker
A Challenge for Robin Hood de C.M. Pennington-Richards
1968 The Anniversary de Roy Ward Baker
Le Démon des Sables (Vengeance of She) de Cliff Owen
Les Vierges de Satan (The Devil Rides Out) de Terence Fisher
Les Femmes Préhistoriques (Prehistoric Women) de Michael Carreras
Dracula et les Femmes (Dracula has Risen from the Grave) de Freddie Francis
Le Peuple des Abîmes (The Lost Continent) de Michael Carreras
1969 La Revanche de Frankenstein (Frankenstein Must be Destroyed) de Terence Fisher
Alerte Satellite 02 (Moon Zero Two) de Roy Ward Baker
1970 Une Messe pour Dracula (Taste the Blood of Dracula) de Peter Sasdy
Le Maniaque Défiguré (Crescendo) de Alan Gibson
Les Horreurs de Frankenstein (Horror of Frankenstein) de Jimmy Sangster
Les Créatures de Dracula (Scars of Dracula) de Roy Ward Baker
Quand les Dinosaures Dominaient le Monde (When Dinosaurs Ruled the World) de Val Guest
Hic Vampire Lèvres de Roy Ward Baker
1971 Lust for a Vampire de Jimmy Sangster
Comtesse Dracula (Countess Dracula) de Peter Sasdy
Les Créatures d'un Monde Oublié (Creatures the World Forgot) de Don Chaffey
Oh the Beans de Harry Booth
La Fille de Jack l'Eventreur (Hands of the Ripper) de Peter Sasdy
Les Sévices de Dracula (Twins of Evil) de John Hough
Dr. Jekyll and Sister Hyde de Roy Ward Baker
Blood from the Mummy's Tomb de Seth Holt & Michael Carreras
1972 Le Cirque des Vampires (Vampire Circus) de Robert Young
Fear in the Night de Jimmy Sangster
Straight on Till Morning de Peter Collinson
Mutiny on the Bounty de Harry Booth
Dracula 73 (Dracula A.D. 1972) de Alan Gibson
1973 Dracula Vit Toujours à Londres (Dracula is Dead and Well and Living in London) de Alan Gibson
That's Your Funeral de John Robins
Frankenstein et le Monstre de l'Enfer (Frankenstein and the Monster from Hell) de Terence Fisher
Captain Kronos (Captain Kronos, Vampire Hunter) de Brian Clemens
Love thy Neighbour de John Robins
Nearest and Dearest de John Robins
Man at the Top de Mike Vardy
Les Sept Vampires d'Or (Legend of the 7 Golden Vampires) de Roy Ward Baker & Chang Cheh (non crédité)
1974 Man About the House de John Robins
Shatter de Michael Carreras & Monty Hellman (non crédité)
Une Fille pour le Diable (To the Devil a Daughter) de Peter Sykes
1979 The Lady Vanishes de Anthony Page

FIN

## LA FEMME-REPTILE

*1966. **The Reptile**. Réal.: John Gilling. Int.: Jacqueline Pearce, Noel Willman, Jennifer Daniel, Ray Barrett, Michael Ripper.*

Après le tir en rafale de l'exploitation des grands thèmes, la *Hammer* se copie elle-même et John Gilling s'efforce à retrouver une grammaire fishérienne sur le point de disparaître. En ce sens, **La Femme-Reptile** évoque **The Gorgon** tourné deux ans plus tôt, mais aussi **La Nuit du Loup-Garou** où l'apparente innocence cache en fait une bestialité enfouie. Sur la forme, les références sont encore plus évidentes : malédiction sur un petit village, victimes retrouvées le visage noirci et deux marques sanglantes au cou, auberge locale où se murmurent les superstitions d'usage, une lande inquiétante servant de terrain de chasse au monstre, aristocrate hautain tentant de cacher l'horrible vérité, etc. Le récit fonctionne à merveille et John Gilling, entouré de l'équipe habituelle, livre un produit *Hammer* plus vrai que nature.

***Les Monstres de l'Espace** : James Donald et Andrew Keir chassent la sauterelle.*

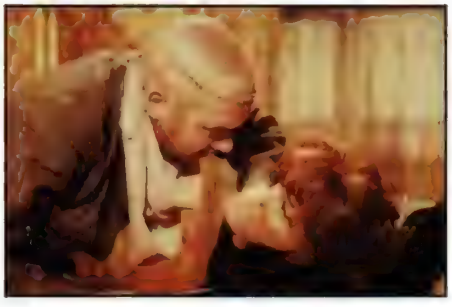
## LES MONSTRES DE L'ESPACE

*1967. **Quatermass and the Pit**. Réal.: Roy Ward Baker. Int.: Andrew Keir, James Donald, Barbara Shelley, Julian Glover, Duncan Lamont.*

Dix ans après **La Marque**, Quatermass reprend du service, incarné cette fois par Andrew Keir. Il enquête sur d'étranges phénomènes survenus près d'un chantier où l'on découvre un engin spatial enfoui depuis des siècles. A l'intérieur, de gigantesques sauterelles venues de Mars. Malgré leur état momifié, pour Quatermass, la menace existe toujours. Une entité extraterrestre cherche à s'emparer du Monde, agissant sur l'inconscient de certains humains, les poussant au mal. En suivant à première vue le schéma traditionnel des films d'envahisseurs, **Les Monstres de l'Espace** aborde des thèmes ambitieux, renvoie aux sources des mythes, aux fondements de la religion (celui qu'on nomme le diable correspond à l'esprit martien !), se mêle d'ésotérisme, de psychanalyse, tout en offrant du vrai spectacle et un savoureux suspense. La grande scène intervient lors de l'évocation de la destruction de la guerrière planète Mars à travers l'inconscient d'une jeune femme possédée, la sublime Barbara Shelley.

***Le Retour de Frankenstein** : Peter Cushing et Simon Ward penchés sur le cerveau de Freddie Jones.*

***La Femme-Reptile** : Jacqueline Pearce, derrière la femme, une bestialité enfouie.*



***Le Retour de Frankenstein** : Freddie Jones, trépassé d'hier !*

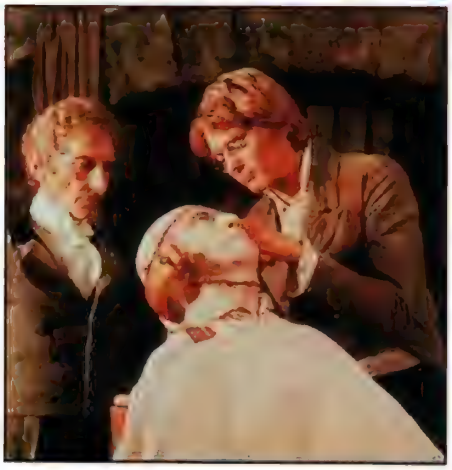
## LE RETOUR DE FRANKENSTEIN

*1969. **Frankenstein Must Be Destroyed**. Réal.: Terence Fisher. Int.: Peter Cushing, Veronica Carlson, Freddie Jones, Simon Ward.*

Pour la cinquième fois, Peter Cushing endosse le rôle du baron Frankenstein, appliqué pour l'heure à transférer le cerveau d'un confrère dans le but de lui arracher certains secrets nécessaires à ses travaux. Toujours asocial et de plus en plus cynique, il méprise son entourage, n'hésite pas à tuer quand l'occasion se présente, utilise le chantage et viole même l'hôtesse de la pension de famille où il se réfugie, trop pressé pour lui faire la cour. **Le Retour de Frankenstein** est un film étrange, désabusé et pessimiste, où tous les personnages disparaissent en cours de route, mais non dépourvu pour autant d'un certain pathétisme, notamment quand le Dr. Brandt, victime de son confrère, se réveille dans le corps d'un autre homme et tente de convaincre sa femme de son identité. Le final majestueux rappelle **La Fiancée de Frankenstein** (1935), quand la créature vient chercher son créateur et l'entraîne au cœur d'un incendie qui les détruira tous deux (en principe !).

# en marge de la HAMMER

**Cette rétrospective Hammer inclut de façon fort curieuse plusieurs titres parfaitement étrangers à la célèbre firme. Sans doute pour faire davantage couleur locale, car la plupart d'entre eux figurent parmi les plus représentatifs du Fantastique anglais. Les voici.**



*Frankenstein et le Monstre de l'Enfer* : *Peter Cushing (aux mains brûlées) laisse opérer son assistant, Shane Briant.*

### FRANKENSTEIN ET LE MONSTRE DE L'ENFER

*1973. **Frankenstein and the Monster from Hell**. Réal.: Terence Fisher. Int. Peter Cushing, Dave Prowse, Shane Briant, Madeline Smith, Bernard Lee.*

Une ultime adaptation du thème par un Terence Fisher vieillissant dont il s'agit du dernier film. Le Baron Frankenstein réfugié dans un asile d'aliénés se sert du corps des pensionnaires pour réaliser sa grande œuvre qui prouvera au monde son génie supérieur. Le monstre est ici Dave Prowse (Darth Vader), qui avait déjà tenu le rôle dans **Casino Royale** et **Les Horreurs de Frankenstein** réalisé par Jimmy Sangster. Dans le personnage de cet ancien violoniste se retrouvant le cerveau greffé sur le corps d'une gigantesque créature aux mains difformes, il montre une belle sensibilité inhabituelle dans les **Frankenstein** de la série *Hammer*. Le film lui-même, à l'exception de son final tragique et grand-guignolesque, exprime une poésie et une retenue nettement perceptibles, ainsi qu'une belle amoralité dans la mesure où la conclusion annonce de futures expériences pour ce praticien illuminé décidément incorrigible.

**Jean-Pierre PUTTERS**

*Frankenstein et le Monstre de l'Enfer* : *Dave Prowse (Darth Vader), une troisième fois monstre de Frankenstein.*

### ONCE IN A NEW MOON

*1934. Réal.: Anthony Kimmins. Int.: Dick Maxine, Ross Ross, Morton Selten, Wally Patch.*

Un des premiers films de science-fiction britanniques dû à Anthony Kimmins, futur réalisateur de thrillers comme **Mr. Denning Drive North** ou **Night Club Queen**. Le récit adapte un roman d'Owen Rutter, «*Lucky Star*», lui-même plus ou moins inspiré de «*Hector Servadac*» de notre compatriote Jules Verne. Le maire d'un village part dans l'espace quand une étoile s'en vient percuter la Lune provoquant ainsi diverses catastrophes.

### LE SANG DU VAMPIRE

*Blood of the Vampire. 1958. Real.: Henry Cass. Int.: Donald Wolfit, Barbara Shelley, Vincent Ball, Victor Maddern.*

Film sadien par excellence, **Le Sang du Vampire** naît de la rencontre entre le scénariste Jimmy Sangster et les deux producteurs fous, Monty Berman et Robert S. Baker, responsables justement de **L'Impasse aux Violences** et du **Jack l'Eventreur** évoqués ci-après. Point de vampire en scène, mais un certain Dr. Callistratus que le besoin de sang humain pour traiter une maladie incurable livre à la superstition et à la vindicte populaires. Proprement ressuscité grâce à ses directives, il dirige un pénitencier où les sévices courants vont du châtiment corporel à une fin tragique dans les bocaux du bon docteur. Un film fou, aux couleurs impossibles de vieil or, de rouge foncé et de bleu profond, bien dans la ligne de la *Hammer*, d'où la confusion probable des programmateurs.

### JACK L'ÉVENTREUR

*Jack the Ripper. 1958. Réal.: Robert S. Baker & Monty Berman. Int.: Lee Patterson, John Le Mesurier, Eddi Arent, Ross, Betty McDowall.*

Les producteurs Robert S. Baker et Monty Berman s'attellent ici à la réalisation pour composer un univers morbide et misérabiliste dans le Soho de la fin du dix-neuvième siècle. A l'ordre moral rigoriste victorien correspond dans les bas-fonds une dépravation des mœurs, et dans les ruelles sordides des quartiers populaires se côtoient aristos en goguette et prolétaires avinés. Un décor propice à l'apparition d'un Jack l'Eventreur traquant et éventrant les prostituées afin de venger la mort de son fils. Tout cela magnifié par la photographie en noir et blanc des mêmes Baker et Berman. Trop much pour l'Office Catholique de l'époque, qui, dans son Répertoire Général des Films, proscrivait l'œuvre avec plus de hargne que de réel talent. [illegible] Vite, on veut absolument revoir ça!

### CRIMES AU MUSÉE DES HORREURS

*Horrors of the Black Museum. 1959. Réal.: Arthur Crabtree. Int.: Michael Gough, Graham Curnow, Jean Cunningham, Beatrice Varley, Geoffrey Keen.*

Un titre trappeur pour une œuvre étrange et inévitablement misogyne, livrée au mauvais goût agressif et à l'étalage de blondasses plus vulgaires les unes que les autres. Un criminologue distingué, propriétaire d'un musée des horreurs privé, orchestre de savants meurtres sadiques (jumelles à pointes rétractiles, piège à glace écorcheuses, guillotine en ciel de lit...) afin de mieux pouvoir les chroniquer le lendemain dans les gazettes à scandale. Pour lui, l'assassinat doit tendre à l'expression artistique et la femme constituer la cible idéale en raison de sa bêtise congénitale. L'interprétation de Michael Gough (l'Alfred des récents **Batman**) domine ce film anticonformiste qui s'achève de façon fort logique dans une fête foraine, comme pour mieux en souligner la dérision volontaire.

### L'IMPASSE AUX VIOLENCES

*The Flesh and the Fiends. 1959. Réal.: John Gilling. Int.: Peter Cushing, Donald Pleasence, Cathleen Nesbitt, June Laverick, Dermot Walsh.*

Toujours produit par Baker et Berman, cette nouvelle plongée dans les bas-fonds londoniens aborde l'affaire des «Resurrectionnistes» basée sur un fait divers survenu en 1820 et exploité par Robert-Louis Stevenson dans sa nouvelle «*The Body Snatcher*». Les résurrectionnistes déterraient les morts et les cédaient aux chirurgiens pour leurs travaux de dissection, mais, soucieux de livrer une marchandise plus «fraîche» et mieux payée, finissaient par fabriquer les cadavres à mesure de la demande. Une descente aux enfers dans la bien nommée «Impasse aux Violences», dominée par les compositions saisissantes de Peter Cushing (le Dr Knox, rôle repris par Timothy Dalton dans **Le Docteur et les Assassins**), George Rose (Burke) et surtout Donald Pleasence (Hare).

### LE CIRQUE DES HORREURS

*Circus of Horrors. 1960. Réal.: Sidney Hayers. Int.: Anton Diffring, Yvonne Monlaur, Donald Pleasence, Conrad Phillips, Erica Remberg.*

Ce «Cirque des Horreurs» désigne le lieu où se réfugie un certain chirurgien esthétique après une opération ratée sur une femme désormais défigurée à vie. Il poursuit cependant ses travaux et retient ses patientes sous le chapiteau où un «accident» se produit à chaque fois que l'une d'entre elles manifeste l'intention de le quitter. Sadique, discrètement érotique (attention, il existe deux versions...) et souvent complaisant **Le Cirque des Horreurs** aligne avec un enthousiasme communicatif une belle brochette des meilleurs poncifs du cinéma d'horreur. A ce titre il fait figure d'anthologie permanente.

### THÉÂTRE DE SANG

*Theatre of Blood. 1973. Réal.: Douglas Hickox. Int.: Vincent Price, Diana Rigg, Arthur Lowe, Coral Browne, Dennis Price, Madeline Smith.*

A la manière de «l'Abominable» Dr. Phibes (Vincent Price l'année précédente) éliminant tour à tour les chirurgiens n'ayant pu sauver son épouse, Edward Lionheat, le héros, s'en prend pour sa part aux jurés qui n'ont pas eu le bon goût de le couronner meilleur acteur théâtral de l'année. Le ton est sarcastique, l'humour noir et les meurtres donnent dans le grandiloquent dans la mesure où le vengeur auto-proclamé s'attache à reproduire sur les critiques les grands meurtres commis dans les tragédies de Shakespeare. Vincent Price cabotine comme un fou et le spectateur se régale.

### THE WICKER MAN

*1973. Réal.: Robin Hardy. Int.: Christopher Lee, Edward Woodward, Britt Ekland, Ingrid Pitt, Roy Kinnear.*

Christopher Lee ne tarit pas d'éloges sur ce film qui n'a jamais connu le succès escompté malgré l'originalité de son script. Ceci en raison d'une assez mauvaise distribution (en France il passera juste une nuit au Festival du Film Fantastique) une première fois dans une version tronquée, une seconde fois ramenée aux 103 minutes initiales par son réalisateur, Robin Hardy. Le sujet décrit les pratiques sectaires d'une petite communauté des Cornouailles, à la faveur de la disparition d'une jeune femme promise à un sacrifice païen. Ne pas manquer la performance érotique de la belle Britt Ekland dans une scène assez édifiante, et surtout l'étrange danse de Christopher Lee, attifé d'une robe fort sevante, sur le chemin de la cérémonie rituelle finale.

**J.P.P.**

preview

# DONJONS ET DRAGONS

## fan de fantasy

## COURTNEY SOLOMON

**Produit de la culture pulp sauce américaine, Courtney Solomon pénètre l'univers des jeux de rôles à l'âge de dix ans. Lorsqu'il doit choisir le sujet de son film de fin d'étude, cet étudiant à l'Académie des Arts de Toronto pense logiquement à une épopée d'heroic fantasy située dans l'un des mondes créés pour Donjons et Dragons. Évidemment, le projet se révèle trop onéreux mais, pas dénué d'ambition, le jeune homme part bille en tête à la poursuite de sa belle chimère. Au terme d'une lutte homérique ayant duré neuf années, il réussit à vaincre tous ses adversaires et à dompter sa fougueuse dulcinée. Précédant d'un souffle les épousailles de Peter Jackson avec la gloire éternelle, leurs noces seront célébrées en grande pompe (32 millions de dollars) et en présence d'une pléiade de vedettes le 27 décembre dans la cathédrale de la cité impériale de Sumdall...**

**Comment êtes-vous passé du stade d'initiateur du projet *Donjons et Dragons* à celui de producteur, puis de réalisateur, sans même avoir mis en scène un seul court métrage ?**

L'univers des JdR m'a toujours passionné. L'idée de produire un film se déroulant dans le cadre du plus populaire d'entre eux m'a donc semblé naturelle. J'ai commencé à préparer ce film quand je sortais à peine de l'université, bien avant que **Le Seigneur des Anneaux** de Peter Jackson soit un phénomène d'actualité. J'ai auditionné de nombreux réalisateurs renommés *(Salomon refuse de nous livrer leur identité, NDLR)* dans l'espoir d'en trouver un capable de diriger le film. Malheureusement, aucun n'eut le courage de lire les tonnes de documents — les livres de règles, les romans...—, nécessaires pour appréhender correctement le métrage. A un moment donné, le projet était sur le point de péricliter. Comme le financement était en bonne voie, j'ai proposé à Joel Silver de réaliser un court métrage de trois minutes dont l'objet était principalement de rassurer les investisseurs. Il m'a donc généreusement offert 500.000 dollars pour monter mon film de fin d'étude ! Après vision de la bande, il m'a proposé de réaliser le film moi-même. J'étais tellement surpris que j'ai failli refuser.

**On dit que Joel Silver peut parfois être très directif, même avec des metteurs en scène confirmés. Quelles furent vos relations ?**

Franchement cordiales. Joel a été mon bon magicien, celui qui exauce les voeux. Avant qu'il ne participe au projet, nous avions du mal à constituer notre budget. Sur le plan du financement, en un an, il a accompli un travail qui m'a pris une demi-décennie. Sa science de la production m'a permis d'éviter une quantité inouïe de problèmes inutiles. De plus, en tant que producteur exécutif, et en raison du tournage en Europe, il n'était jamais sur le plateau. Il m'a donc octroyé une totale liberté. Parallèlement, il a donné le script du film à Jeremy Irons, qui a accepté d'incarner Profion. Ce fut une grande chance, car le rôle était écrit pour un acteur possédant son charisme et son talent.

**Justement, vers la fin du tournage, il y eut une polémique concernant Jeremy Irons. Il a déclaré avoir accepté de jouer dans *Donjons et Dragons* pour l'argent uniquement.**

C'est vrai, mais il a dit cela suite à des questions posées par un journaliste britannique hostile aux jeux de rôles. Tout le monde travaille pour l'argent, Jeremy également. Toutefois, je tiens à préciser qu'il a accepté le rôle pour une fraction de son cachet habituel. De plus, après avoir vu un morceau de bande retouché numériquement, il a affirmé apprécier énormément la fantaisie en émanant. Ce que je peux vous dire, c'est que la dernière fois que nous nous sommes rencontrés, il était heureux d'avoir tourné dans un film que ses enfants et petits-enfants pourront apprécier. Il s'est beaucoup amusé sur le plateau, car il n'avait jamais joué dans un long métrage comportant autant d'effets spéciaux.

**Avez-vous rencontré le créateur du jeu *D&D*, Gary Gygax ?**

Non, malheureusement, car au début des années 90, Gary Gygax n'était plus impliqué dans les développements de la licence que *TSR* lui

*Profion (Jeremy Irons) : un peu de sorcellerie pour faire main basse sur l'empire d'Izmer...*

*Les Dragons d'Or volent à la rescousse de la princesse Savina et boutent les Dragons Rouges hors de Izmer.*

avait rachetée. Ensuite, c'est *Wizard of the Coast*, l'éditeur des cartes *Magic l'Assemblée* et *Pokemon* qui a acquis les droits du jeu. Cependant, j'ai consulté beaucoup de designers ayant participé à l'élaboration du concept original. Pour ne pas trahir l'esprit de *D&D*, j'ai également procuré à tous les membres du staff les documents dont je vous ai parlé précédemment. Pour en revenir à Monsieur Gygax, nous avons un rendez-vous le mois prochain. Il me dira si j'ai correctement restitué l'ambiance de son jeu sur grand écran.

**Plus qu'un recueil d'illustrations ou un roman, *D&D* est un JdR régi par des règles. Les avez-vous respectées ?**

J'ai fait tout mon possible. La production de **Donjons et Dragons** ayant commencé il y a longtemps, je tiens à préciser pour les spécialistes que le film s'inspire de la seconde édition des règles de «Advanced Donjons and Dragons», la troisième ayant été publiée trop récemment pour être prise en compte. Les magiciens n'utilisent pour ce battre que des dagues ou des bâtons. Seuls les guerriers peuvent porter des armures lourdes. L'inimitié entre certaines races comme les nains et les elfes constitue l'un des climax du scénario. Les talents de voleur sont mis en scène conformément aux règles du jeu. Nous avons recréé numériquement plus d'une vingtaine de sortilèges (projectiles magiques, téléportation, boules de feu, invocation de monstres...) en restant fidèle aux descriptions faites dans le manuel du joueur. Toutefois, sur ce point précis, quelques modifications s'imposaient. Vous savez que certains sorts nécessitent normalement plusieurs minutes de préparation. D'un point de vue cinématographique, il n'était pas possible de filmer la magie ainsi, le spectateur se serait endormi. Dans le film, la durée d'incantation est donc souvent instantanée. De plus, sur le plan esthétique, nous avons apporté de légères modifications aux sortilèges qui, je l'espère, séduiront les spectateurs. Je n'en révèle pas plus pour ne pas leur gâcher la surprise.

## L'histoire

Profion (Jeremy Irons), un archimage adepte de la sorcellerie, fomente depuis plusieurs années un complot pour gouverner l'empire d'Izmer. Lorsque ses assassins parviennent enfin à éliminer l'actuel régent, reste au nécromancien à écarter du trône la princesse Savina (Thora Birch). Pour cela, il tisse un complexe canevas d'intrigues, l'une d'elles consistant à accuser la demoiselle du meurtre d'un Dragon Rouge qu'il a lui-même occis. Il évoque aussi l'impéritie en énonçant la menace d'une attaque du peuple draconique qui, désireux de venger un de ses pères, risque de fondre sur la capitale. Desservi par une politique sociale visant à rendre au peuple une partie de la souveraineté que les thaumaturges lui ont dérobée, Savina est immédiatement suspendue. Lorsqu'elle découvre les noirs desseins de Profion, qui possède un ascendant suffisamment important sur les Dragons Rouges pour les convaincre de raser Sumdall, elle n'a plus que deux alternatives : obtenir le soutien des Dragons d'Or pour combattre l'ennemi ou annihiler la domination de Profion. À cette fin, elle dépêche deux loyaux sujets, la demi-elfe Norma (Kristen Wilson) et l'enchanteresse Marina (Zoe McLellan), qui seront bientôt accompagnées dans leur quête par deux rogues (Justin Whalin et Marlon Wayans) et un farouche nain guerrier, Elwood (Lee Arenberg). Bien sûr, des conflits de personnalité et d'alignement vont éclater au sein du groupe improvisé. Néanmoins, face à Damodar (Bruce Payne), l'âme damnée de Profion, il restera uni, s'aguerrissant au gré de rencontres capitales, comme celles avec le roi des elfes (Tom Baker) et Xilus (Richard O'Brien), le prince des voleurs. Sur fond de conflits idéologiques, raciaux et sociaux, la guerre des dragons orchestrée par Courtney Salomon s'annonce explosive...

**Il a dû être très difficile de représenter un univers aussi magique. Personne n'y étant parvenu auparavant, comment vous êtes vous organisé pour atteindre vos objectifs ?**

L'étape du design fut primordiale, car c'est sur ce motif que tous les effets visuels sont brodés. Il faut obtenir un résultat captivant, surprenant, sans sombrer dans la caricature ni la surenchère. Grâce au tournage en Pologne, qui nous a fait économiser 50% du budget, nous avons pu dépenser plus d'argent pour la lumière, les effets spéciaux et les créatures, notamment les dragons. Pour les orcs et les squelettes, nous avons privilégié deux subterfuges : le robot animatronic et l'acteur en costume. Par contre, le Beholder et l'Imp sont entièrement conçus grâce au computer graphic. Quant à nos dragons, ils sont dessinés et animés dans les moindres détails. La bataille finale montre 150 dragons s'affronter au-dessus de Sumdall. À mon avis, cette séquence devrait vraiment impressionner les spectateurs. Nous avons porté le plus grand soin à notre bestiaire. Le défi était d'offrir au métrage un aspect photoréaliste. La production de tous les effets spéciaux a finalement duré 40 mois, raison pour laquelle le film sort avec un peu de retard. Le travail de retouche pour parvenir à un résultat réaliste et satisfaisant fut considérable. Plus de 500 plans comportant des modifications digitales ont été insérés dans le film par plus de cinq compagnies, dont certaines ont travaillé sur **Titanic** et **Matrix**.

**Avec la mise en scène proprement dite et les effets spéciaux, l'autre élément prépondérant pour l'ambiance d'une grande fresque épique est la musique.**

Je ne suis pas mélomane, mais j'adore les musiques de film. J'étais donc conscient qu'il fallait soigner sa conception. Pendant mes premières années de labeur pour tenter de faire vivre mon projet, j'ai collaboré avec James Cameron et Francis Ford Coppola. Le hasard fit qu'à chaque fois j'ai rencontré Hans Zimmer. Je me suis donc naturellement tourné vers lui au moment de mettre en chantier la musique de **Donjons et Dragons**. Le projet l'a immédiatement séduit. Cependant, il n'avait pas la possibilité de s'en occuper personnellement. Pour s'en convaincre il suffit de voir à quel rythme il apparaît sur les génériques. Il m'a donc conseillé de discuter avec l'un de ses assistants, Justin Burnett. C'est un compositeur ■■■

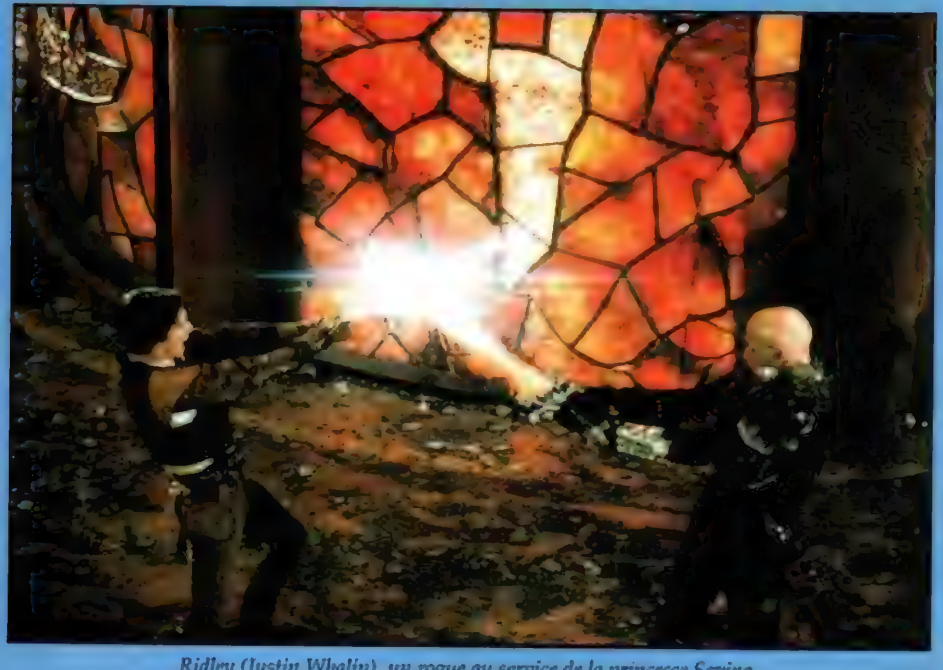
# DONJONS ET DRAGONS

■■■ charmant, nous avons travaillé en très étroite collaboration au fur et à mesure de la progression de la production. Justin a accepté plusieurs fois de changer ses partitions à cause d'une scène modifiée. Il a écrit un score aussi éloquent que celui de **Star Wars**. Vibrante, puissante émouvante, sa composition se situe à mi-chemin entre l'œuvre de Williams et celle de Zimmer ! Lorsque j'ai écouté les premiers accords, j'ai été impressionné. Avec les membres du West Australian Symphony Orchestra, ils ont fait naître des sons qui resteront dans les mémoires.

**Le monde d'Izmer n'est pas une licence *TSR*, contrairement aux Royaumes Oubliés, à Greyhawk, à Dark Sun... S'agit-il de l'univers que vous aviez imaginé pour faire jouer vos amis ?**

Non, car je ne pense pas que projeter sur écran exclusivement mes histoires et personnages favoris aurait séduit un large public, même si je me réserve le droit de faire apparaître l'archidruide, que j'ai joué pendant plus de huit années, dans une séquelle éventuelle ! En fait, Izmer est un melting pot de mes meilleurs souvenirs de MJ et de joueur. Vous y trouverez énormément d'emprunts aux univers que vous venez de citer, ainsi qu'à ceux de Lodoss, de Dragonlance et bien d'autres encore. Si je n'ai pas décidé d'adapter littéralement l'un de ces mondes, c'est pour cause de problèmes «administratifs». Pendant des années, *D&D* fut l'une des marques les plus rentables dans le domaine du divertissement domestique. Pour cette raison, et parce qu'aujourd'hui encore ma notoriété n'est pas très élevée *(rires)*, je me suis battu comme un forcené juste pour avoir le droit de commencer à imaginer un concept cinématographique portant le nom de **Donjons et Dragons**. Initialement, les dirigeants de *TSR* changeaient les termes du contrat toutes les semaines ! Suite à cette pénible expérience, je n'avais pas envie de perdre autant de temps en m'attaquant à une seconde licence. De plus, l'adaptation des meilleurs romans écrits pour le jeu aurait forcément déçu les fans, car l'exercice est extrêmement périlleux, presque irréalisable sans un budget pharaonique. Pour mon premier film, je ne souhaitais pas me mettre d'emblée en situation d'échec. Sincèrement, je crois qu'avec Topper Lilien et Carrol Cartwright, nous avons rédigé un script en forme de best-of de *D&D*.

*Au premier plan, un Imp, le familier d'un magicien maléfique.*



*Ridley (Justin Whalin), un rogue au service de la princesse Savina.*

## Donjons, Dragons & Jeux de Rôles

Inventé par Gary Gygax en 1974, *Donjons et Dragons* (*D&D*) est le plus ancien, le plus célèbre des jeux de rôles (JdR). À l'époque, la création de Gygax ébranla les fondations de l'industrie du divertissement ludique. Précurseur se servant des performances de l'ordinateur le plus puissant au monde, le cerveau, il conféra à l'univers du jeu deux (voire trois) nouvelles dimensions : l'espace, le mouvement et même le temps !

Le JdR est un jeu de société dans lequel des joueurs interprètent des personnages en train de vivre une aventure. L'un d'eux, le meneur de jeu (MJ), se charge d'arbitrer et d'animer la partie. En fait, comme s'ils lisaient un livre, les joueurs visualisent les scènes que leur décrit le MJ. Dans ce décor imaginaire (l'espace), aussi vaste que celui d'un film à grand spectacle, chaque joueur fait agir son personnage (le mouvement). Les JdR sont donc principalement des jeux de dialogues, où des données chiffrées (des caractéristiques comme la force, l'intelligence...) permettent de définir les «persos» et de résoudre par des règles les actions entreprises par chacun. Il n'y a ni gagnants ni perdants, le but étant pour les joueurs de mener à bien les objectifs qu'ils se sont fixés. La durée d'une session de jeu est donc un paramètre variable (le temps), puisque l'on peut incarner le même personnage plusieurs fois, ceci afin de le faire évoluer, mûrir.

Utilisés comme thérapie pour soigner l'inhibition, développer l'imagination et l'esprit d'initiative, les JdR ne sont pas les divertissements sectaires et lénifiants que l'on tente parfois de nous présenter. Proches du théâtre d'improvisation, les parties se déroulent exclusivement autour d'une table et entre amis, contrairement aux JdR sur ordinateur et aux deux activités «sportives» nommées «jeu grandeur nature» et «Pinball». Initialement inspirés par les œuvres de Moorcock et de Tolkien, il existe désormais une gamme de plus de 200 JdR décrivant une vaste variété de «sociétés». De *James Bond* à *Vampire* en passant par *Marvel Super Héros*, il est possible de vivre tout type de scénarios.

**En réalisant *Donjons et Dragons*, quels objectifs souhaitiez-vous atteindre et quels obstacles désiriez-vous absolument éviter ?**

Dès le départ, je voulais que le film soit à l'heroic fantasy ce que **Star Wars** est à la science-fiction. J'ai essayé de réinventer les codes définissant le genre, car la faillite de la fantasy fut précisément induite par le manque de fantaisie des films ayant abusivement revendiqué l'héritage de Tolkien et de Gygax. L'heroic fantasy n'est pas un vulgaire ramassis de stéréotypes, c'est un rêve éveillé, une invitation au voyage. Pour l'auteur, le challenge est de transporter les spectateurs en terre inconnue. Je ne prétendais pas produire une sucrerie pour gosses, ni une version gore de **Willow**. La seule concession que j'ai faite, c'est de maintenir mon film dans les limites du PG-13. Pour représenter l'action, j'avais initialement deux options : soit **Braveheart**, soit **Star Wars**. Dans les deux films, il y a autant de péripéties, autant de morts, mais **Braveheart** étant inspiré d'un fait historique, la violence y était peinte de manière réaliste. **Donjons et Dragons** étant une fantasy, il était possible d'opter pour un tableau plus abstrait, à la **Star Wars**. Au départ, je désirais faire rêver les gens en obtenant un budget conséquent me permettant d'effacer l'horrible théorème hollywoodien qui, depuis des années, dit que l'heroic fantasy est un genre mineur duquel il ne faut atteindre aucun profit. **Donjons et Dragons**, et plus encore **Le Seigneur des Anneaux**, sont en passe de convaincre les producteurs de leur erreur.

**Quand avez-vous décidé que *Donjons et Dragons* devait être une trilogie ?**

A l'instar des épisodes originaux de **Star Wars**, l'adaptation cinématographique de *D&D* a toujours été pensée sous forme de trilogie. Bien sûr, la suite sera tournée en fonction du succès de

*Damodar (Bruce Payne) : le commandant de la garde armée de l'empire tend l'oreille...*

cet opus. J'avais certes envie d'explorer l'univers heroic fantasy de *D&D*, mais je ne désirais pas le faire à n'importe quel prix. Produire une séquelle sans autre motivation que l'appât du gain n'engendre jamais un film satisfaisant. Les trois scripts et le monde d'Izmer sont déjà détaillés. Dans cet épisode, nous avons tenté de poser les bases d'un univers et de mettre en scène un décor que les spectateurs auront envie de continuer à explorer. Basiquement, c'est cela qui a généré l'incroyable succès de librairie de Dragonlance. Je peux d'ores et déjà vous révéler que le prochain film dévoilera l'identité du mystérieux personnage ayant tiré les ficelles de tous les complots de cet épisode.

**Comment s'est déroulé le tournage en Europe ?**

Parfaitement ! Les décors naturels et les intérieurs que nous avons filmés sont, littéralement, fantastiques, qui plus est rarement imprimés sur pellicule. Cela m'a grandement facilité la tâche, et les infographistes ont ainsi pu économiser un temps précieux pour se consacrer à la modélisation de la magie et des monstres. Exception faite des plans d'ensemble et des retouches d'usage, il ne fut pas nécessaire de créer de nombreux décors numériques. D'autre part, les figurants et les autorités locales furent ravies de participer au film. En faisant preuve d'une grande abnégation et d'une vraie motivation, ils nous ont énormément aidés. Comme nous avons beaucoup tourné en décors réels, il fut plus difficile de maîtriser la lumière et les mouvements de caméra. On ne peut pas découper un mur dans un bâtiment classé monument historique. On ne contrôle pas non plus les éléments comme la pluie et le vent. A chaque fois que l'on pose la caméra dans ces conditions, il y a un danger. Heureusement, Douglas Milsome, le directeur de la photographie de Stanley Kubrick, m'a apporté une aide considérable.

*L'empire d'Izmer, un croisement entre plusieurs univers créés pour les besoins du jeu* D&D.

**Le montage du film étant presque achevé, avez-vous quelques regrets à exprimer ?**

J'en ai même plusieurs. Il y avait notamment une grande scène dans un Donjon. Elle était très bien écrite, comportait de nombreux rebondissements, et s'annonçait visuellement spectaculaire. Malheureusement, nous avons manqué de temps et d'argent pour la tourner. Si le succès permet à un second film de voir le jour, on pourra peut-être recycler ce passage sous une forme encore plus saisissante. Sinon, j'aurais évidemment désiré de plus importants délais de préparation, même si j'ai déjà bénéficié de largesses ! Plus le temps accordé à la finition est long, meilleur est le résultat.

**Vos projets se limitent-ils aux deux séquelles de *Donjons et Dragons* ?**

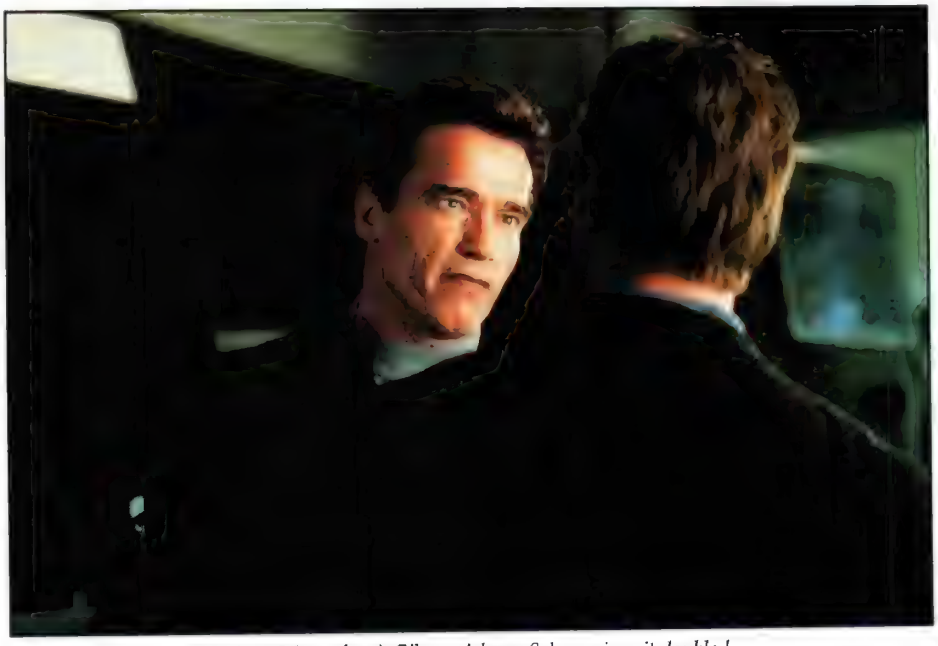
J'aimerais bien, car cela signifierait que le film a trouvé son public. Pour l'instant, par respect pour l'équipe, pour les spectateurs et pour moi-même, je suis impliqué corps et âme dans la fin du processus de création. Toutefois, j'ai déjà reçu quatorze propositions de films. En fait, lorsque vous savez dompter les effets spéciaux, cela fait immédiatement la différence sur le marché du travail hollywoodien.

Propos recueillis et traduits
par **Bertrand ROUGIER**

preview

# A L'AUBE DU 6ÈME JOUR

**Deux Schwarzie pour le prix d'un ! C'est la promesse que le nouveau film de Roger Spottiswoode, A L'AUBE DU 6ème JOUR, semble vouloir tenir à tout prix. Retour à la SF pour le balèze Autrichien qui se retrouve nez à nez avec le plus implacable des ennemis qu'il ait jamais eu à affronter. Plus puissant que le diable, plus fort que le T-1000, plus redoutable qu'une tripotée de gosses turbulents, cet ennemi, c'est lui-même !**



*Adam Gibson face à Gibson Adam : Schwarzie voit double !*

Cela fait déjà quelques années que l'ami Schwarzie court derrière son succès passé. Après quelques écarts malheureux (**L'Effaceur** et ses crocos en synthèse bien ripoux, **Batman et Robin** et sa rutilante cage aux folles) et deux ans d'absence, l'ex-monsieur Univers nous est revenu l'an passé avec **La Fin des Temps**, produit de consommation courante où il collait des coups de boule au diable, rien de moins. Mais comme un scénario bassement opportuniste, des séquences d'action en deux dimensions et une direction d'acteurs approximative (Rod Steiger en cureton surexcité !) contribuent généralement à affaiblir le potentiel cinétique du moindre métrage, le film de Peter Hyams se payait plutôt des allures d'enterrement en guise de retour triomphal. Même notre casseur de malfrats préféré y faisait pâle figure, se demandant sans doute ce qu'il foutait dans cette galère. Malgré un box-office mondial plutôt correct, le rendez-vous avec le public était donc manqué. Quoi de plus logique alors pour Arnold que de revenir au genre qui l'a rendu célèbre : la Science-Fiction. Popularisé à outrance (au point de s'en moquer dans **Last Action Hero**) par une seule réplique, issue du premier **Terminator**, le «self-made man» doit beaucoup plus au genre qui l'a consacré (la SF, donc) qu'à celui qui l'a révélé (l'Heroic Fantasy avec **Conan le Barbare**). Et comme il le promet si souvent au travers de cette one-line désormais plus célèbre que le «read my lips» de son pote George Bush, «He's Back» et son retour (le vrai, on espère) se nomme **A l'Aube du 6ème Jour**.

*Drucker (Tony Goldwyn) : ses rêves de domination passent par le clonage humain...*

L'action de **6th Day** se déroule dans un futur proche. Plus proche qu'on ne le pense. Un futur où toutes les maladies sont traitées par la génétique, où le problème de la faim dans le monde est réglé et où les voitures possèdent un mode de pilotage automatique. Arnold y interprète Adam Gibson, une ancienne gloire de la Guerre de la Forêt Tropicale devenu depuis un gentil père de famille et accessoirement un pilote de charters. Echappant de justesse à un accident mortel, il rentre un soir à la maison et se rend compte que sa famille est en train de fêter son anniversaire avec lui-même. Un autre lui-même ! Bref, Adam n'est pas content et comme un malheur n'arrive jamais seul, voilà qu'il apprend que Michael Drucker (Tony Goldwin), un puissant financier qui possède quelques billes dans la recherche génétique, est responsable de son sosie. L'existence de l'Adam originel constituant une preuve que le clonage humain est bel et bien devenu une réalité, donc une menace éthique, Drucker envoie ses sbires (dont Michael Rooker) pour l'éliminer et pouvoir ainsi prendre le pouvoir mondial en toute quiétude, avec l'aide de Graham Weir (Robert Duvall), un scientifique réputé. Mais Adam,

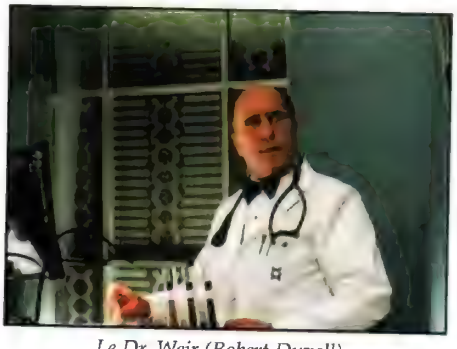
bien décidé à prouver sa véritable identité, va devoir déloger son ersatz pour retrouver sa petite famille. On peut dire qu'ils ont cloné la mauvaise personne...
Extraordinairement confiant en son matériau, au point d'en avoir commencé la promo à l'époque de **La Fin des Temps**, Arnold décide de produire **A l'Aube du 6ème Jour**. Une grande première dans la carrière du surhomme à l'accent inimitable qui s'octroie ici les services de l'Anglais Roger Spottiswoode. Pas vraiment un réalisateur de la A-List comme John McTiernan ou James Cameron, mais plutôt un honnête faiseur capable du meilleur (**Under Fire**, **Demain ne Meurt Jamais**) comme du pire (**Air America**, **Turner et Hooch**). Un bonhomme capable de garder son sang froid, même lorsque les conditions de tournage ne sont pas idéales. On en attend pas moins de la part d'un ancien collaborateur de Sam Peckinpah : «*J'ai monté quelques-uns de ces films, dont* ***Les Chiens de Paille*** *et* ***Guet-Apens****. Il était très dur mais il avait raison. Il tournait beaucoup de plans et avait toujours un vrai point de vue. Il ne voulait jamais vous dire comment monter tous ces plans, ni même quelles prises utiliser. Il ne faisait pas confiance aux gens qui argumentaient avec lui. Si vous lui disiez qu'un plan ne fonctionnait pas et qu'il fallait retourner d'autres images, il vous répondait d'abord «Va te faire foutre !». Puis ensuite, il demandait «Lequel ?». Il était spécial mais j'ai beaucoup appris à ses côtés*». Voilà pour l'anecdocte.
Concernant **A l'Aube du 6ème Jour**, le réalisateur pose ses options de manière rassurante, surtout pour un novice dans la SF : «*Créer un monde futur qui est complètement éloigné de la réalité, ça peut être très intéressant visuellement, mais j'aime surtout l'idée de créer un monde qui soit une métaphore du nôtre. Le spectateur y est plus impliqué s'il possède des repères*». Dans l'intention de faire un film crédible, donc potentiellement terrifiant, Roger Spottiswoode se documente à fond sur le sujet du clonage. Il découvre avec stupeur que certains aspects scientifiques de son film vont rapidement prendre forme dans la réalité. La possibilité de cloner un organe destiné à une greffe est, par exemple, imminente. «*Depuis le tournage, je me suis découvert une passion pour les rapports entre la science et l'éthique. La manière dont ils interagissent. Je trouve que c'est un sujet passionnant. Bien sûr, le film n'est pas un documentaire. Mais ce n'est pas un film d'action pur non plus. Rien à voir avec le James Bond par exemple. Le suspense et les personnages y comptent davantage*».

*Adam Gibson (Arnold Schwarzenegger) fait le clone !*

Comme tout faiseur, aussi doué soit-il, Roger Spottiswoode a néanmoins besoin d'un véritable script pour pouvoir appuyer sa démonstration. Celui d'**A l'Aube du 6ème Jour** est signé Cormac et Marianne Wibberley. Un couple d'illustres inconnus qui a eu l'occasion de servir la soupe à ce vieux roublard de Sam Fistenberg (**American Warrior**) avec **Motel Blue**, un obscur thriller avec Sean Young. Se retrouver sur le nouveau Arnold Schwarzenegger constitue une promotion autrement plus excitante. Sur ce point, le réalisateur semble plus que satisfait, d'autant que sa collaboration avec Arnold semble s'être déroulée dans l'entente la plus parfaite. «*Il a un certain pouvoir c'est sûr, mais* ***6th Day*** *n'est pas un véhicule destiné à faire sa promotion, c'est un film. Et je crois que c'est ce qui lui a plu. Ce n'est pas un film sur lui, ça touche un problème bien réel. Et pendant le développement, quand on travaillait sur le scénario, on avait les mêmes priorités. On voulait qu'****A l'Aube du 6ème Jour*** *soit centré sur les autres personnages que le sien. Et c'est grâce à ça qu'on a pu vraiment créer une bonne histoire. Je crois qu'il veut essayer des choses différentes de ce qu'il a déjà fait. Ce qui ne l'empêchera pas de dire oui à un James Cameron pour faire un formidable film d'action à nouveau*». Résumons : **A l'Aube du 6ème Jour** n'est donc pas un actioner à la gloire de Schwarzie, ce n'est pas **L'Effaceur** ou **La Fin des Temps**. D'ailleurs, le film ne contient que trois scènes d'action majeures. L'irruption des tueurs dans un complexe où sont entreposés les clones à venir, un climax en forme de poursuite en hélicoptère et bien sûr, le combat homérique entre Schwarzie et Schwarzie. Des moments d'adrénaline pure qui s'annoncent hautement jouissifs.
Hercule rigolard dans **Hercule à New York**, ange destructeur directement tombé du ciel dans le premier **Terminator**, reflet parodique de son propre mythe dans **Last Action Hero** et messie crucifié dans **La Fin des Temps**, Schwarzie semble ici s'être trouvé un nouveau personnage à la carrure mythologique. Que le titre du film fasse référence au jour où Dieu a créé Eve et que son héros se nomme Adam ne sont pas des coïncidences hasardeuses. Reste à savoir si ses références appuyées ne vont pas parasiter un film au concept prometteur, si Arnold n'a pas, une fois de plus, cédé à la mégalomanie. Impossible, voire carrément dangereux pour lui, de nous refaire le coup de **La Fin des Temps**, de célébrer à nouveau un come-back raté. Mais on y croit. Vas-y Schwarzie, on est tous avec toi !

**Stéphane MOÏSSAKIS**

Sortie prévue le 20 décembre.



*Le Dr. Weir (Robert Duvall) :*
*la génétique n'a aucun secret poour lui.*

*Talia (Sarah Wynter) :*
*là où il y a du gène, il y a du plaisir !*

preview

# RED PLANET

**Depuis la chute du Mur de Berlin, elle nous manquait la planète rouge. Par une conjoncture scientifico-canulardo-hollywoodienne, chaque studio nous propose aujourd'hui sa vision des étendues volcaniques et rocailleuses de la belle mythique. En attendant le coup de fouet de Carpenter, et après le délire kubrickien vulgos de De Palma, la WARNER balance, presque en silence, une mystérieuse cuisine spatio-philosophique, réalisée par un inconnu. Le pire de tous, pensez-vous ? Pas forcément. Peut-être même, dans un esprit Bis bien déjanté, un futur «mad movie» !**

Tout a commencé en 1998, par des scientifiques en quête d'augmentation budgétaire. Laissée à l'abandon depuis que la conquête spatiale n'était plus d'un intérêt stratégique déterminant, la NASA commence à compter ses pièces et mains d'œuvre. Les satellites non militaires jouent aux poubelles supersoniques et on n'a même plus assez de liquide-vitre pour nettoyer les télescopes. Et comme ça, tout d'un coup, un beau jour, quelques hommes en blouse blanche font une déclaration fracassante aux télévisions du pays. On aurait peut-être trouvé des traces de quelque chose qui puisse suggérer qu'il y aurait une vague possibilité pour que la surface de Mars puisse probablement, et avec beaucoup de chance, voir se développer un machin qui pourrait être assimilé, selon une nomenclature hasardeuse, à quelque chose qui a à voir avec une forme de vie ! Dingue, non ? Ces messieurs de l'espace prennent donc énormément de précaution dans leurs déclarations. Et pour cause. Ils n'ont fichtrement pas le moindre début d'indice. Ils auraient pu dire Mars comme ils auraient pu dire le satellite B3754 de la poussière d'étoile à gauche d'Alpha du Centaure, mais ils ont besoin de fonds, et vite. Ce sont les medias américains qui vont leur assurer la collecte. En à peine moins d'une semaine, l'Amérique tout entière commence à trépigner. «Dis donc, c'est vrai qu'on va bientôt les voir les p'tits zhommes verts?». Le gouvernement, sous la pression, n'a pas d'autre choix que de concéder quelques dollars substantiels pour développer un programme qui fleure bon le canular.

*De la grosse robotique qui ne restera pas longtemps au service de l'équipage..*

*Kate Bowman (Carrie-Anne Moss), commandant d'une mission à but humanitaire sur Mars.*

A Hollywood, la nouvelle fait grand bruit. Car on l'ignore souvent, mais le métier de producteur requiert une bonne dose d'extra-lucidité homologuée. Un blockbuster de base nécessite environ deux ans de préparation et d'élaboration avant d'atterrir dans les salles. Il faut donc, avec deux ans d'avance, prévoir la mode, le sujet dans le vent, qui fera se déplacer les foules. Plusieurs majors entrevoient dans ces chroniques martiennes l'éventuel filon des années à venir, à tort bien sûr mais c'est pas grave (qui parmi vous, cette année, s'est inquiété de savoir ce qui se passait Mars ?). La *Fox* ouvre le feu en rapatriant son moneymaker cosmique, James Cameron. Ce dernier s'avoue d'abord très intéressé par l'idée d'un space-opera de son crû, mais il y met une condition inextinguible : tourner pour de bon dans l'espace ! Ben voyons. La *Fox* se demande si elle prête à mettre quelques milliards dans la première expédition spatiale artistique et finit par oublier ses projets stellaires (et nous, depuis ce jour, on kiffe encore plus ce sacré James !). *Disney* n'a pas non plus trop attendu pour annoncer son **Mission to Mars**, que De Palma s'apprête à transformer en 2001 bien populo, et *Columbia* s'est arrogé la collaboration prometteuse de John Carpenter pour un **Ghosts of Mars** encore sur l'établi. Reste une dernière major, la *Warner*, jamais à court de ressources quand il s'agit de court-circuiter ses concurrents, quitte à développer des projets sur des bases franchement flottantes. C'est le cas du projet **Red Planet**, que Bruce Berman, de *Village Roadshow* amène un beau jour à Mark Canton, spécialiste ès-franchise de la *Warner* (**Batman**, **L'Arme Fatale**, que du risqué...). Chuck Pfarrer, le cerveau responsable des grandes fables philosophiques que sont **Virus**, **Le Chacal**, **Barb Wire** ou **Chasse à l'Homme** a accouché d'un traitement alors titré *Alone*.

En 2050, Alone suit les pas de la première mission humaine vers la planète rouge. La Terre commençant à crever de pollution, l'urgence de la mission consiste à étudier les probabilités d'implantation humaine à la surface de ce gros caillou peu accueillant. Bien sûr, rien ne manque de foirer. L'équipage commence par recevoir de plein fouet un champ électro-magnétique qui lui nique tous ses machins hi-tech, et oblige cinq survivants à atterrir en catastrophe. Le Dr Bud Chantillas (Terence Stamp) crache ses boyaux. Ses compagnons décident de le laisser crever because ils ont pas assez d'air et il y a plus urgent : leur seule chance de survie se trouve dans une station construite quelques années auparavant par des robots ultra-perfectionnés. Il leur faut la trouver au plus vite, tout en échangeant en chemin quelques considérations mystiques comme Dieu, la destinée, l'espèce humaine et tout ça. Mais tout ceci est rendu particulièrement pénible par la présence de leur robot éclaireur A.M.E.E qui, depuis le crash, a une fâcheuse tendance à vouloir tuer de l'humain. Ils auront d'autres questions plus concrètes à se poser dès lors qu'ils trouveront la fameuse base.

Le pitch mis en place, Pfaffer se voit associé à Jonathan Lemkin (l'esthète de **L'Arme Fatale 4** et de **L'Associé du Diable**) pour peaufiner un peu l'ensemble et offrir quelques lettres de noblesse scientifique à un B-movie programmé. Il est temps de s'occuper du casting. Toujours dans la mouvance de la prise de risque insensée, Canton et Berman font d'abord appel à des acteurs de l'avant-garde new-yorkaise, un certain Ralph Fiennes (à l'affiche d'un méconnu **Shakespeare in Love**) et la très expérimentale

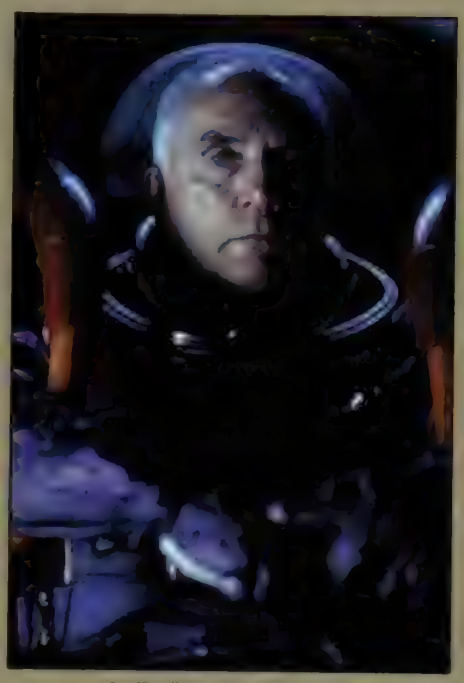
*Robby Gallagher (Val Kilmer), pas au bout de ses surprises sur la planète rouge...*

Meg Ryan, sans oublier le sous-employé Ben Affleck. Aucun de ces noms ne tiendra bien longtemps sur les tablettes. Pas grave, Bruce Berman vient de flasher sur l'actrice principale d'un autre projet *Village Roadshow*, **The Matrix**. C'est ainsi que Carrie-Anne Moss endosse le spatio-uniforme du Commander Kate Bowman face à un Val Kilmer bien décidé à apporter son flegme au héros Robby Gallagher (et ses penchants légendaires pour la bouteille et les fugues inopinées).

Un élément déterminant dans l'élaboration de projets spatiaux repose sur le Space Act Agreement de la NASA. Cette dernière s'engage en effet à apporter son concours aux films qui mettent en valeur sa philosophie de conquête des étoiles. C'est alors déjà le cas pour Clint Eastwood et ses **Space Cowboys**. Mais contre toute attente, le projet *Alone*, que Berman et Canton viennent de rebaptiser *Mars*, se voit refuser ces commodités. *«Deux des astronautes du script entrent en conflit et en viennent aux mains. Ceci n'a pas du tout plu au personnel de la NASA, qui a décidé de se retirer»*, confie un Mark Canton un peu ennuyé. Et c'est tout à son honneur d'avoir décidé de se passer des précieux services de l'institution afin de conserver l'intégrité dramatique du projet. Il n'empêche, **Red Planet** ne joue pas vraiment dans la cour d'un Bergman. Et pour donner de l'épaisseur graphique à leur survival, les producteurs préfèrent engager le débutant sud-africain Antony Hoffman, garantie de flexibilité artistique. Hoffman n'en est pas pour autant un manchot. Déjà à la tête de quelques campagnes pour *Nike*, ayant usé ses fonds de culotte chez *Propaganda*, aux côtés des Fincher, Proyas et autres Michael Bay, il sait remplir son scope des couleurs chamarrées qu'offre le paysage martien. Sa principale difficulté consistera surtout à gérer et coordonner les quelques 900 plans d'effets spéciaux qui se montent chez *Cinesite*, *Flash Film Works* et *Digital Domain*. Pour l'assister dans un projet où le mot «technicité» rime avec «crédibilité», les producteurs l'entourent d'une équipe qui vient de faire ses preuves avec éclat, celle de **Matrix** : Owen Paterson (décors), Kym Barett (costumes) et Dane Davis (effets sonores) planchent avec ferveur sur un environnement martien qui se doit d'être, comme le veulent ses commanditaires, *«une expérience totalement nouvelle, une plongée énergique, visuelle et sonore, dans un paysage unique»*. Quant au look final, il sera l'œuvre de ce vieux routier de Peter Suschitzky, promu maillon indispensable par des géants tels que Cronenberg, Ken Russel ou John Boorman et qui a éclairé le meilleur space-opera au monde, **L'Empire Contre-attaque**.

Alors, qu'importe l'opportunisme. On sait déjà que **Red Planet** nous proposera des robots-chats vaguement karatékas, un cabotinage sans frein du trio Val Kilmer-Tom Sizemore-Terence Stamp, quelques centimètres carrés dénudés du popotin pas virtuel de Carrie-Anne Moss, un crash de vaisseau qui a la pêche et tout plein d'autres choses pas intelligentes. Ce sont là autant de raisons qui pourraient faire de ce projet calculé un vrai pétage de plomb bien bis comme on a appris à s'en repaître dans ces colonnes. Si ! Si ! Sans rire...

**Rafik DJOUMI**



*Le Dr. Bud Chantillas (Terence Stamp) & le Dr. Quinn Burchenal (Tom Sizemore) : y-a-t-il un médecin vivant dans l'espace ?*

événement DVD

# SAN KU KAÏ

**Tout artiste de l'écran devrait, à un moment de son existence, essayer de réaliser une œuvre pour la postérité, pour la vérité, pour la beauté, tout en sachant parfaitement que sa bande ne sera pas populaire. En faisant preuve d'abnégation dans sa recherche du vrai et du beau, Minoru Yamada accomplit ce vœu pieu au-delà de toute espérance. «Génie visionnaire», il réinterpréta les règles de grammaire cinématographique pour aboutir à la conclusion suivante : ce qui vieillit une œuvre, ce qui la dévalorise, c'est justement ce à quoi le réalisateur attache le plus d'importance. Logiquement, sur la base de cette réflexion, Yamada décida de tourner son chef-d'œuvre sans argent, yeux fermés et mains liées, afin d'être certain que chaque scène de son serial soit traitée avec la même équité. SAN KU KAÏ était né, et avec lui un concept inédit : filmer, 9 heures durant, une baston de cour de récréation !**

En 1977, un phénomène de société prend racine dans les salles obscures américaines. Avec un budget modeste et une audace forçant le respect, George Lucas révolutionne l'industrie hollywoodienne du septième art. Il mélange à la louche l'esthétique «samouraï» façon Kurosawa (voir **La Forteresse Cachée**), la science-fiction des magazines pulp, l'heroic fantasy sauce Tolkien et la mythologie du western, pour accoucher d'un fabuleux space-opera. Des millions de spectateurs rêvent alors d'embarquer à bord des fers à repasser métamorphosés en bolides spatiaux impétueux et impériaux. Spécialistes en récupération «marabout-bout-de-ficelle», les analystes financiers de la *Toei* venus chercher l'inspiration en territoire yankee sont subjugués par **Star Wars** car, si on excepte la maestria de saint George, son film ressemble énormément aux productions fauchées de SF japonaises (Darth Vader est même la réplique du Baron Noir, un personnage imaginé par Go Nagaï, le papa de Goldorak). De plus, les studios nippons traversant une grave période de récession, les patrons de la Toei sont avides de nouvelles expérimentations. Venant juste d'initier la mode des séries «Super Sentaï» (maquettes, héros en collant moulant, monstre de latex à chaque épisode) pour prolonger à moindres frais le phénomène «Kaiju Eiga» (Godzilla) sur petit écran, ils vont s'approprier la licence de Lucas sans lui reverser de droits d'auteur.

Renseignements pris, la *Fox* ne s'étant pas préparée au colossal succès de **La Guerre des Etoiles**, le film ne devait pas être distribué dans l'archipel avant le second semestre 1978. Les dirigeants de la *Toei* décident alors de profiter de cette aubaine pour écrire, produire, réaliser et distribuer dans l'intervalle (6 mois) un métrage de SF complètement azimuté : **Uchu Kara no Messeji** («un message venant de l'espace»), soit **Les Evadés de l'Espace** dans nos vertes contrées. Pour pallier aux déficiences financières et temporelles dont risquait de souffrir le film, la *Toei* joua la carte artistique (ok, ça a foiré) en confiant la réalisation de la bande à Kinji Fukasaku, qui modernisa le film de yakuza dans les années 70. Par ailleurs, ce metteur en scène a aussi inventé les débordements de violence stylisés dont Takeshi Kitano est aujourd'hui le chantre. Sa série des **Combats sans Code d'Honneur**, tournée de manière épileptique par une caméra indomptable, bouleversa les règles de mise en scène du polar. Comme autre titre de gloire, Fukasaku peut désormais se vanter d'avoir posé les bases de l'univers de ***San Ku Kaï*** dans **Les Evadés de l'Espace**. Interprété par Sonny Chiba, l'immortel Bruce Lee nippon de la série des **Street Fighter**, le film contait déjà une fable très «spatiale», excitante et tordue. La planète Jillucia s'apprête à être envahie par l'empire de Gavana (les Stressos). Heureusement, le commandant de la force maléfique écoute plus les conseils «avisés» de sa mère (jouée par l'acteur comique Eisei Amamoto travesti en Drag Queen !) que ceux de son empereur. Ses errements laissent donc le temps au roi Kaiba d'envoyer un message de détresse et de choisir huit champions pour défendre son peuple. Mais, comme il manque lui aussi de discernement, il désigne le prince des Gavanas parmi ses héros. Evidemment, ce dernier pète rapidement un plomb.

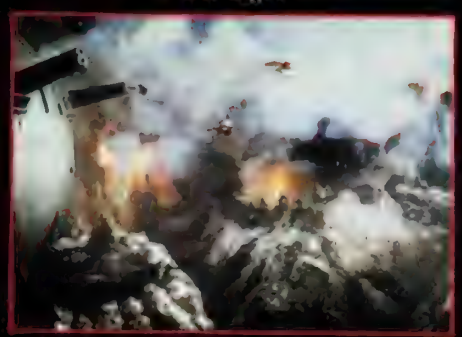
En dépit d'un tournage bâclé, **Les Evadés de l'Espace** fut plutôt bien accueilli dans l'archipel. Une séquelle télévisée fut donc immédiatement évoquée. Bien sûr, ni Sonny Chiba, ni Kinji Fukasaku ne souhaitèrent s'associer au projet (de toute manière, les producteurs n'auraient pas pu les payer). Le seul rescapé du voyage fut donc Hiroyuki Sanada, un jeune homme de 17 ans membre du Japan Action Club. Dans ***San Ku Kaï***, il interprète Ayato/le Fantôme, un artiste martial débutant. Avec Siman (le wookie de service), Sidéro (le R2D2 du pauvre) et son mentor Ryu/Staros (Han Solo fait du ski, voir

*Staros et son collant troué à l'entrejambe : le symbole d'une production sévèrement burnée.*

*Furia et l'homme-végétal : version nipponne de la belle et la bête ?*

*Taurodragus : le fils caché de Terminator et d'une boîte de conserve...*

*L'assassin de Golem XIII voit rouge !*



*Des effets spéciaux pour la plupart empruntés au film* ***Les Evadés de l'Espace****...*

*Les généraux de Volkare : la cape des vilains contre le collant des gentils...*

les lunettes), ils luttent contre Golem XIII (une pub pour LEGO en granite), le chef des Stressos, pour rétablir la paix dans l'univers. Ayant tourné dans de nombreux «Sentaï» jusqu'en 1984, Sanada est auréolé d'une renommée factice lorsqu'il joue dans **La Légende des Huit Samouraïs** et qu'il prête sa voix à Jiro dans l'excellent film d'animation **Kamui**. Il partage alors sa carrière entre cinéma et théâtre (il apparaît notamment plusieurs fois sur la scène londonienne). Suite à un subtil choix de carrière, il décide en 1996 d'accepter le rôle principal dans la série **Ring**. A 36 ans, le succès de la franchise fit de lui un membre permanent du Star System asiatique !

Bien sûr, cette genèse complexe n'explique pas à elle seule l'engouement de la rédaction de *Mad Movies* pour *San Kn Kaï* (**Uchu Kara no Messeji : Ginga Teisen** en version originale, c'est-à-dire «un message venant de l'espace : la bataille intergalactique»). Passés inaperçus au Japon et aux Etats-Unis, ■ ■ ■

# De l'animation en DVD

**En attendant Goldorak, les séries cultes commencent à émerger en DVD.**

## CONAN LE FILS DU FUTUR

Une guerre nucléaire a plongé le monde dans le chaos. Les descendants des survivants du déluge en ayant résulté sont disséminés sur de minuscules îles inégalement développées. L'une d'elles, Industria, est gouvernée par un politicien souhaitant s'emparer des secrets de l'énergie solaire, détenus par le grand-père de Lana, une amie de Conan...

Sa vie durant, Hayao Miyazaki (**Totoro, Porco Rosso**) a bâti un monument à la gloire des belles images et des quêtes utopiques. La construction de son flamboyant édifice s'est achevée en 1997 lors de la sortie japonaise de **Princesse Mononoké**. Inspiré du «Raz de Marée», le roman d'Alexander Key, Conan le Fils du Futur est la clé de voûte soutenant sa titanesque forteresse.

Entre 1963 et 1978, cantonné dans son rôle d'animateur, Miyazaki put une seule fois confronter son génie aux astreintes de la mise en scène (six épisodes de ***Edgar, Prince de la Cambriole***). Lorsque *Nippon Animation* lui propose de financer une série de 26 épisodes, le maître exige pourtant le contrôle hégémonique sur son œuvre ainsi qu'un budget pharaonique (pour ce type de production). Grâce à un deal secret conclu avec la puissante *NHK*, il obtint entière satisfaction. S'investissant totalement dans le projet qui connaît un important succès, il se voit même offrir de mettre en scène son premier long métrage (des divergences artistiques concernant l'adaptation de ***Conan*** sur grand écran amèneront cependant Miyazaki à quitter la salle de montage.). Réalisation, character design, mecha design, layout et confection de la moitié des story-boards, plus jamais Miyazaki ne fera preuve d'autant d'abnégation sur un terme aussi long. Il livra les épisodes de ***Conan*** aux studios la veille de leur diffusion pour s'assurer personnellement de la qualité de chaque détail. Toutefois, cette exaltation n'étouffe pas la sérénité de ses dessins fugitifs, invitations à la paix, au rêve et au bonheur.

Conté sur un ton léger, folâtre, ayant contribué à sa renommée auprès du public, ***Conan le Fils du Futur*** demeure le creuset esthétique et thématique de l'œuvre cinématographique de Miyazaki. Sur le plan graphique, le réalisateur utilise toujours les clichés initiés pour la série. La fille aux longs cheveux bruns est timide, traquée, le gros bonhomme souriant est maléfique, hypocrite, les gringalets sont téméraires et les rousses demoiselles coupées garçonne possèdent un tempérament ardent. Evidemment, pour Miyazaki, ce manichéisme de façade n'a d'autre objet que de faciliter la lecture de ses récits pour lui permettre de traiter avec aisance et harmonie de sujets complexes. En extrayant le venin corrompant l'homme, la nature et la science, ***Conan*** prêchait déjà en faveur de la profession de foi de son auteur. Dès 1979, ce spectacle télévisé annonçait l'imminent couronnement (**Nausicaä**, 1982) de l'empereur de l'animation.

***Conan le Fils du Futur***

La collection de cinq DVD distribuée par *IDP* propose de (re)découvrir cette série confidentiellement diffusée sur *FR3* en 1988. Pour l'occasion, un nouveau doublage fort plaisant a été enregistré. Si on apprécie le supplément racontant les coulisses de l'opération, on regrette évidemment l'absence d'une VO sous-titrée.

***Capitaine Flam***

## CAPITAINE FLAM

Au fin fond de l'univers, veille celui que le gouvernement intersidéral appelle quand il n'est plus capable de trouver une solution à ses problèmes, quand il ne reste plus aucun espoir : Le Capitaine Flam. Depuis le mois de janvier 1981, date à laquelle la série remplaça sur *TF1* ***La Bataille des Planètes*** (co-réalisée par un certain Mamoru Oshii), la notoriété de ce refrain n'a jamais cessé d'enfler. Ce que les spectateurs mélancoliques ignorent, c'est que cette série post-**Star Wars** élaborée dans les studios de la *Toei* en 1978 et 1979 possédait lors de sa création un double statut d'œuvre auteurisante et d'alibi culturel. En effet, le Capitaine Flam n'est pas un personnage de mangas. Nommé Capitaine Future aux Etats-Unis, ce héros parfait mais pas trop viril (afin de faciliter l'identification du public masculin) fut créé en 1939 par Mort Weisinger pour décoller le pulp du fond des magazines de science-fiction. Editeur et écrivain ayant largement contribué à la diffusion du mythe de Superman outre-Atlantique, il confia la rédaction des romans relatant les exploits de l'équipage du Cyberlab à un lettré ès space-opera, Edmond Hamilton. Entre 1940 et 1955, plus de quinze volumes d'aventures spatiales regorgeant d'inventions furent publiés.

Masaki Tsuji, Toyohiro Ando (scénaristes) et Tomoharu Katsumata (réalisateur du téléfilm et du serial) étaient des fans des livres d'Hamilton lorsque **Star Wars** ranima la mode du space-opera. Profitant du phénomène et de la subite complaisance des producteurs de la *Toei*, ils parvinrent à vendre leur projet comme une œuvre de prestige à porter en tête d'un catalogue. Bénéficiant d'un budget inférieur aux standards de l'époque (l'animation a effectivement pris un coup de vieux), le trio obtint en contrepartie le droit de mettre en scène 52 épisodes. Respectant scrupuleusement le déroulement des intrigues des nouvelles d'Hamilton, Katsumata eut l'idée géniale de diviser chaque enquête en 4 actes. Au lieu de réaliser 52 loners de 22 minutes, il porte donc à l'écran 13 téléfilms d'une heure trente. L'intérêt des énigmes développées sous la forme de Whodunit spatiaux est ainsi décuplé, car elles possèdent une réelle structure cinématographique permettant d'analyser le caractère d'une galerie de protagonistes extravagants, tout en développant des scénarios intelligents foisonnant de rebondissements. Un exemple que les faiseurs de séries en vogue, live ou animées, seraient bien inspirés de copier sans délai.

Les DVD édités par IDP comportent deux enquêtes, soit huit épisodes.

■ ■ ■

# San Ku Kaï

■■■ où ils furent diffusés sous la forme compressée d'un téléfilm (**Swords of the Space Ark**), les 27 épisodes de ***San Ku Kaï*** ne déclenchèrent l'hystérie qu'en France. Diffusée sur *Antenne 2* à la rentrée 1979, avant même l'apparition de ***Spectreman*** et de ***X-Or***, ***San Ku Kaï*** apparut dans un contexte exceptionnellement favorable, le jeune spectateur gaulois étant complètement sevré de science-fiction télévisée. Après le triomphe inattendu de ***Goldorak***, le patron de *I.D.D.H.*, René Huchez, partit donc en quête d'autres serials japonais bon marché susceptibles de séduire le public adolescent de l'époque. Grâce à lui, pendant dix ans, une génération a construit sa contre-culture. De toutes ces œuvres cultes, ***San Ku Kaï*** est celle qui, aujourd'hui, brille du plus bel éclat. Au même titre que **L'Aurore**, **Citizen Kane** et **Le Septième Sceau**, sa vision est nécessaire à la compréhension des systèmes cinématographiques modernes. Coréalisateur de l'interminable série des ***Kamen Rider*** (plus de 500 épisodes), des «super hero movies» sexués et bien violents, Minoru Yamada (**Bioman 3**) nous livre ici sa version de l'épure cinéphile. «Dogme» avant l'heure, il supprime de la pellicule tout artifice. Les scènes d'extérieurs sont donc tournées en lumière et en décors naturels dans un périmètre de trois kilomètres (maximum) autour du studio. D'autre part, ***San Ku Kaï*** est une succession de plans fixes. Seules exceptions, la séquence de combat spatial qui apparaît 40 fois au cours de la série et l'usage intempestif du zoom (pour éviter l'assoupissement du spectateur). Au rayon prise de son, le claquement assourdissant produit par la cape de Koménor est le bruit le plus hilarant de l'histoire de la télévision... ***San Ku Kaï*** explicite aussi avec précision la notion de tournage dans l'urgence, voire en direct. En effet, pour des raisons économiques, toutes les scènes furent filmées en une seule prise.

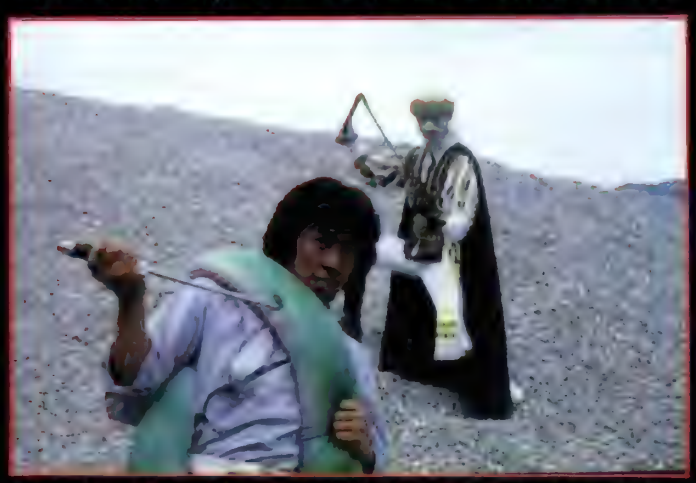
*Plus fort que Batman et Double-Face,* **San Ku Kaï** *et Triple-Face !*

Au détour d'un plan, ce cinéma vérité permet de bien se marrer en apercevant, au choix : le pied d'un assistant de production poussant vicieusement un rocher en mousse sur la tête d'un méchant, le même rocher rebondir au fond de l'écran, un figurant mort de rire dans un coin, un trampoline, Ryu ne parvenant pas à rattraper une pièce de monnaie ou Siman tentant désespérément de vider l'eau s'étant introduite par les orifices de son masque pour ne pas périr noyé... Au niveau de la production, ***San Ku Kaï*** est encore et toujours un modèle. La gestion du budget fut admirable. Pas un yen superflu ne fut dépensé. Aussi, chaque effet «spécial» fut utilisé au moins 20 fois, les costumes usés n'étaient pas immédiatement remplacés (Ryu trimbale un trou dans son collant), pas plus que le masque de Siman qui noircit au fil des épisodes. Pour sa part, le scénario est une brillante démonstration des lacunes de l'improvisation. S'il y a trop d'incohérences pour toutes les dénombrer, on se souvient avec émotion de l'épisode du Camp. Ayato explique à Ryu que les prisonniers sont enfermés dans un camp à l'intérieur duquel nul ne peut pénétrer. Convaincu par l'explication de son ami, Ryu affirme avec suffisance qu'il possède une solution. Il va aller chercher un plan du camp qui est caché... à l'intérieur du camp lui-même, dans les quartiers du commandant ! Ceci fait, il ressort, consulte le plan, et rentre à nouveau dans la forteresse (note : guetter également l'épisode du flash-back. Siman se souvient d'un événement survenant trois épisodes plus tard dans la série) ! La réalisation atteint quant à elle le plus haut degré de dépouillement : pas de raccords, pas de fondus, pas d'effets optiques, pas de mouvements d'appareils... Enfin, le jeu des acteurs atteint les limites de la sobriété en se bornant à trois expressions : la colère («Ils ont tué mon père, je vais tous me les faire !»), la surprise («Bin, pourquoi sont-ils tous partis ?») et la vanité («Pfff, je savais bien qu'il détalerait en me voyant arriver...»).

Pour installer ***San Ku Kaï*** au panthéon des monuments de la télévision, fallait-il encore que la version française (qui restitue intégralement l'œuvre originale) soit à la hauteur du spectacle offert à nos yeux écarquillés. Heureusement, le générique composé par Eric Charden (souvenez-vous, Stone et Charden) est extraordinaire. Sur une envoûtante mélodie Bontempi, en pleine Guerre Froide, l'auteur partage avec le spectateur sa puissante philosophie : «la guerre est sublime dans l'espace» affirme-t-il fièrement !

*Koménor (de dos) règne en maître sur l'un des seuls décors de la série...*

*Le bateau Azuris de la gentille Eolia s'attaque à un Golem XIII tout en plastique.*



*Ayato (Hiroyuki Sanada) : un combat déloyal contre un anaconda en peluche...*

*Sidéro le petit robot et ses amis fêtent leur victoire !*

*Un vampire à la San Ku Kaï : notez les oreilles en forme d'aile de chauve-souris !*

Le reste du doublage est de la même qualité, chaque épisode recèle une réplique culte. Ainsi apprend-on que Ryu possède une *«perception sidérale»*, ou que Volkor est envoyé par *«Komënor à bord du Kosmosor pour dérober un trésor»* (et semer la terror ?). De plus, la langue nippone comportant beaucoup de «i», Ryu, le personnage le plus volubile de la série a, en vf, toujours l'air ahuri, car on voit ses belles dents à longueur de temps.
Vous l'aurez compris, ***San Ku Kaï*** est une œuvre impérissable, inoubliable, un antidote guérissant la morosité, un réflexe contre la prise de tête. Série Z totalement décomplexée et assumée, le show est même muni de réels morceaux de bravoure (voir les chorégraphies ralenties des combats et le climax). Divertissement jouissif, désopilant, techniquement exécrable, ***San Ku Kaï*** réalise carrément le fantasme d'Ed Wood : être le plus court chemin entre le zéro et l'infini sur l'échelle des valeurs cinématographiques.

**Bertrand ROUGIER**

Si vous souhaitez acquérir l'intégralité de la saga en 5 DVD pour bénéficier d'un son en mono d'origine, d'un format d'image respecté (4/3), de 27 bandes annonces délirantes, de photos noir et blanc du tournage, c'est le moment de faire preuve de célérité. Le premier rendu à la FNAC gagne un Ayato en peluche et une Furia gonflable. Ça existe vraiment !

*Ayato et l'homme-grenouille se battent sous les fenêtres de la production.*

*Albator 78*

*Albator 84*

## ALBATOR, LA SAGA

A l'origine, «Capitain Harlock» (Albator en VF) est un joli manga de Leiji Matsumoto. Animé en 1978 dans les laboratoires de la *Toeï*, ***Albator 78*** débarqua sur les écrans français dès 1979. Archétype du héros absolu, dont le comportement et les combats transcendent les cultures, le pirate de l'espace bénéficie toujours d'une immense célébrité, corollaire de son insolent charisme. Philosophe, artiste, apôtre, aventurier, le mercenaire au sabre laser perce tous les mystères. Marbre de volonté, de force et de colère, malgré l'angoisse et le tourment, il livre bataille contre les ténèbres pour sauver son univers. Si le caractère insurgé et freudien d'Albator engendre d'emblée la sympathie, il faut chercher ailleurs les raisons de sa longévité. La série ***Albator 78*** a été réalisée par Rin Taro, une légende vivante du monde de l'animation. Barde exalté, il utilisa les histoires de Matsumoto pour raconter une fable homérique où la lutte contre les Sylvidres est autant prétexte à l'action qu'à l'émotion et à la réflexion. A ce titre, réjouissons-nous que les trois derniers épisodes de la série (40 à 42), des brûlots révoltés et cyniques interdits d'antenne pour cause d'amoralité, de nudité et de sang versé, soient intégrés dans les DVD édités par *IDE*.

Doté d'un budget important suite au succès du serial précédent, ***Albator 84*** est une préquelle pénétrant les origines du corsaire téméraire et présentant la guerre contre les humanoïdes. On y découvre son ancien vaisseau, l'ombre de la mort, sa rencontre avec Alfred, un ingénieur au grand cœur, sa nomination aux commandes de l'Atlantis, les circonstances de la perte de son oeil et les raisons de sa marginalisation. Réalisé par Tomoharu Katsumata, choisi pour sa maîtrise des éléments narratifs de ***Capitaine Flam***, ce thriller implacable, solide et noir comme l'ébène est enfin gratifié d'une mise en scène et d'une animation impeccables. 22 épisodes durant, le drame est y vécu comme une causalité inéluctable. Ce crescendo de tension «hawksien» (carrément !) est désormais intégralement imprimé sur trois DVD. Il n'y a donc plus de raison de bouder son plaisir, fusse-t-il masochiste.

## THE COCKPIT

Au Japon, le fonctionnement des cinémas et les particularismes du marché des LD/DVD autorisent encore la projection de formats courts dans les salles. Sans disposer de budgets colossaux, mais en jouissant d'une totale liberté d'expression, ces bandes permettent à des maestros du cellulo (Otomo, Rin Taro, Miyazaki...) de décupler l'impact de leur génie narratif, livré ici sous sa forme la plus pure. Créés par Leiji Matsumoto, l'auteur de «Albator», les trois sketchs de **The Cockpit** transportent le spectateur au sein d'un univers sanglant et sans âme : La Seconde Guerre Mondiale.

**Vol dans les Cieux**, réalisé par Yoshiaki Kawajiri (**Ninja Scroll**), expose la détresse d'un pilote allemand chargé d'escorter la première bombe atomique construite par les forces de l'Axe. Prisonnier d'une infernale spirale meurtrière, il cherche par tous les moyens à enrayer le cours fatal de l'histoire. Mais ni l'amour, ni l'humanité, ni le désespoir ne semblent capables d'assassiner son sens du devoir. **Escadron Fleur de Cerisier**, de Takahashi Imanishi, montre l'image glorieuse de l'Empire se télescoper avec celle de la victime expiatoire. La veille de l'apocalypse à Hiroshima, pour économiser du matériel et du carburant, le gouvernement décide d'envoyer à l'assaut de la marine alliée des soldats fanatisés pilotant des cercueils volants : les fleurs de cerisier qui, une fois détachées de la branche, n'y reviennent jamais. Dans **Soldats Motards**, Ryosuke Takahashi suit le parcours tragique de fantassins nippons qui, ignorant tout des nouveaux enjeux du conflit et de l'imminence de la défaite, se lancent dans la folie d'une course sans issue, ni vainqueur.

**The Cockpit** est l'élégie d'un poète (Matsumoto) dont l'œuvre prolonge celles de Kafka et de Vallejo en dénonçant la barbarie des systèmes aliénants conçus par les humains. Les suppléments du disque : interview de Leiji Matsumoto et de tous les réalisateurs, filmographies, croquis, section consacrée aux points de vue historiques, contribuent à amplifier l'impact de ce vibrant plaidoyer qui, pendant quelques instants, parvient à faire taire le bruit des canons.

**Bertrand ROUGIER**

*The Cockpit*

# VIDEO ET DEBATS

Par JEAN-PIERRE PUTTERS

**Beau tir groupé de petits produits bis plus ou moins sympathiques, qui vont nous permettre de retenir les thèmes actuellement en vogue dans le genre qui nous intéresse. A savoir : l'invasion animale, l'irruption de croquemitaines et l'imitation du PROJET BLAIR WITCH, lequel semble avoir durablement impressionné toute la profession cinématographique. A noter que certains des titres présentés ici figuraient au programme du Festival d'Outre-Tombe qui s'est déroulé l'année dernière. Il s'agit de NÉ POUR TUER, FUNNYMAN, CAMP BLOOD, UNCLE SAM et HUMANOID TERREUR ABYSSALE (joli titre !).**

## WILD WILD WEST REVISITED

Produit entre 1965 et 1969, *Les Mystères de l'Ouest* connut de multiples rediffusions tout au long des années soixante-dix, propres à entretenir auprès du public la passion intacte pour cette série rapidement devenue culte. Dix ans après le 104ème et dernier épisode, Robert L. Jacks et *CBS* décident de produire à nouveau deux téléfilms, ce **Wild Wild West Revisited**, appelé chez nous **Le Retour des Mystères de l'Ouest** (même si la K7 ne reprend pas ce titre utilisé pour son exploitation sur les chaînes françaises) et **More Wild Wild West** tourné l'année suivante, quand à lui demeuré inédit sur nos petits écrans. Les deux agents James West et Artemus Gordon ont pris leur retraite chacun de leur côté, après une dispute dont ils ont oublié le motif. Mais, pendant ce temps, le fils du Dr. Miguelito Loveless, dans le but de surpasser son père (d'après lui trop magnanime !) a fait enlever les dirigeants de quatre grandes nations pour les remplacer par des clones parfaits soumis à ses ordres. Le duo va donc se reconstituer pour récupérer les personnalités authentiques et éviter du même coup l'explosions de bombes nucléaires disséminées dans les principales capitales. Malgré un changement d'équipe radical, ce téléfilm conserve l'ironie, et même parfois l'auto-dérision qui faisaient tout le charme de la série. Juste peut-on regretter un certain manque d'action, et surtout l'abandon des gadgets multiples utilisés par James West et assez typiques de l'influence «bondienne» de la série en 1965. Paul Williams, le Swan du **Phantom of the Paradise** réalisé quatre ans plus tôt, cabotine d'importance dans son rôle de nabot aigri et revanchard, servi par deux robots parfaits témoins de son génie scientifique. Résolu à devenir le maître du monde et donc avide de grandeur, tout comme son père, il se montre néanmoins horriblement vexé dès qu'on lui parle de sa petite taille. Malgré un script des plus conventionnels et des péripéties finalement assez mesurées, ces retrouvailles raviront le fan sans doute davantage que la récente version cinématographique signée Barry Sonnenfeld relevant plus de l'imposture que du vibrant hommage.

*USA. 1979. Réal.: Burt Kennedy. Int.: Robert Conrad, Ross Martin, Paul Williams, Jo Ann Harris, Trisha Noble, Harry Morgan, Rene Auberjaunois... Dist.: PFC Vidéo. Actuellement à la vente*

**Aux côtés d'Artemus Gordon et James West, un casting de choix : le Tsar Nicolas II, Alphonse XIII d'Espagne et la Reine Victoria !**

## LA MAISON HANTÉE

Pour rédiger son nouveau roman d'horreur, l'écrivain Marty Beck emménage dans une demeure de Wingate Road réputée hantée, ceci afin d'exciter son imagination et du même coup se forger une image originale auprès de ses lecteurs. Mais à peine installé, les phénomènes surnaturels interviennent et les apparitions se succèdent. Cauchemars de l'écrivain, scènes issues de son passé douloureux, chapitres de son livre en cours d'écriture, manifestations de spectres hantant la maison, tout se confond bientôt dans l'esprit du locataire des lieux condamné à demeurer éternellement sur place pour que puissent au final s'échapper les fantômes. Sans doute désireux d'en offrir le plus possible au spectateur, les frères Polonia feuillettent le registre connu des grandes œuvres du genre qu'ils inondent d'éclairages verts et rouges du début à la fin de l'histoire. On reconnaît donc au passage la scène de la douche, surveillée de près par un fantôme voyeur affligé d'une respiration asthmatique. Les frères et sœurs parricides encore armés de leur couteau et maquillés comme **Emilie, l'Enfant des Ténèbres**. Le spectre du soldat tombé durant la Guerre de sécession avec ses souvenirs en noir et blanc. L'esprit bavard qui explique les choses («*Prenez donc un siège*» propose le romancier fort courtois à l'apparition !). La fantômette nymphomane se changeant en ghoule au moment de l'extase. La mort elle-même, embarrassée de sa faux habituelle, venant frapper à plusieurs reprises à la porte de la maison, et quand on vient ouvrir y'a plus personne (le gag mortel !). Le touriste imprudent qui, de passage dans le coin, a préféré s'arracher les yeux plutôt que de supporter l'horrible spectacle des spectres dans la demeure. Autant de séquences horrifiques, visualisées par une caméra toujours soucieuse d'innover des trucs, y compris aux limites du regardable et du flou artistique. Car, manifestement, l'amateurisme règne, le budget manque, les comédiens font ce qu'ils peuvent (bien relayés par une VF désastreuse), tandis que les effets spéciaux de maquillage ressemblent à ces tentatives en super 8 essayant d'imiter les prouesses de leurs aînés avec, là encore, un attrait pour les couleurs vives absolument incrédibles. Et pourtant, de cette maladresse évidente naît un charme certain qui repose de tous ces blockbusters bruyants à la technologie trop parfaite et tout aussi incrédible. Allez comprendre...

***La Maison Hantée*... par les cauchemars de l'écrivain.**

*The House that Screams. USA. 1999. Réal.: Mark et John Polonia. Int.: Bob Dennis, Stevan Anselmi, Courtney Marie, Anthony Thomas... Edit.: Antartic Vidéo. Dist.: Imatim. Actuellement à la location.*

**Le fils perdu dans l'au-delà à la recherche de son père.**

# UNCLE SAM

Mourir, d'accord, mais au champ d'honneur !

Le tandem Larry Cohen/William Lustig, respectivement scénariste et metteur en scène de la série des **Maniac Cop**, remet le couvert avec cet **Uncle Sam** pas si éloigné que cela de leur flic assassin. Tombé durant la Guerre du Golfe, suite à une «faute de tir» de ses compatriotes, le sergent Sam Harper revient au foyer dans un joli cercueil recouvert du drapeau américain. De son vivant un affreux beauf nationaliste qui persécutait sa famille, le défunt ne trouve pas dans son repos supposé éternel le respect auquel il aspirait et, révolté par les actes incivuques de ses concitoyens, il se réveille le jour de l'Independence Day afin de botter le train («Kick the ass» autrement dit) à tous ceux qui se moquent ainsi de la mère patrie. Nulle explication logique à cela, sinon qu'à l'exemple du **Mort-Vivant** de Bob Clark, revenu d'outre-tombe durant la guerre du Vietnam par la seule force de l'amour maternel, l'Oncle Sam revient à la vie grâce à sa fibre patriotique pour devenir cet affreux vengeur nationaliste.

Cohen et Lustig détaillent alors sur le ton humoristique quelques meurtres bien sentis et visuellement orchestrés de main de maître : hache dans la figure, décapitation au tranchoir, homme pendu au mât du drapeau, malheureux enterré vivant, victime transformée en feu d'artifice, teenagers empalé, tête grillée au barbecue, meurtre au sécateur, etc. Dès le départ, le propos antimilitariste et la caricature du «redneck» de base réjouissent l'amateur, avec quelques réparties dignes d'anthologie, comme quand l'épouse, plus soulagée que véritablement répandue par la mort de son mari, recommande à son petit neveu : «*Jodie, stay away from the coffin, it's not something to play with*» ! Les institutions en prennent un bon coup, les personnages délirent assez bien, mais un croquemitaine, même affublé du drapeau américain et couvert de médailles militaires, reste toujours un croquemitaine de plus dans une production qui en comporte déjà bien trop. Amenez la suite, s'il vous plaît...

*USA. 1993. Réal.: William Lustig. Int.: P.J. Soles, Isaac Hayes, Leslie Neale, Anne Tremko, Christopher Ogden, David Shark Fralick... Edit.: Action et Communication. Dist.: Imatim. Actuellement à la location.*

# ABERRATION

De Nouvelle-Zélande nous parvient ce petit produit gore d'une efficacité exemplaire. Amy (la belle Pamela Gidley, de **Traumatismes**, **L'Autoroute de l'Enfer**, et plus récemment du **Petit Vampire**) s'en vient faire retraite dans un chalet après, on le suppose, une déception sentimentale. Mais, comme le constate Marshall, un jeune biologiste du coin, toutes les espèces sauvages disparaissent les unes après les autres dans la forêt avoisinante, tandis qu'il découvre ça et là de curieux amas gélatineux parfaitement répugnants. Alors qu'on craint déjà de s'ennuyer relativement velu, Tim Boxell fait monter la pression à travers l'installation d'Amy dans la cabane et divers cadrages aux alentours, filmant à la caméra subjective des agressions sauvages sur des animaux domestiques ou bien de curieux faufilements aux quatre coins du chalet. Et quand un animal dévore la pâté du chat, puis le chat lui-même, Amy et Marshall, désormais réunis et bloqués par la neige, réalisent le danger qui les menace en découvrant l'ennemi. Des créatures hybrides entre le gecko (sorte de gros lézard) et l'iguane, d'une agressivité phénoménale et capables d'évoluer génétiquement en fonction des moyens utilisés pour le détruire. Quand un spécimen succombe, le suivant intègre aussitôt la parade et transmet l'immunité au reste de l'espèce.

Des petites bêtes qui fouillent le corps de l'intérieur et ressortent par la bouche.

**Aberration** fonctionne ainsi en huis-clos et va à l'essentiel dans un climat de franche terreur non exempte pourtant d'un humour placide («*c'est plein de poils de chat, là-dedans !*» s'émerveille le biologiste disséquant un premier lézard devant la pauvre Amy encore terrassée par la découverte de son animal mis en pièces...). Quelques séquences gore n'hésitent pas à faire dans l'extrême (l'effet «Peter Jackson», sans doute), les lézards adorant fouiller le corps de l'intérieur pour ressortir par la bouche ; tout cela filmé par une caméra toujours mobile et crédibilisé par des effets spéciaux étonnamment réalistes. Mais la bonne surprise vient des personnages, à la fois fragiles, héroïques et attachants, fort bien dépeints pour ce genre d'invasion animale survolant généralement les caractères, ainsi que d'un rebondissement inattendu avec l'arrivée de l'ancien amant d'Amy (un ami amant d'Amy, donc), l'étonnant danseur Valery Nikolaev (vu dans **Le Saint** et dans **U-Turn**) qui, du coup de pied retourné à la verticale dans les bagarres à sa démonstration au flingue façon **Commando**, donne un coup de fouet final à cette bande décidément bien sympathique

*USA. 1997. Réal.: Tim Boxell. Int.: Pamela Gidley, Simon Bossell, Valery Nikolaev, Norman Forsey, Helen Moulder... Edit.: Sidonis. Dist.: Imatim. Actuellement à la location.*

**DISPONIBLE À LA VENTE**

**Mystery Men** (*Universal Pictures Vidéo*) - **La Neuvième Porte** (*Le Studio Canal +*) - **Hantise** (*Universal Pictures Vidéo*) - **Animorphs**, sept K7 regroupant 21 épisodes de ce mélange d'*X-Files* et du *Club des Cinq* (*Paramount*) - **Einstein Chien Savant** (*Le Studio Canal +*) - **Perfect Blue** (*TF1 Vidéo*) - **La Main qui Tue** (*Gaumont Columbia TriStar*) - **Cube** (*TF1 Vidéo*)

**DISPONIBLE À LA LOCATION**

**Austin Powers, l'Espion qui m'a Tirée** (*TF1 Vidéo*) - **Dogma** (*TF1 Vidéo*) - **Dans la Peau de John Malkovich** - (*Universal Pictures Vidéo*) - **Résurrection** (*Gaumont Columbia TriStar*)

Un nouveau Freddy spécialiste du gag macabre : une autre façon de mourir de rire...

## FUNNYMAN

**F**unnyman équivaut à la riposte britannique devant le succès d'un autre croquemitaine nommé Freddy, mais un Freddy tendance surréaliste. Simon Sprackling ne définit-il pas clairement son œuvre comme «*La folle rencontre des Monty Python dans la quatrième dimension*» ? Le Funnyman, c'est encore le fou du roi (référence possible au Hop Frog d'Edgar Poe, qui châtie à la cour les vils courtisans), le joker des jeux de carte, l'Harlequin de la *Commedia dell'arte*, et même le personnage de Mr. Punch au costume tout à fait similaire. Ce savant mélange de références diverses conduit le scénariste à ne plus bien savoir ce qu'il raconte au point de ne jamais nous expliquer l'origine exacte du personnage. Un flou artistique d'ailleurs confirmé par l'onirisme des situations et l'énormité des gags macabres renvoyant davantage à l'univers du dessin animé qu'au film d'horreur traditionnel. Au départ, le héros, producteur de variétés, gagne au poker un vieux château contre un mystérieux Callum (Christopher Lee passant par là...) et s'en vient le visiter toute affaire cessante en compagnie de sa famille et d'un groupe d'amis. La présence de victimes potentielles sur le site semble alors provoquer la résurrection du Funnyman, littéralement sorti du sol, qui va s'ingénier à les supprimer les uns après les autres.

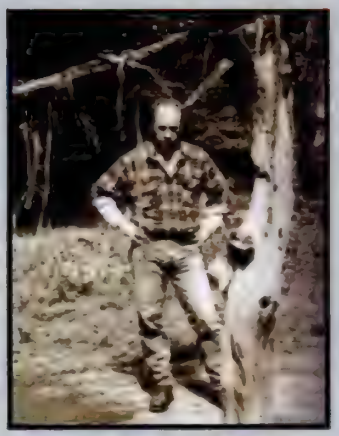
Le récit ne va guère plus loin et toute l'originalité du sujet réside désormais dans l'accoutrement excentrique du croquemitaine, passant d'une scène à l'autre du costume de tireur d'élite à celui de danseuse légère, et aussi des meurtres explorant toute la gamme des horreurs possibles : yeux crevés à coups de talon haut, tête tranchée en deux ou bien utilisée, après décapitation, comme ballon de foot, corps d'une victime traversé par le Funnyman émergeant alors des entrailles sanglantes. La palme du genre revenant à cette séquence incroyable d'une malheureuse réduite à l'état de cervelle, deux yeux et une paire de lunettes projetés à toute vitesse à travers la pièce. Ponctuant ces excès sanglants, l'auteur des meurtres grimace à travers son lourd maquillage de latex et jette à la caméra quelques sentences supposées philosophiques du genre «*C'est complètement con ce que je dis, mais j'ai quand même la larme à l'œil*», tandis qu'au loin un Christopher Lee complice acquiesce pour justifier son rôle rapporté, ses deux jours de tournage et son nom au générique. A l'actif de Sprackling, il reste tout de même de superbes éclairages et un beau décor, quelques séquences gore impressionnantes, le maquillage élaboré par Neill G. Gorton et le jeu de Tim James (le Funnyman), grand ordonnateur de cette bouffonnerie sanglante.

*USA. 1993. Réal.: Simon Sprackling. Int.: Tim James, Pauline Black, Benny Young, Christopher Lee, Ingrid Lacey, Rhona Cameron, Chris Walker... Edit.: Action et Communication. Dist.: Imatim. Actuellement à la location.*

## IN THE WOODS

«*Dans les bois, les cris ne peuvent rien changer*» avertit le slogan, qui poursuit, très prometteur : «*De la même étoffe que* **Le Projet Blair Witch**, *In the Woods conduit au bout de l'épouvante et transforme en cauchemar une simple ballade en forêt*». Bon, soyons clairs, cette bande n'a en fait rien à voir avec **Le Projet Blair Witch**, l'essentiel du métrage se déroulant aux abords d'une petite ville où l'on retrouve ça et là, d'abord des doigts coupés, puis des quartiers entiers de citoyens quasiment rongés par on se sait trop quoi. Le héros est un pompier tourmenté, limite alcoolique, pourvu d'une épouse tentaculaire et d'une certaine tendance à l'indécision, chez qui un mystérieux prédateur aime à déposer ses trophées sanglants. D'où les soupçons du policier local, parfaitement ballot, convaincu de sa culpabilité, ceci malgré les traces laissées au sol et l'état des victimes, manifestement dévorées par un gigantesque animal. L'explication assez incroyable de l'énigme n'apportera qu'une invraisemblance de plus à une histoire qui en comporte déjà pas mal et dont la meilleure concerne la fameuse «ballade en forêt» à l'origine du drame. Les deux amis pompiers partent chasser, mais ne chassent pas, puis décident à la place de discuter, mais ne disent rien, avant de convenir tout simplement de rentrer. Mort de rire ! Alors qu'on s'interroge sur l'utilité d'une pareille scène, le duo tombe pile devant une tombe sauvage absolument nécessaire au nœud de l'intrigue. Ah bon, on se disait aussi...

La carcasse d'un animal fantomatique



Le chasseur sans fusil. Ça tombe bien, il ne chasse pas !

S'il ne rappelle guère le **Projet Blair Witch**, en revanche **In the Woods** ressemble à plein d'autres choses, et déjà à **Razorback**, auquel la réalisatrice reprend volontiers les éclairages bleuâtres traversés brutalement par l'assaut d'une bête fantomatique. Mais l'amateur de slashers modernes se retrouvera aussi en pays de connaissance avec ce dément collectionneur de doigts qui ne sait pas s'arrêter (euh... bon allez encore un, pour la route, mais juste un doigt, alors...). Autant de séquences éprouvantes, heureusement interrompues par les fâcheries et les réconciliations incessantes du couple vedette D.J. Perry/Aimee Tenaglia qui mobilisent un bon tiers du synopsis.

*USA. 1998. Réal.: Lynn Drzick. Int.: D.J. Perry, Aimee Tenaglia, Jim Greulich, Buck Schirner, Stuart MacDonald... Edit.: Antartic Vidéo. Dist.: Imatim. Actuellement à la location.*

## CAMP BLOOD

C'est stupéfiant. Autrefois, les slashers s'inspiraient de **Vendredi 13**, mâtinés d'un rien de **Scream** pour les plus récents, mais l'effet **Blair Witch** passé par là remet tout en question et le même sujet tourne aujourd'hui au survival forestier. La forêt, le jeune Brad Sykes en fait sa principale interprète, profitant de la souplesse d'un tournage direct vidéo pour expérimenter des prises de vues à la **Evil Dead**, prenant surtout un plaisir particulier à fixer le sommet des arbres et à tournoyer le plus vite possible. Très joli. Un peu harassant au bout d'un moment, mais très joli quand même. La première séquence offre le meilleur du métrage. Un couple folâtre dans les bois et tombe sur la mousse propice à des ébats frénétiques, rehaussés par les avantages impressionnants de la demoiselle. Alors que les choses avancent assez hardi-hardi, un énergumène à la salopette de Michael Myers et au masque de clown s'en vient séparer les amants à coups de machette surprise. La scène suivante enchaîne hélas sur les préparatifs de deux couples projetant de partir aux abords de ce camp Blackwood, rebaptisé «Camp Blood» par les autochtones après plusieurs disparitions sur le site. Donc, à partir de là plus de mystère, les choses vont leur bonhomme de chemin et le défi va consister à deviner quel personnage se dissimule sous l'accoutrement du clown assassin.

Bien qu'il soit facile de suivre la bonne piste, Brad Sykes, également scénariste, brouille les cartes et semble s'inspirer (en plus du reste) du récent **J'Emporterai ton Ame** chroniqué au précédent numéro, où la seule survivante de l'histoire se retrouve internée après son horrible aventure. Mais la logique n'a guère d'importance dans ce genre de récit et l'auteur préfère se fixer sur les généreux attributs de ses comédiennes et sur quelques effets gore typiquement «psycho-killer» du début des années 80. Avec notamment cette scène impayable où l'un des héros, poursuivi par le tueur masqué, court à fond la caisse un couteau de chasse à la main et s'en vient fort bêtement planter sa copine qui court comme une folle dans l'autre sens. Très fort ! Brad Sykes tourne à l'économie, avec des interprètes non-professionnels, dont les réalisateurs Tim Sullivan et Ron Ford (**Alien Force**, **Witchcraft IX**. Eh oui, déjà !) dans les rôles de deux chasseurs alcooliques, et surtout limite le métrage à 72 minutes, ce qui est bien suffisant. Il assume d'ailleurs cet amateurisme en distribuant lui-même ses derniers films en VPC (**Tears**, **Evil Sister II : Bound by Blood**...). Comment celui-ci échoue-t-il aujourd'hui sur nos étagères françaises ? Mystère !

*USA. 1999. Réal.: Brad Sykes. Int.: Jennifer Ritchkoff, Michael Taylor, Bethany Zolt, Courtney Taylor, Joe Hagerty, Tim Young... Edit.: Antartic Vidéo. Dist.: Imatim. Actuellement à la location.*

## HUMANOÏD, TERREUR ABYSSALE

Du bon «Roger Corman» brut de décoffrage nous ramenant direct à la bonne époque de toutes ces agression animales des années 70 et 80 inspirées par **Jaws** et ses suites. Autant de copies conformes dont la principale originalité visait le plus souvent à changer la race de la bestiole en question. Le pape de la série B avait déjà bien sacrifié au genre avec **Piranhas** et **Les Monstres de la Mer**, mais il récidive seize ans plus tard avec justement cette adaptation du second qui fait partie d'une série de films pour le câble mêlant à la fois remakes et scripts originaux : **Mortel Challenge**, **The Haunted Sea**, **House of the Damned**, **Visitors to a Strange Planet**, etc.

L'action se situe à Harbor Shore, une petite ville côtière où l'on retrouve plusieurs cadavres horriblement mutilés, sans doute par des requins. Le médecin légiste va jusqu'à mesurer les cicatrices du héros (Robert Carradine), autrefois agressé par un squale, pour les comparer aux plaies d'une victime à moitié dévorée et s'apercevoir qu'il s'agit à coup sûr d'un autre animal marin, nettement plus costaud. Car, on l'apprend très vite, les agresseurs proviennent d'un laboratoire militaire où des chercheurs expérimentent sur eux un programme de mutation génétique à base d'ADN de saumon, ceci dans le but de former une nouvelle race de combattants amphibie particulièrement résistante. La hardiesse du concept de base permet dès lors les plus folles extravagances et Jeff Yonis se plaît à renouer avec des séquences gore devenues inhabituelles dans la production courante. Tels que l'arrachage d'une tête en gros plan, avec geysers d'hémoglobine, jambe arrachée par un mutant vorace, cadavre d'un enfant réduit à l'état de débris humain, attaque des monstres durant une fête locale, lesquels s'acharnent sur leurs victimes couvertes de sang (la terreur habit sale promise par le sous-titre, sans doute...), femmes prisonnières d'un répugnant cocon à des fins de reproduction (l'idée est reprise de **The Beast from Haunted Cave**, déjà produit par Corman dans les années 50), ou encore l'accouchement accéléré à la **Alien**, avec fuite d'un nouveau-né fort dégourdi pour son âge. Saluons là le retour du vrai cinéma pop-corn, pas foulant mais distractif, connu mais toujours efficace et discrètement érotique, avec en plus ce slogan «abracadabrantesque» en forme d'interrogation (muette...) : «*Dans les profondeurs, qui vous entendra crier ?*» Personne, c'est probable !

**Des mutants génétiques qui dévorent les hommes et engrossent les femmes...**

***Humanoids from the Deep Rise Again***. *USA. 1996. Réal.: Jeff Yonis. Int.: Robert Carradine, Emma Samms, Justin Walker, Clint Howard, Season Hubley, Britanny Ashton Holmes... Edit.: Imatim. Edit.: Action et Communication. Dist.: Imatim. Actuellement à la location.*

**L'Eugénisme triomphant.**

## NÉ POUR TUER

Si **Unborn** ressemblait déjà pas mal au **Monstre est Vivant** de Larry Cohen, **Unborn 2** poursuit le combat en montrant cette fois les enfants mutants participer à la vie active. Les travaux du Dr. Meyerling (voir premier film) ont produit leurs effets et une jeune mère, Catherine Moore, tente de s'isoler afin de pouvoir élever son petit Joey, un bambin de six mois, déjà capable de galoper dans la maison, d'influer sur la volonté des autres et de s'envoyer des steaks pour adulte, quand il ne dévore par les malheureux étrangers s'aventurant dans sa chambre. Mais voilà que, pendant ce temps, la mère d'un autre «bébé-prodige» s'applique à abattre à travers la ville, et à coups de revolver, tous les enfants issus des couveuses du praticien dément.

A l'instar du premier épisode, **Unborn 2** installe un climat morbide dérangeant et joue sur l'ambivalence de l'attrait/répulsion exercé par le bébé-monstre, à la fois sur sa mère et sur un public hésitant tout d'abord à choisir son camp. Le suspense fonctionne assez bien et les attaques frénétiques du bambin n'impressionnent pas seulement la pellicule, même si l'animation de celui-ci, due à Gabe Bartalos, manque parfois de crédibilité en raison d'un budget à l'évidence des plus restreints. Rick Jacobson, grand spécialiste de la série B (**Dragon Fire**, **Night Hunter**, **Star Quest**, **Suspect Device**, **The Last Warzone**...) croit tout de même à son histoire et s'attarde sur l'explication des origines du drame fournie par un assistant de Meyerling, grand démiurge de l'eugénisme. Pour eux, l'affaire est claire : devant la montée d'un matérialisme toujours plus mercantile, face au niveau de médiocrité de la population ordinaire, le temps semble venu pour une nouvelle élite de prendre le pouvoir par la force de manière à remplacer l'actuelle civilisation. Une application à la lettre des théories nietzschéennes sur le mythe du surhomme à vous donner froid dans le dos...

*The Unborn 2. USA. 1994. Réal.: Rick Jacobson. Int.: Michelle Greene, Robin Curtis, Scott Valentine, Darryl Henriques, Carole Ita White, Britney Powell... Edit.: Action et Communication. Dist.: Imatim. Actuellement à la location.*

**Michelle Greene, l'heureuse maman !**

## LA QUÊTE DU ROI ARTHUR

La «quête du Roi Athur» ici réduite à sa plus simple expression. Merlin expédie le jeune roi encore garçon dans le futur, c'est-à-dire dans l'Amérique contemporaine, pour échapper à la fée Morgane et à ses sinistres chevaliers noirs. Dix ans plus tard, devenu adolescent, il lui appartiendra de récupérer l'épée Excalibur, rejoindre son époque et terrasser le mal. L'idée même de prévoir au cinquième siècle et en Angleterre l'existence des Etats-Unis procède déjà d'une belle naïveté (ou d'une ferme outrecuidance), mais le récit fonctionne ainsi sur le registre de la simplicité la plus totale. Morgane elle-même, parvenue à l'époque actuelle, n'échappe pas à l'ambiance générale quand elle annonce résolument sa profession de foi : «*Si je m'empare d'Excalibur, j'obtiendrai la puissance pour asservir les innocents et plonger la Terre dans les ténèbres éternelles*». Brave fille ! Devant une pareille détermination, il fallait bien sûr un brave à sa portée et Arthur lui-même, désormais devenu Artie, annonce à son tour son plan de bataille d'un décisif «*Bon, moi j'ai Excalibur et les forces du bien à mes côtés, ce qui augmente mes chances, pas vrai ?*». Trop accablé pour prendre parti, le spectateur suit doucement cette histoire à l'inspiration butinant du côté de **Terminator 2** (les effets en moins), **Mortal Kombat** (sans les bagarres) et **Les Visiteurs** (Arthur et Merlin confrontés à une voiture aussitôt parvenus dans le futur). Evidemment, le récit s'adresse à un public de pré-ados, même si quelques considérations désabusées montrent une certaine distance de la part des auteurs. Ainsi Morgane préfère les méchants, car ils sont souvent plus drôles que leurs adversaires, ce qui n'est pas tout à fait faux, avant de prétendre vouloir quitter ce monde moderne où, décidément, le mal est partout et où il devient trop difficile de sortir du lot. Dans un coin du décor, quelques pointures connues effectuent leur numéro. Clint Howard, de plus en plus halluciné, en prof hystérique, et Brion James, dont il s'agit d'un des derniers rôles, en tenancier de restaurant. Vraisemblablement dépourvu de moyens, Neil Mandt n'abuse ni des effets spéciaux ni des morceaux de bravoure, réduisant son histoire à un chassé-croisé entre les personnages dans une ambiance plus proche de la sit-com télévisée que de l'illustration du *Cycle Breton* dont il se réclame.

***Arthur's Quest***. *USA. 1998. Réal.: Neil Mandt. Int.: Eric Christian Olsen, Arye Gross, Clint Howard, Alexandra Paul, Katie Johnston, Bonnie Paul... Dist.: PFC Vidéo. Actuellement à la location.*

**Eric Christian Olsen va se faire appeler Arthur !**

Encore un saurien qui a trop vu *Blair Witch* !

# CROCODILE

Après quelques incursions au petit écran sous forme de TV films et d'episodes de série (*Dark Skies*, *The Others*, *Nowhere Man*), Tobe Hooper retrouve le grand format pour un nouveau **Crocodile**... de la mort ! Et la référence n'est pas innocente, car il est clairement fait mention d'événements survenus autrefois dans les parages, lesquels renvoient direct au film de 1976. Pour ne pas demeurer en reste, le producteur Frank DeMartini prétend quant à lui renouer avec l'atmosphère terrifique de **Massacre à la Tronçonneuse**, ce qui est très exagéré. En fait, **Crocodile** suit le concept de l'agression animale ordinaire, assorti d'une bonne couche de **Vendredi 13** avec ses ados décidés à vivre un week-end d'enfer à bord d'un bateau sur un lac sauvage. Ce à quoi il convient d'ajouter le zeste de **Blair Witch** désormais nécessaire à tout bon survival, à preuve cette replique d'une protagoniste lucide : *«À quoi ça sert d'avancer si on tourne en rond ?»*. Auparavant, elle aurait seulement proposé *«Bon d'accord, les mecs, poursuivez sans moi, vous me reprendrez au prochain tour»* !

Ces farceurs de teenagers en rupture de civilisation s'imaginent bien sûr en terrain conquis et vont jusqu'à détruire une couvée d'œufs gigantesques laissés là en plein vent par maman crocodile. L'un d'eux (pas l'un d'œuf, non, l'un d'eux) en fourre même un dans le sac à dos d'une copine, laquelle ne mesure pas l'énorme différence de poids, ne fouille jamais dedans pour en tirer le moindre sweat, et surtout ne s'en sépare jamais même aux situations les plus critiques. Du coup, le crocodile attendu, belle bête de sept ou huit mètres, suit sa progéniture à la trace et personne n'a l'idée de la prévenir, dans le genre *«Euh, dis voir Raymonde, ne te retourne pas tout de suite, mais il y a un crocodile qui te suit...»* !

Simon, c'est très bien. Un gars se vomit dans le chapeau d'un copain, un autre urine dans la bouteille de bière bue plus tard par une jeune étourdie, la petite chienne nommée Princesse folâtre comme une bête pendant tout le metrage, une vague intrigue sentimentale vient corser l'histoire un peu mince, et surtout l'animal géant a bon appétit et nous offre souvent l'image de sa prodigieuse mâchoire mastiquant ses victimes encore en train de se débattre. Malgré un budget restreint, les effets spéciaux, dus à l'atelier *KNB*, raflent la vedette et la créature, figurée par quatre machineries complexes différentes, reste crédible du début à la fin. Avec surtout cette séquence anthologique de la bestiole lançant en l'air un malheureux pour l'avaler d'un coup avant sa chute au sol. Bien joué ! Face à tous ses pâles ahuris de partenaires, on ne peut qu'encourager le croco...

*USA. 1999. Réal.: Tobe Hooper. Int.: Marc McLaughlin, Sommer Knight, Caitlin Martin, Chris Solari, Julie Mintz... Edit.: Dolmia Films. Dist.: Imatim. Actuellement à la location.*

# SHADOW CREATURE

James Gribbins verse dans le minimalisme et, à défaut d'idées, tient à prouver qu'il connaît à fond ses classiques. Son **Shadow Creature** hésite sans cesse entre le film de monstre ringard des années 50 (qu'un auteur célèbre dont le nom m'échappe n'hésiterait pas à qualifier de *«Craignos Monster»*) et toute la production des sous-**Alien** issue des années 80. Le ton lui-même, des plus sérieux dans les premières images, avec promesse de quelques belles séquences gore, évolue très vite vers un humour à froid hasardeux, puis aborde le second degré complice, avant de s'achever dans la franche rigolade. Cela démarre sous forme d'une enquête policière après la mort épouvantable de malheureux proprement réduits en miettes. Le Détective Brighton (Shane Minor, beau spécimen body-buildé, ex Mr. USA, ayant manifestement trop vu de films avec Steven Seagal) soupçonne aussitôt l'associé de la première victime, le professeur Melvin, un expert en génétique, mais pour l'heure en cavale après avoir dilapidé les fonds d'investisseurs haut placés sans livrer la lotion capillaire miracle promise en échange ! Son élixir présente pourtant la particularité intéressante d'agir sur l'ADN de mollusques de rivière utilisés comme appâts pour la pêche, lesquels s'attaquent désormais aux humains et les transforment en monstres hybrides et immortels. Des monstres vraiment trop affreux, adorant dévorer les oreilles, les yeux ou encore les intestins de leurs victimes avec un sens du gros plan apte à satisfaire le plus pervers des spectateurs.

Pour tout dire, Gribbins filme avec ses pieds, multiplie les maladresses, renoue avec des maquillages antédiluviens à base de bladders, ou même de boudin noir censé représenter des tripes humaines, sacrifie souvent à l'humour involontaire (les deux flics en investissant une maison se rentrent dedans en marchant à reculons sur la pointe des pieds !), mais il n'est pas dupe de l'ouvrage et place les rieurs de son côté à mesure que progresse l'action jusqu'à un générique de fin carrément hilarant. Où l'on apprend que le récit s'inspire de faits réels déjà relatés dans *Flesh Eating Cannibal Creature from Cleveland* et qu'aucun mollusque n'a été maltraité durant le tournage. Une info d'ailleurs vite rectifiée car après la découverte d'un sac de larves défuntes sur le plateau, le film leur est finalement dédié !

*USA. 1995. Réal.: James Gribbins. Int.: Shane Minor, Denis Keefe, Tony Chrysostom, Kathie Imrie, Corey Heim, Claudia Catalano... Edit.: Action et Communication. Dist.: Imatim. Actuellement à la location.*

Ciné fantastique
MAD MOVIES
SOYEZ MAD, CONNECTEZ-VOUS SUR
http://www.mad-movies.com
Réagissez et donnez votre avis sur les news et les critiques
Commandez les photos de vos films préférés
et les portraits de vos stars favorites.
Dialoguez avec d'autres lecteurs - Consultez le catalogue de K7 videos
Passez vos petites annonces - Participez aux forums
Nos Anciens numeros
LE PHARE DE L'ANGOISSE

# FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

Voici la seizième édition de notre *Fantastic Guide*, qui réinvente sans le vouloir ces feuilletons d'avant-guerre à une poignée de centimes narrant d'interminables histoires toujours à suivre. Sauf que là, les récits changent à chaque fois et que nous avançons petit à petit. Courage, on va y arriver !

Comme à l'habitude, rappelons le mode d'emploi de ce guide. D'une part les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). A l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original. Les titres en caractères bleus signalent une œuvre retrouvée et n'ayant pu, de ce fait, trouver place dans les chapitre précédents.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des Festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans *Mad Movies*.

**Jean-Pierre PUTTERS**

## THE ACCIDENT

*ou* ***Blood of the Black Dog. Che Wan*** *(cantonais),* ***Che Hun*** *(mandarin). 1983. Réal. et scén.: Liu Piu-lun. Int. Kent Cheng, Chuk-see, Ngai Dik, Wei Chiu-wah, Ma Bo-ming, Fung Chou. Prod.: Wu Chi-chung, Woo's Film Production H.K. Co. Hong Kong*

Une nouvelle histoire de fantôme (... chinois), celui d'une jeune fille heurtée par le camion d'un conducteur ivre dont elle cherche à se venger, provoquant au passage le décès d'autres victimes innocentes. Et quand la mère du spectre succombe à son tour de chagrin, les morts «accidentelles» se multiplient, nécessitant bientôt l'intervention d'une prêtresse taoïste dans l'exercice de ses pratiques rituelles. Quelques scènes d'horreur valent le détour, accompagnées d'emprunts musicaux parmi lesquels le mélomane avisé reconnaîtra les partitions de **Star Trek, le Film**, ou carrément **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**. Gonflé !

## ADVENTUROUS TREASURE ISLAND

***Wong Gam Do Lik Him Gei*** *(cantonais),* ***Huang Jin Dao li Xian Ji*** *(mandarin). 1996. Réal.: Herman Yau Lai-to, Ha Sau-hin. Scén.: Candy Cheng. Int.: Kok Siu-man, Sik Siu-lung, Ng Mantat, Vivian Hsu Ruo-hsuan, Emily Kwan Bo-wai, Jackson Lee Hsiu-hsien. Prod.: Mark Wu Dan, Chang-Hong Film and Video. Taiwan.*

Un jeune garçon trouve un jeu vidéo, littéralement tombé du ciel, et l'essaie aussitôt avec son frère aîné sur le poste de télé familial. A ce moment, le récepteur les aspire et les voilà tous deux parvenus dans un monde virtuel peuplé de pirates adeptes du kung-fu. A leur tête, le Capitaine Crochet, dont les projets visent à s'emparer d'une certaine clef appartenant au maître de l'île au trésor. L'aventure commence, d'autant que les parents des héros à la recherche de leur progéniture échouent eux aussi dans cet univers étrange. Brassage de plusieurs thèmes connus pour cette comédie familiale faisant la part belle à Kok Siu-man, un gamin potelé aux talents humoristiques pas toujours unanimement reconnus.

## THE AGE OF MIRACLES

***Ma Ma Faan Faan*** *(cantonais),* ***Ma Ma Fan Fan*** *(mandarin). 1996. Réal.: Peter Chan Ho-sun. Scén.: On Sai, Lam Ngoi-wah, Ella Chan Bo-wah. Int.: Alan Tam Wing-lun, Eric Tsang Chi-wai, Anita Yuen Wing-yee, Jordan Chan Siu-chun, Roy Chiao Hung, Manfred Wong, Christine Ng. Prod.: Peter Chan Ho-sun, United Filmakers Organization. Hong Kong.*

Désespérée à l'idée de perdre son jeune fils qui se meurt d'une fièvre maligne, madame Sheung décide de pactiser avec la Mort, offrant de sacrifier dix ans de sa vie en échange d'une guérison inespérée. Quelques années plus tard, la mère sent sa fin prochaine quand le fils, devenu jeune homme, décide de la quitter pour suivre son épouse aux Etats-Unis. Lorsque la Grande Faucheuse vient réclamer son dû, madame Sheung, ulcérée par l'abandon, va tenter de renégocier le pacte et récupérer du même coup ses dix années perdues. Mais la Mort, fidèle à son habitude, se montre exigeante... De l'avis général, le film n'a qu'un intérêt mitigé, hormis la composition saisissante d'Anita Yuen jouant la vieille femme blessée dans son amour maternel.

## AH FAI THE DUMB

***Tin Choi Yue Baak Chi*** *(cantonais),* ***Tian Cai Yu Hai Chi*** *(mandarin). 1997. Derek Chiu Sung-kei. Scén.: Raymond To Kwork-wai Int.: Eric Kot Man-fai, Andy Hui Chi-on, Law Kar-ying, Athena Chu Yan, Ada Choi Siu-fan, Law Koon-lan, Almen Wong Pui-ma, Joe Junior, Lau Yee-tat. Prod.: Tong Hing-chi, Cameron Entertainment/The Young Filmakers. Hong Kong.*

La traduction littérale du titre chinois («génie ou idiot») résume assez bien l'histoire du héros, Ah Fai, le bénéficiaire (ou bien la victime) d'une aventure étonnante. Après le départ de sa mère, cet adolescent simple d'esprit est laissé à la garde d'un voyant et subit les moqueries de son entourage. Mais voici qu'après une commotion due à une chute spectaculaire, les chirurgiens lui ôtent une énorme tumeur au cerveau. Remis bien vite, non seulement Ah Fai retrouve la raison, mais son Q.I. augmente de façon vertigineuse et il commence à développer des pouvoirs extrasensoriels. Ces nouvelles capacités lui permettent d'acquérir rapidement gloire et fortune, mais dans le même temps son caractère a changé. De doux et naïf, il est devenu cruel et insensible et n'hésite pas à menacer les gêneurs. On reconnaît là, l'attirail cyber-science-fictionnel en moins, le sujet du **Cobaye** de Brett Leonard, où Eric Kot remplace Jeff Fahey et cabotine d'importance, aussi bien dans l'une et l'autre facette de ses deux personnalités.

## THE BEAUTIFUL, THE BLOODY AND THE BARE

***ou The Beautiful and the Bloody, ou Bloody, Bare and Beautiful.*** *1964. Réal. et scén.: Sande N. Johnsen. Int.: Jack Lowe, Brad Scott, Adela Rogers St. Johns, Marlene Denes, Mai Dev, Debra Page. Prod.: Al C. Ruban. USA.*

Un photographe de mode particulièrement inspiré trouve sa vocation artistique en tirant le portrait de modèles nues, mais il ne peut supporter la couleur rouge, ce qui réveille chez lui des pulsions meurtrières. Très gore par endroits, le récit s'inspire d'un autre film, tout aussi gore et tourné la même année, **Color Me Blood Red**, d'Herschell Gordon Lewis.

## BEAUTY AND THE BEAST

*1905. Réal.: Percy Stow, d'après le conte de Mme Leprince de Beaumont. Prod.: Clarendon/Gaumont. GB.*

Première adaptation connue du conte qui comportait quinze tableaux différents. De la façon la plus classique la bête y redevenait prince charmant après un baiser de la belle.

## BEAUTY AND THE BEAST

*Vid.: La Belle et la Bête. 1963. Réal.: Edward L. Cahn. Scén.: George Bruce, Orville H. Hampton. Int.: Mark Damon, Joyce Taylor, Michael Pate, Walter Burke, Merry Anders, Alexander Lockwood, Charles Wagenheim. Prod.: Robert E. Kent. United Artists. USA.*

***Beauty and the Beast****. Mark Damon, plus loup-garou que véritable «Bête».*

Cette adaptation minimaliste du thème de La Belle et la Bête fut un des derniers films d'Edward L. Cahn, grand spécialiste de la SF cinématographique au cours des années cinquante. Le duc Eduardo souffre d'un étrange mal survenu après son accession au trône. Chaque nuit, il se transforme en animal et se fait enfermer par son chancelier qui s'applique à vider le château de tous ses occupants jusqu'au lever du jour. Tel est le sort jeté par un alchimiste un peu sorcier, jadis emmuré vivant par le père d'Eduardo cherchant à lui ravir sa recette pour changer le vil plomb en or fin. Seul l'amour sincère d'une femme pourra le libérer de sa malédiction.
Malgré un technicolor rutilant et le maquillage du mythique Jack Pierce reprenant à peu de choses près celui créé sur Lon Chaney Jr. pour la série des «Loups-garous» dans les années quarante, ce **Beauty and the Beast** bavarde beaucoup sans avoir grand-chose à dire et le script s'intéresse davantage à des intrigues de palais pour la succession au trône qu'au potentiel romantique d'un tel sujet. Seul, Mark Damon (**Les Trois Visages de la Peur**, **La Chute de la Maison Usher**, et qui fut quand même l'agent 777 dans un obscur sous-**James Bond**) croit fermement au personnage et tente de nous faire ressentir à travers un jeu très démonstratif tout le fardeau de son cruel destin.

## BEAUTY AND THE BEAST

*1976. Réal.: Fielder Cook. T.V. Scén.: Sherman Yellen d'après Mme Leprince de Beaumont. Int.: George C. Scott, Irish van Devere, Bernard Lee, Virginia McKenna, Patricia Quinn. Prod.: Palm Films. USA.*

Une nouvelle adaptation, cette fois pour la télé, de ce conte de Marie-Jeanne Leprince de Beaumont, paru dans un recueil d'histoires publié en 1757, *Le Magasin des Enfants*. Le récit se veut moral, engage à se méfier des préjugés et fustige la vanité et le pédantisme à travers plusieurs caractères finement dépeints. George G. Scott, dans le rôle de la bête, arbore un assez curieux masque de sanglier et paraît fort habité par son personnage, au point de se voir nominer aux Emmy Awards en 1977. Indépendamment des autres versions évoquées en ces pages, il existe encore un très discret **Beauty and the Beast** réalisé par Roger Vadim en 1984 pour la télévision américaine avec, dans les rôles principaux, Klaus Kinski et Susan Sarandon, quand même ! Hélas les renseignements manquent, à l'exception de quelques critiques furtives effroyablement assassines.

***Beauty and the Beast****. Vu à la télé !*

## BEAUTY AND THE BEAST

*1987. Réal.: Eugene Marner. Scén.: Carole Lucia Satrina, d'après Mme Leprince de Beaumont. Int.: John Savage, Rebecca de Mornay, Joseph Bee, Ruth Harlap, Firat Kanter, Tzipi Mor, Rafi Goldvasser. Prod.: Menahem Golam, Yoran Globus, Cannon. USA.*

Jusque là spécialisés dans le film d'action à petit budget, les deux pontes de la *Cannon*, Menahem Golan et Yoram Globus, se lancent à partir de 1986, et avec **Rumpelstilskin**, dans une longue et ambitieuse série prestement intitulée «Fairy Tales» (autrement dit, «Contes de Fées»). Défilèrent ainsi **The Frog Prince**, **Hansel and Gretel**, **Little Red Hiding Hood**, **Sleeping Beauty**, **Snow White**, **Puss in Boots** (*Le Chat Botté*) et cette version de *La Belle et la Bête* tournée en Israel. Les décors sont colorés, les costumes d'époque, le récit mélodramatique et, hélas, les ritournelles insistantes, car cette re-lecture moderne se donne aussi vocation de comédie musicale. Sous le masque se dissimule donc un John Savage (chantant) tentant de séduire la belle Rebecca de Mornay (chantante, elle aussi... nous sommes tous enchantés !).

***Beauty and the Beast****. Quand John Savage chante !*

## BECAUSE OF THE CATS

***Niet Voor de Poesen.*** *1974. Réal.: Fons Rademakers. Scén.: Hugo Klaus. Int.: Bryan Marshall, Alexandra Stewart, Alex Van Rooyen, Sylvia Kristel, Sebastian Graham Jones. Hollande.*

Un inspecteur de police enquête sur les activités d'un groupe de criminels apparemment membres d'une secte satanique. Leur grande spécialité consiste à violer les femmes en obligeant les maris à regarder. Des esthètes...

## BEDEVIL

*1993. Réal. et scén.: Tracey Moffatt. Int.: Lex Marinos, Tracey Moffatt, Jack Charles, Auriel Andrews, Diana Davidson. Prod.: Anthony Cuckley, Carol Hughes, Productions Pty. Nouvelle Zélande.*

Film à sketches proposant une histoire de marais maudit, de train-fantôme et de maison hantée se déroulant en divers lieux et à diverses époques. De son propre aveu, la réalisatrice et interprète Tracey Moffatt s'inspire des films de fantômes japonais et tente d'en retrouver le style et la poésie.

## THE BEDFORD INCIDENT

*1965 Réal.: James B. Harris. Scén.: James Poe, d'après Mark Rascovitch. Int.: Richard Widmark, Donald Sutherland, Sidney Pottier, James MacArthur, Wally Cox, Martin Balsam, Eric Portman, Paul Carson. Prod.: James B. Harris, Richard Widmark, Columbia. USA*

Une politique-fiction propre à réchauffer la Guerre Froide au beau milieu des années soixante. Un sous-marin atomique s'aventure dans les eaux du Groenland et sa présence n'échappe pas à l'autoritaire commandant du Bedford, Richard Widmark. L'incident en question fait bien évidemment référence à l'affaire des missiles de Cuba et aux risques possibles d'une troisième guerre mondiale.

## BEDROOM STORY

*ou* ***Bad Kamre Mein*** *1986 Réal.: D. Raman. Scén.: Shaukat Jamali, Naseem Jaipuri. Int.: Sanjay Shukla, Shivendra, Roma Sengupata, Shakeela. Prod.: Shivdarshan Chitra. Inde*

Le fantôme d'un scélérat revient sur terre afin de se débarrasser d'un rival. Malgré les tentatives de l'exorciste local pour l'emprisonner dans une bouteille, il s'échappe, commet quelques farces et s'en vient posséder divers personnages, se changeant à l'occasion en un monstre repoussant aimant à défigurer ses victimes. Le tout s'accompagne de nombreux numéros chantés (en langage hindi) et dansés, comme souvent dans le cinéma hindou.

*The Bees. John Saxon et Angel Tomkins dans de beaux draps...*

## THE BEES

***Las Abejas.*** *Vid.: Les Abeilles. 1978. Réal. et scén.: Alfredo Zacharias. Int.: John Saxon, Angel Tompkins, John Carradine, Claudio Brook, Alicia Encinas, Chad Hastings, Al Jones, Julia Yallop. Prod.: Bee One/Panorama Films Productions. USA*

Le réalisateur des **Doigts du Diable** participe à la grande mode des insectes super-stars née au beau milieu des années soixante-dix. **Phase IV** et **Les Insectes de Feu** donnèrent le départ, suivis d'une mandibule par **Kiss of Tarantula, L'Invasion des Araignées Géantes** (même si l'arachnide n'est pas un insecte), **It Happened at Lakewood Manor, Quand les Abeilles Attaqueront** (...rendez-leur les pots de miel et récupérez la consigne !), **L'horrible Invasion, The Deadly Cargo** et bien d'autres. **The Bees** reprend pour sa part l'idée des **Insectes de Feu** où l'animal s'en prend aux humains avec l'idée bien arrêtée de nous supplanter sur Terre. Et quand on sait que Zacharias s'inspire encore de **L'Inévitable Catastrophe** et de ses abeilles ravageuses, on peut s'interroger sur l'originalité de cette production plus opportuniste que réellement nécessaire.

***Beetlejuice.*** *Winona Ryder morbide et Michael Keaton lubrique*

## BEES IN PARADISE

*1944 Réal.: Val Guest. Scén.: Marriott Edgar, Val Guest. Int.: Arthur Askey, Anne Shelton, Jean Kent, Peter Graves, Ronald Shiner, Beatrice Varley, Patricia Owens, Antoinette Cellier, Joy Shelton. Prod.: Edward Black. Gainsborough. GB.*

Val Guest fut le grand pionnier du cinéma science-fictionnel anglais avec des titres comme **Le Canard Atomique, Give Us the Moon, Le Jour où la Terre Prit Feu, Le Redoutable Homme des Neiges** et surtout, sa série des «Quatermass». **Le Monstre et La Marque. Bees in Paradise** se situe au tout début de sa carrière, alors vouée à la comédie. On y découvre, sur une île paradisiaque, une tribu de femmes amazones vivant en communauté à la manière des abeilles. Les mâles y sont élevés jusqu'à l'âge adulte, puis choisis pour une union après laquelle ils sont mis à mort. Débarque là le comique Arthur Askey, très célèbre à l'époque, et pour qui Val Guest avait déjà signé quelques scripts.

## THE BEETLE

*1919. Réal.: Alexander Butler. Scén.: Helen Blizzard, d'après un roman de Richard Marsh. Int.: Leal Douglas, Maudie Dunham, Fred Morgan, Hebden Foster, Nancy Benwin, Frank Reade. Prod.: Jack W. Smith. Barker. GB.*

Le réalisateur britannique de **The Sorrows of Satan** tourné deux ans plus tôt dirige cette curieuse histoire où l'esprit d'une ancienne princesse égyptienne s'en vient posséder le corps d'un monstrueux scarabée. Le roman de Richard Marsh, publié la même année que le *Dracula* de Bram Stoker, dut attentre 90 ans avant de connaître une traduction française sous le titre *Le Scarabée* (Editions *Néo*), ceci malgré le bien qu'avait pu en dire Lovecraft le citant dans son *Epouvante et Surnaturel en Littérature* parmi les œuvres maîtresses du roman d'horreur.

## BEETLEJUICE

*1988 Réal.: Tim Burton. Scén.: Warren Skaaren, Michael Mc Dowell. Int.: Alec Baldwin, Geena Davis, Michael Keaton, Winona Ryder, Robert Goulet, Catherine O'Hara, Dick Cavett, Jeffrey Jones, Glenn Shadix, Patrice Martinez, Douglas Turner. Prod.: Tim Burton, Geffen Company. Dist.: Warner Bros. USA.*

Le script ne recherche ni l'originalité ni les complications. Un couple meurt par accident et revient occuper sa charmante maison perchée sur une colline. Mais voilà que de nouveaux propriétaires prennent à leur tour possession des lieux, tous excentriques sur des registres divers. La cohabitation paraît difficile, voire impossible, et nos apprentis-fantômes vont essayer de les déloger, par leurs propres moyens, avec l'aide de l'administration post-mortem, ou encore avec celle d'un bio-exorciste rêvant de réintégrer le monde des vivants : l'infâme Betelgeuse (Michael Keaton), sale, grivois, braillard, menteur, exubérant, mais surtout chasseur d'humains d'après ses dires. Sur le ton de la comédie non-sensique, Burton déroule son univers original et imaginatif, jouant d'éclairages exagérément colorés et de décors surréalistes pour mieux installer ses silhouettes extravagantes et ses personnages disjonctés. **Beetlejuice** hésite entre le cartoon et le film-live, quelque chose entre **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** et **Edward aux Mains d'Argent**, entre le complet délire et l'émotionnel: «*Impossible à cataloguer*» gémissent les critiques, mais on sait bien que Tim Burton ne fait pas du cinéma, il fait du Tim Burton ! *(M56P24)*

## BEFORE DAWN

*1933. Réal.: Irving Pichel. Scén.: Garrett Fort, Marian Dix, d'après Edgar Wallace. Int.: Stuart Erwin, Dorothy Wilson, Warner Oland, Gertrude W. Hoffman, Jane Darwell, Frank Reicher, Duddley Digges. Prod.: Merian C. Cooper. RKO. USA.*

Un film d'atmosphère sur le thème alors très en vogue de la maison hantée (**The Old Dark House**, avec Boris Karloff, datait tout juste de l'année précédente), tourné par le co-réalisateur des **Chasses du Comte Zaroff** et produit par celui du mythique **King Kong**. Rien que du beau monde ! Warner Oland, qui fut longtemps le détective chinois Charlie Chan, incarne ici le Dr. Cornelius, un savant farfelu impliqué dans une mystérieuse affaire de meurtres apparemment commis par des fantômes. A ses côtés, une médium et un inspecteur de police tentent de résoudre cette énigme imaginée par Edgar Wallace dans une de ses nouvelles, *Death Watch*.

## BEFORE I HANG

*1940. Réal.: Nick Grinde. Scén.: Robert D. Andrews. Int.: Boris Karloff, Evelyn Keyes, Bruce Bennett, Don Beddoe, Robert Fiske, Edward Van Sloan, Pedro de Cordoba, Frank Richards, Ben Taggart, Wright Kramer. Prod.: Columbia. USA*

Monstre de Frankenstein à trois reprises dans les années trente, Boris Karloff passa le plus clair de la décade suivante à incarner une série de savants fous dans les films *Universal*, *Columbia* ou *Monogram* (**Vendredi 13, The Man with Nine Lives, The Ape, The Devil Commands, The Boogie Man will Get You, The Climax**, etc.). Il joue ici un scientifique à la recherche d'un sérum de jouvence qui utilise le sang d'un condamné à mort pour ses expériences. Le succès récompense ses travaux, mais hélas le sang du prisonnier réveille en lui de mauvais instincts qui le poussent à tuer à son tour. On retrouve là le schéma classique de nombreux films de cette époque, des **Mains d'Orlac** au thème du Dr. Jekyll, Boris Karloff s'éclatant dans ce quasi-double rôle et passant également de l'apparence d'un vieux professeur (avec maquillage) à celui d'un quinquagénaire ordinaire, son âge de l'époque.

***Before I Hang.*** *Boris Karloff et Evelyn Keyes pas d'accord.*

## BEGINNING OF THE END

*1957 Réal.: Bert I. Gordon. Scén.: Fred Freiberger, Lester Gorn. Int.: Peter Graves, Morris Ankrum, Peggie Castle, Richard Benedict, James Seay, Thomas Browne. Prod.: Bert I. Gordon, American Broadcast/Paramount Theatres. USA*

Travaillé par le gigantisme sous toutes ses formes, Mister BIG apporte à son tour sa contribution à la longue série des insectes géants apparus dans les années cinquante. Il observe la faune déjà mise en place : fourmis, scorpions, chenille, araignée, mante religieuse, et cerne aussitôt le vide scénaristique à combler : l'invasion de sauterelles. Sur une trame picorant (!) au hasard des films précédents, il lance ses créatures à l'assaut d'une ville visiblement très effrayée. Et pourtant les effets spéciaux assurent le service minimum puisque Gordon se contente de grossir de simples sauterelles pour les confronter aux humains grâce à des transparences... on ne peut plus transparentes ! Seule exception, une séquence répétée à l'envi de l'ascension extérieure d'un immeuble, où il utilise là de vrais insectes escaladant une maquette (certains parlent même d'une simple photo du Wrigley Building). La croissance déraisonnable de ces animaux provient d'un fertilisant miracle dont les effets produisent des fruits et légumes monstrueux avalés par les bestioles. Alors qu'on désespère de l'issue du match et de la valeur du scénario, l'un des savants conçoit l'heureuse idée d'imiter le cri de la sauterelle (repris plus tard par Céline Dion avec le succès que l'on sait), afin de les attirer dans l'océan où elles trouveront la mort. Et Gordon de nous filmer imperturbablement une cuvette d'eau dans laquelle patauge une dizaine de spécimens, tandis qu'une journaliste (la séduisante Peggy Castle) se dit que le beau scientifique (Peter Graves) va peut-être, toute affaire cessante, finir par s'occuper d'elle, enfin quoi ! (excusez le, il se croyait sur ***Mission Impossible***....).

***Beginning of the End*** *et l'invasion de sauterelles.*

## BEGOTTEN

*1989. Réal. et scén.: E. Elias Merhige. Int.: Brian Salzberg, Stephen Charles Barry, Donna Dempsey, James Gandia, Garfield White, Daniel Harkins, Michael Phillips, Adolpho Vargas. Prod.: E. Elias Merhige, Theatre of Material. USA.*

L'œuvre ésotérique par excellence, filmée en noir et blanc, sans aucuns dialogues, par un Elias Merhige futur responsable du récent **Shadow of the Vampire** avec John Malkovich. Déchiré entre l'idéalisme hégélien et le concept marxiste, le scénariste/metteur en scène, étudiant à l'époque des faits, imagine de rationaliser la Création du Monde au moyen de personnages initiaux et symboliques nommés respectivement God Killing Himself, Mother Earth ou Son of Earth, Flesh on Bone, supposés représenter nos propres origines. Du sacrifice (God Killing Himself s'éventre pour enfanter la Terre), de la douleur, du sang et des excréments naît ainsi la vie ; de l'horreur naît la beauté, et réciproquement, semble vouloir nous dire l'auteur, se gardant bien par ailleurs de fournir la moindre clef pour décrypter son œuvre proche du cinéma expérimental ou surréaliste de Bunuel (celui de **L'âge d'Or** et du **Chien Andalou**), Cocteau (**Le Sang d'un Poète**), ou encore David Lynch (**Eraserhead**, bien sûr). D'après Merhige «*Les artistes doivent se comporter comme des archéologues afin que les entrailles et le cœur d'une création visionnaire puissent tranparaître. Ils doivent fouiller la conscience collective pour découvrir ce que nous sommes. De ce rêve universel, des voix plus puissantes pourront émerger*». Ambitieux !

***Bela Lugosi Meets a Brooklyn Gorilla.*** *A droite : Duke Mitchell et Sammy Petrillo, sosie parfait de Jerry Lewis.*

## BEHEMOTH, THE SEA MONSTER

*1959. Eugene Lourie, Douglas Hickox. Scén.: Eugene Lourie, d'après Robert Abel et Allen Adler. Int.: Gene Evans, Andre Morell, Leigh Madison, Henry Vidon, John Turner, Jack Mac Gowran, Maurice Kaufmann, Leonard Sach. Prod.: David Diamond, Eros. GB/USA.*

Russe d'origine, Eugene Lourie débute sa carrière artistique en France où il assiste notamment Jean Renoir et Sacha Guitry. Son **Monstre des Temps Perdus** réalisé aux USA en 1953 lance la mode des dinosaures destructeurs et va entraîner la naissance du Godzilla nippon sorti l'année suivante. Lui-même y reviendra un peu plus tard avec ce **Behemoth, the Sea Monster** (aux USA **The Giant Behemoth**) et surtout le fort réussi **Gorgo**. Il utilise ici le talent d'un Willis O'Brien vieillissant (créateur du **King Kong** de 1933) pour animer ce brontosaure, fictionnellement dénommé «Paleosaurus», réveillé par des essais nucléaires, tel son congénère japonais. Chargé d'énergie, il ravage la cité, piétine fuyards et véhicules, ou bien atomise d'un puissant rayon ses victimes, avant de finir terrassé par le fléau qui l'avait fait renaître à la manière du **Monstre des Temps Perdus** toujours pris pour modèle. Si l'animal impressionne dans certains plans, le budget anémique accordé par un David Diamond parcimonieux nuit à la crédibilité de l'histoire, malgré la présence des chevronnés Jack Rabin, Irving Block et Louis de Witt (**Monster from Green Hell, The Atomic Submarine, Kronos, The Invisible Boy**), chargés de compléter le travail de Willis O'Brien.

## THE BEING

*ou **Easter Sunday**. 1983. Réal. et scén.: Jackie Kong. Int.: Martin Landau, Dorothy Malone, José Ferrer, Kinky Friedman, Ruth Buzzi, Marianne Gordon Rogers, Murray Langston, Rexx Coltrane, Johnny Dark, Bill Rawlinson, John Elliott. Prod.: William Osco. USA*

Le producteur William Osco (figurant au casting sous le pseudo de Rexx Coltrane) fut un des créateurs du mémorable **Flesh Gordon** en son temps, cette coquine parodie du classique **Flash Gordon**. Il tente ici d'exploiter le succès d'**Alien**, version terrestre, sur fond d'écologie. Car c'est un nuage radio-actif libéré par un centre de stockage de déchets nucléaires qui transforme le citoyen d'une petite ville en ce mutant anthropoïde couvert d'écailles, à l'œil rougeâtre de cyclope et aux griffes assassines. Les deux complices de la *Troma*, Michael Herz et Lloyd Kaufman, s'en inspireront sûrement deux ans plus tard quand ils livreront à la face du Monde leur célèbre **Toxic Avenger**. D'après les rumeurs, Robert Downey (**Greaser's Palace, Chafed Elbows**), aurait co-réalisé le film sans être crédité au générique. (*M34P.55*).

## BEISS MICH GIEBLING

*1970. Réal.: Helmut Foernbacher. Scén.: Martin Roda Becher, Helmut Foernbacher. Int.: Patrick Jordan, Amadeus August, Brigitte Skay, Eva Renzi, Barbara Valentin, Herbert Fux, Dieter Augustin, Franz Esser, Vera Frydtberg, Hannsi Linder. Prod.: Helmut Foernbacher, New Art Film. Allemagne.*

Malgré sa mauvaise réputation, ce pur produit du bis teuton possède l'avantage de réunir une distribution prestigieuse pour les amateurs, avec notamment Herbert Fux (**La Marque du Diable**), Eva Renzi (**L'Oiseau au Plumage de Cristal**) Brigitte Skay (**Isabelle, Duchesse du Diable**), et surtout la plantureuse Barbara Valentin (**Le Mort dans le Filet**). Bien que le sujet traite de vampirisme, car le héros, postier de son état et virtuose de la pratique amoureuse, finit par épouser la fille d'un suceur de sang, il s'agit davantage d'une comédie érotique que d'un film fantastique à proprement parler. Parmi d'autres curiosités, jetées comme ça en plein désordre, figurent un duo de chauves-souris vampires se prenant pour Laurel et Hardy et un psychiatre fêlé spécialiste d'une clientèle féminine sexuellement frustrée. Là encore, la solution crève les yeux : bougez plutôt avec *La Poste* ! Connu dans les pays anglo-saxons sous les titres significatifs de **Love : Vampire Style** ou encore **Bite me Darling** (allons bon !).

## BELA LUGOSI MEETS A BROOKLYN GORILLA

*ou **The Boys from Brooklyn**. 1952. Réal.: William Beaudine. Scén.: Tim Ryan. Int.: Bela Lugosi, Duke Mitchell, Charlita, Sammy Petrillo, Al Kikume, Muriel Landers, Mickey Simpson, Steve Calvert. Prod.: Jack Broder Productions. USA.*

En ce temps-là, les duos comiques faisaient recette. Laurel et Hardy et Abbott et Costello arrivaient en fin de carrière, mais la relève était déjà assurée grâce à Jerry Lewis et Dean Martin (**Tu Trembles, Carcasse !**), Wally Brown et Alan Carney (**Zombies on Brodway**), Chic Johnson et Ole Olsen (**Ghost Catchers, Helzapoppin**), sans parler de Leo Gorcey et Huntz Hall (**Ghosts on the Loose**), leaders de troupes comiques telles que les East Side Kids ou les célèbres Bowery Boys à la filmographie (souvent fantastique) des plus fournies. **Bela Lugosi Meets a Brooklyn Gorilla** ratisse large, sacrifie au thème du savant fou et aux histoires de grands singes (très en vogue), récupère Bela Lugosi, alors l'ombre de lui-même, et introduit un nouveau team burlesque qui faisait les beaux soirs des cabarets américains dans leur numéro d'imitation de Jerry Lewis et Dean Martin. Si Duke Mitchell ressemblait vaguement à Martin et n'exprimait pas un talent supérieur, en revanche Sammy Petrillo, âgé de 18 ans à l'époque, parvenait par ses mimiques outrancières à composer un Jerry Lewis hallucinant de ressemblance (au point qu'il avait déjà incarné pour un sketche du *Colgate Comedy Hour* le fils de Jerry Lewis à ses côtés). Tous deux débarquent ainsi sur une île où le redoutable Dr. Zabor (Lugosi) s'évertue à transformer les singes en hommes, mais jaloux de Duke, le crooner (car Mitchell poussait la chansonnette comme son modèle Dean Martin), il imagine tenter l'expérience inverse et changer le bellâtre en gorille. Malgré la charge énorme des deux partenaires et le jeu outrancier d'un Lugosi toujours en décalage, ce nanar indéniable est devenu culte au fil des ans et figure toujours au catalogue des éditeurs vidéo américains.

## BELIEVE

*1999. Réal.: Robert Tinnell. Scén.: Richard Goudreau, Roc Lafortune. Int.: Jan Rubes, Ben Gazzara, Andrea Martin, Stephanie Morgenstern, Charles Powell, Christopher Heyerdahl, Chip Chutpka, Jayne Heitmeyer. Prod.: Richard Goudreau, Melenny Productions. USA.*

Le héros adore faire peur à ses petites camarades d'étude en jouant les fantômes et, exclu de l'école, se retrouve expédié dans la vieille demeure isolée de son

grand-père où il aura le loisir d'en rencontrer de vrais. Le réalisateur Robert Tinnell, à l'origine de l'histoire, cite volontiers **Les Innocents** et **La Féline** pour dépeindre l'atmosphère de son film, assez fantastique, mais pas trop quand même, de manière à s'adresser au plus large public. Grand amateur du genre, il signait trois ans auparavant un **Frankenstein and Me** où une fillette fascinée par la légende rapportée par Mary Shelley finissait par rencontrer le véritable monstre de Frankenstein exhibé dans une baraque foraine.

***Bela Lugosi Meets a Brooklyn Gorilla.*** *Un Lugosi très marqué et n'ayant jamais peur d'en faire trop !*

## BELLE

*1974. Réal. et scén.: André Delvaux. Int.: Jean Luc Bideau, Roger Coggio, Danièle Delorme, René Hainaux, François Beukelaers, Stéphane Excoffier, Adriana Bogdan. Prod.: André Delvaux. Distr.: Albina Distribution. Belgique.*

Un écrivain aborde une quarantaine difficile au moment où sa fille parle de quitter le foyer familial pour épouser un ami étudiant. Désemparé, il finit par rencontrer dans les collines une jeune femme étrangère qu'il appelle Belle et avec qui il va connaître une liaison idyllique dans sa cabane en pleine nature. Dès lors, il devient difficile pour lui de discerner la part de sa vie réelle et celle, imaginaire, vécue auprès de la jeune fille. Et quand Belle disparaît, il l'attendra docilement, sûr de son retour prochain. Le langage cinématographique d'André Delvaux désoriente le plus souvent, attaché qu'il est à montrer ses personnages s'enfoncer dans une paranoïa où nous avons bien du mal à les suivre dans la mesure où les récits se vivent au subjectif et présentent deux matériels narratifs sans cesse en train de se croiser (**L'Homme au Crâne Rasé** et son amour impossible, **Rendez-vous à Bray** explorant

*Belle. Jean-Luc Bideau sous le charme de la belle...*

les méandres du souvenir, ou encore **Un Soir, un Train** avec sa traversée de l'Au-delà). Mais cette méthode insolite, faite aussi de lenteur et de digressions permanentes, exprime une poésie et une étrangeté infiniment prenantes, celle d'une véritable écriture fantastique sans effets spéciaux ni autres artifices.

## LA BELLE AU BOIS DORMANT

*1902. Réal.: Ferdinand Zecca. Prod.: Pathé. France.*

Acteur chez *Pathé* au début du siècle, Ferdinand Zecca passe vite à la réalisation aux côtés de son rival Georges Méliès. En 1901, il a déjà tourné une douzaine de titres, dont certains d'inspiration fantastique (**Horrible Cauchemar, Les Sept Châteaux du Diable**...). Son adaptation du conte de Charles Perrault (repris plus tard par les frères Grimm) date de l'année d'après et sera suivie d'une quantité d'autres, dont celle de son compatriote Gaston Velle, en 1908.

## LA BELLE CAPTIVE

*1982. Réal. et scén.: Alain Robbe-Grillet. Int.: Daniel Mesguich, Gabrielle Lazure, Arielle Dombasle, Daniel Emilfork, Michel Auclair, Roland Dubillard, François Chaumette, Cyrielle Claire, Nancy Van Slyke. Prod.: Anatole Dauman, Argos Films/FR3. Distr.: Argos Films. France*

Est-ce pour mieux coller à l'esthétisme de Jean Cocteau qu'Alain Robbe-Grillet engage 36 ans plus tard le directeur de la photo de **La belle et la Bête**, l'étonnant Henri Alekan ? Toujours est-il qu'après le nouveau roman, le nouveau cinéma tente l'écrivain avec une même volonté de briser la structure narrative. **La Belle Captive** procède par la mise en place d'éléments inducteurs qui, rapportés de différentes manières et chargés de symboles divers suivant la culture et l'imagination du spectateur, finissent par former un ensemble, cohérent ou pas, suivant les subjectivités mises ainsi à l'épreuve. Le récit suit l'arrivée de Marie-Ange (Gabrielle Lazure) dans une résidence où l'attendent d'étranges personnages campés façon **L'Année Dernière à Marienbad** (scénario de Robbe-Grillet, bien évidemment). Parmi eux l'inquiétant Dr. Morgendolt dont les travaux visent à modifier le psychisme de ses patients. Walter (Daniel Mesguich) a suivi Marie-Ange jusque là, l'a rejointe dans une chambre, puis a perdu sa trace, avant d'apprendre un peu plus tard que son décès remonte déjà à quelques années, mais, comme le veut la légende de «La Fiancée de Corinthe», le fantôme des jeunes mortes laissées sans sépulture revient sur Terre pour boire le sang de leurs anciens amoureux. Hormis son hermétisme savamment étudié, Robbe-Grillet sacrifie à un érotisme chicos, discrètement sado-maso, qui devient habituel de film en film (**L'Eden et Après, Glissements Progressifs du Plaisir, Le Jeu avec le Feu**), ici déshabillant la belle Gabrielle Lazure, ou bien là habillant de cuir noir une inquiétante Cyrielle Claire dans le rôle de l'Ange de la Mort. Robbe-Grillet tombe amoureux de ses actrices, professe un humour libérateur, joue avec un certain public (élitisme ?) et tente de lui faire partager son plaisir. Jamais esthète n'a été plus finaud.

***La Belle Captive.***
*Gabrielle Lazure et l'esthétisme sanguinaire.*

## LA BELLE ET LA BÊTE

*1946. Réal. et scén.: Jean Cocteau, d'après Mme Leprince de Beaumont. Réal. technique : René Clément. Int.: Jean Marais, Josette Day, Michel Auclair, Raoul Marco, Marcel André, Gilles Watteaux, Noel Blin, Mila Parely, Nane Germain. Prod.: André Paulvé. France.*

Pour avoir dérobé une rose dans le jardin de la Bête, un marchand s'entend par elle condamner à mort, sauf s'il parvient à décider une de ses filles à prendre sa place au château. Des trois sœurs, une seule accepte le sacrifice et la Belle se retrouve ainsi en face de la Bête qui souhaite l'épouser et tâche jour après jour d'obtenir son consentement. Tandis que les personnages «normaux» affichent leurs défauts (l'affreux usurier, les sœurs vaniteuses, l'ami cupide, le frère joueur), la Bête au contraire exprime une troublante humanité qui au final touchera la Belle. Son regard amoureux rompra le sort jeté par de mauvaises fées et la Bête reprendra forme humaine pour s'envoler avec elle à travers les nuages... Peut-être davantage poète et peintre cinématographique que véritable artisan cinéaste, Jean Cocteau s'empare du mythe pour en tirer de saisissants tableaux surréalistes. La simplicité de ses «trucs» visuels, ses créations oniriques, ses effets spéciaux rudimentaires (le défilement de l'image à l'envers, par exemple, une manie !), n'empêche pas la création d'un univers personnel essentiellement basé sur la composition de scènes étonnantes de beauté parfaite : la traversée de la forêt, les branches s'écartant pour livrer la vue sur le château, le corridor aux chandeliers vivants, le pavillon de Diane, la cheminée aux caryatides animées, les abords du ruisseau où vient s'abreuver la bête, la chambre de la Belle, etc. Ajoutons à cette magie un sens de l'éclairage accompli, notamment sur les yeux des personnages, des statues animées et aussi sur ceux de Jean Marais dans le rôle de la Bête, très expressifs sous le masque figé de l'imposant maquillage.

***La Belle et la Bête** (1946). De saisissants tableaux surréalistes.*

***La Belle et la Bête (1979). L'oiseau et sa proie.***

## LA BELLE ET LA BÊTE

*Panna A Netvor. 1979. Réal.: Juraj Herz. Scén.: Ota Hofman. Int.: Vlastimil Harapes, Zdena Studenkova, Jana Brejchova, Vaclav Vosta, Suzana Kocurikova. Prod.: Czechoslovak Film Prod. Tchécoslovaquie.*

Juraj Herz, déjà bien connu pour son magique **Neuvième Cœur** et pour l'inquiétant **Incinérateur de Cadavres**, fait ici du personnage de la Bête un prédateur insatiable au bec et aux serres d'oiseau de proie. Loin des bonnes manières de Jean Marais dans la version en noir et blanc, il parcourt la campagne comme un animal, se nourrit de gibier cru, parfois de chair humaine, et se montre capable d'une violence réellement «bestiale». Aux décors précieux de Christian Berard dans la version de Cocteau, le Tchèque substitue un château de style gothique complètement dévasté qu'aurait aussi bien pu arpenter le comte Dracula, cet autre prédateur célèbre. L'antagonisme en est d'autant plus flagrant entre la Belle et la Bête. Devant la Belle dont elle tombe amoureuse, la Bête perd de son animalité à mesure que progresse l'action, jusqu'à la transformation finale de l'animal en homme. Cette version passa l'année même de sa réalisation au Festival de Sitges (Grand Prix), au Festival du Rex (Prix du Public) et encore, en section rétrospective, à celui d'Avoriaz, en 1990.

## LA BELLE ET LA BÊTE

*Beauty and the Beast. 1987. Réal.: Richard Franklin, Alan Cooke, Paul Lynch, Thomas J. Wright, Peter Medak, Christopher Leitch, Gus Trikonis, Bruce Malmuth, Daniel Attias, etc.. Scén.: d'après Ron Koslow. Int.: Ron Perlman, Linda Hamilton, Ray Dotrice, Edward Albert, Jay Acovone, Ren Woods, David Greenlee, Armin Shimerman, Jo Anderson. Prod.: Ron Koslow, CBS. USA.*

L'idée paraissait hardie de transposer dans le New York contemporain un conte rédigé en 1758 dont l'intrigue se déroule le siècle précédent. Au monde imaginaire du château de la Bête opposé au monde réel de la maison du marchand, Ron Koslow, créateur de la série, substitue deux autres univers. Il s'agit, un peu à la manière de **Metropolis**, du monde «d'En-Haut» et celui «d'En-Bas». Sous la cité livrée au chaos et à l'affairisme existe une communauté vivant dans un entrelac de tunnels et prônant des valeurs négligées comme la culture, l'entraide et la compassion. C'est là où vit la Bête, autrefois adoptée par «Père», un savant scupuleux inquiet de l'utilisation future de ses travaux, jadis rejeté par ses collègues, persécuté par le Maccarthysme, et bâtisseur de ce vaste abri souterrain où tous les exclus du système se retrouvent. La Belle (Linda Hamilton), transportée là après une agression, y rencontre la Bête (Ron Perlman) et entre deux êtres aussi différents s'établit une relation profonde, renforcée par un curieux pouvoir d'osmose mentale qui permettra souvent à la Bête de secourir la Belle menacée à des kilomètres de distance. La série, à travers trois saisons et 54 épisodes retrace cet amour platonique (le premier baiser intervient au 22ème épisode !), contrarié par diverses affaires policières ou privées, jusqu'au départ de Linda Hamilton au pilote de la troisième saison. Les producteurs décident alors de la faire mourir, au moment même où elle donne un fils à la bête. Un fils bientôt enlevé par un certain Gabriel qui, lui, n'a rien d'un ange. Mais le départ de la Belle a rompu la magie et la nouvelle saison s'arrête au 11ème épisode. Avec ses décors majestueux, un maquillage leonin de Rick Baker sur Ron Perlman fort impressionnant, une photographie et une musique (souvent classique) somptueuses, ***La Belle et la Bête*** surprend dans un univers télévisuel, plus souvent livré aux balivernes et à l'esbroufe, comme un témoignage de retenue et d'humanisme.

***La Belle et la Bête** (TV). Ron Perlman, léonin...*

# COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

## MAD MOVIES

29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinema
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3eme Type
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros ( Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions

107 Le 5e Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly
116 Blade, Halloween : 20 ans après, Buffy, Dossier séries TV
117 Star Wars Episode 1, Psycho, 1001 Pattes, Gérardmer 1999
118 Dossier Slasher, La Fiancée de Chucky, Cube, Matrix
119 Matrix, Wild Wild West, Star Wars, The Faculty, Mon Ami Joe
120 La Momie, Wild Wild West, Le 13ème Guerrier, Blair Witch
121 La Menace Fantôme, Jin-Roh, Perfect Blue, Mononoke
122 Sixième Sens, La Fin des Temps, Tarzan, Dossier «trouille»
123 Sleepy Hollow, Peur Bleue, Mononoke, Gérardmer 2000
124 Scream 3, Mission to Mars, Faust, Hypnose, Resident Evil 3
125 Lord of the Rings, Dossier Killers, Cut, Rétro Blair Witch
126 X-Men, Le Pacte des Loups, Pitch Black, Destination Finale
127 L'Homme sans Ombre, The Cell, Gemini, rétro Hellraiser

## IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Implacable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Île aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage
77 Soldier, Rush Hour, Ennemi d'État, Oz, Carrière Shane Black
78 Star Wars, Un Plan Simple, 8mm, Dossier «Oh les filles !»
79 Stanley Kubrick, Payback, Le 13ème Guerrier, spécial previews
80 Matrix, Le Corrupteur, Cannes 99, Oz, poster Index n°1 à 79
81 Dossier Buffy, spécial séries télé, Le 13ème Guerrier
82 Austin Powers 2, previews an 2000, Fight Club, FantastiX
83 La Fin des Temps, Sleepy Hollow, The Practice, Three Kings
84 Les Rois du Désert, carrière G. Clooney, Buffy & Angel
85 X-Men, American Psycho, Les Scream Queens, AFM 2000
86 M:I-2, Gladiator, Cannes 2000, L'Été Fantastique, Sydney Fox
87 Carrière Jackie Chan, X-Men, Super-Héros, En Pleine Tempête

### ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

ILS RE-REVIENNENT ET CRAIGNENT UN MAX !

Le 3ème volume enfin sorti ! [illegible] pages entièrement inédites sur les Singes Géants, Zombies, Momies, Monstres Marins, Gorgones et Lutteurs Masqués Mexicains ! Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 300 F (port compris). [illegible]

## Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 27, 28, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ______________ PRÉNOM ______________

ADRESSE ______________

______________

______________

Désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

Sommaire détaillé de chaque numéro sur mad-movies.com, rubrique anciens numéros

**MAD MOVIES** 29 30 32 33 34 36 37 38 39
40 41 42 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54
55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67
68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80
81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93
94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106
107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119
120 121 122 123 124 125 126 127

**IMPACT** 1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15
16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29
30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56
57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82
83 84 85 86 87

q ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
q ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

# PARASITE E

*Développeur : SquareSoft. Editeur : Sony Europe. Disponible sur PlayStation*

*Sous l'effet de la mitochondrie, une jolie cheerleader d'un lycée se transforme en monstre pas sexy du tout !*

**Entrepris en 1998 dans la foulée du succès des RESIDENT EVIL, le premier PARASITE EVE n'avait pas dépassé les frontières de l'Asie, le développeur des FINAL FANTASY (SquareSoft) avant jugé le mélange Survival Horror/RPG incompatible avec les envies du public européen. C'est donc modifiée dans le sens de la saga de Shinji Mikami que la suite, PARASITE EVE 2, tente de séduire les fanas de frissons ludiques... Pari gagné.**

La Tour Akropolis de Los Angeles est assaillie par des monstres sanguinaires, en fait des humains se transformant en créatures sous l'effet d'un mystérieux virus. La Mitochondrie Membre du MIST (Equipe d'Investigation et de Suppression de la Mitochondrie), la belle Aya Brea vient prêter main forte aux forces de police dépassées par les événements. Au sommet du building, elle combat un énigmatique Golem qui semble tirer les ficelles de cette nouvelle invasion animale visant à éradiquer la race humaine de la surface de la planète. Elle-même contaminée par une créature trois ans plus tôt et ayant acquis des pouvoirs psychiques, Aya poursuit son enquête dans la petite ville de Dryfield, perdue en plein milieu du désert de Mojave...

Sur cet argument scénaristique qui ne cherche même pas à masquer ses emprunts à **Resident Evil**, **Parasite Eve 2** se révèle riche en événements et en rencontres. Toutefois, les habitués de la saga de Shinji Mikami devront passer outre deux différences majeures qui ne sont pas à l'avantage du titre de Squaresoft. 1/ Le jeu n'ayant pas été doublé, **Parasite Eve 2** est muet, les dialogues étant proposés uniquement sous la forme de sous-titres. 2/ Les combats ont gardé quelques caractéristiques du genre RPG, avec notamment l'affichage chiffré des dégâts subis et le passage obligé par les écrans de menu pour déclencher les attaques psychiques. Deux défauts qui ne facilitent évidemment pas l'immersion dans le jeu (du moins d'un point de vue cinématographique), mais qui n'entraînent finalement qu'une gêne passagère tant l'aventure se révèle survoltante.

*Aya dans le motel de Dryfield : l'angoisse enveloppante*

Pas franchement reposé pour sa progression, SquareSoft a tout d'abord truffé **Parasite Eve 2** d'informations en tous genres et de dialogues à rallonge. Pas indispensables du tout à la progression, ces notes en bas d'écran et ces répliques ajoutées ne sont disponibles qu'après plusieurs questions sur le même objet ou à la même personne. Et alors que le titre se déroule dans une ambiance sérieuse, le joueur persévérant (ou simplement têtu) tombera régulièrement sur des remarques très second degré.

# VE 2

comme si les développeurs s'étaient lâchés en pensant que personne ne pousserait le vice jusque là. Entre deux horreurs, un peu de décontraction ne peut pas faire de mal ! Et question horreur, **Parasite Eve 2** se pose là avec son importante ménagerie de monstres en tous genres, ses métamorphoses peu ragoûtantes et ses boss gigantesques. Flirtant souvent avec le ridicule, les créatures mitochondriaques n'en possèdent pas moins un design et des attitudes très bizarres, comme ces quadrupèdes avec leur tête de fou, ou encore ces bébés écorchés vifs qui sortent de dessous les lits et explosent (POP !) sous l'impact de balle (mais qu'en pense Familles de France ?). Les Golem sont quant à eux très inquiétants et font l'objet dans la dernière partie du jeu de plusieurs cinématiques mémorables, la plus incroyable restant l'intervention de l'armée américaine, filmée façon caméra reportage, alors qu'une horde de Golems s'apprête à régler son compte à la frêle Aya. A noter que dans les phases de jeu, certains Golems ont la particularité d'être invisibles et de vous choper par surprise, ce qui est tout à fait déloyal !

Techniquement aussi abouti que la saga de Mikami dont il s'inspire, **Parasite Eve 2** a par ailleurs la bonne idée de faire subir au Survival Horror le traitement que Dario Argento avait expérimenté sur le Giallo à l'occasion de **Ténèbres**. A savoir créer des environnements diurnes et lumineux tranchant avec la pénombre généralement indispensable à l'instauration d'un climat angoissant. Un contre-cliché absolu ayant pour but de bousculer les habitudes du spectateur (et ici du joueur), jusqu'à lui faire perdre tout repère. Les meilleures séquences de **Parasite Eve 2**, celles qui proposent vraiment une alternative aux **Resident Evil** et autre **Silent Hill**, se déroulent ainsi à Dryfield (traduction : étendue sèche). Là, sous un soleil de plomb, vous visitez un motel et quelques baraquements jouxtant le désert, gardés par un vieux garagiste et son chien. L'amoncellement de détails (mouches sur un cadavre, château d'eau, distributeur de boissons, bac à glace...) ne vise qu'à vous suggérer l'évidence (il fait chaud, j'ai soif, ça pue la mort ici) et rendre la situation beaucoup plus inconfortable qu'il n'y paraît. Pour vous dire à quel point les auteurs savent ce qu'ils font et où ils vont, après une journée passée à flinguer du monstre dans la sueur, Aya gagne le droit via une cinématique gentiment érotique... de prendre une douche. Décidément, *SquareSoft* nous gâte !

**Vincent GUIGNEBERT**

*Un gros boss crâcheur de flammes : chaud devant !*

*Le tisseur fou joue les acrobates*

*Spidey face au visqueux Venom*

## SPIDER-MAN

*Développeur : Neversoft. Editeur : Activision. Disponible sur PlayStation*

Les super-héros de comics et autres personnages de bédé ont toujours plus ou moins fait pitié dès lors qu'ils tenaient le premier rôle dans un jeu. Récemment, Superman et Spawn ont connu chacun une adaptation minable et les rares titres échappant au désastre versaient soit dans la baston classique à la **Streetfighter** (**Marvel SuperHeroes**), soit dans le Beat'em all répétitif (**Les Tortues Ninja**). Il faut croire que l'achat de la licence d'exploitation aux sociétés éditrices laissait vraiment peu de moyens aux développeurs de faire la démonstration de leurs talents. L'économie de l'industrie ludique étant ce qu'elle est aujourd'hui, les sociétés éditrices comme les développeurs commencent à comprendre l'intérêt de sortir un bon jeu plutôt qu'un mauvais. Au lieu d'encaisser le chèque sans se préoccuper du projet, *Marvel* a ainsi intelligemment collaboré avec les studios *Neversoft* pour donner naissance à **Spider-Man**. Le résultat s'en ressent dès les premières minutes.

On cale le CD dans la console, on attend le chargement, l'écran principal du jeu apparaît avec un très beau Spidey et en fond sonore le thème original de la série animée. Déjà on est bien content. On commence une partie, on se retrouve sur les toits de Manhattan, se balançant de building en building grâce à la toile d'araignée, escaladant les façades et se jouant des corniches. Et là on jubile. Spider-Man n'est donc pas le super-zéro rigide qu'on rencontre d'ordinaire dans ce genre de titre, mais un vrai modèle d'élégance et d'agilité fidèle à l'esprit du comics de Stan Lee. Si le jeu a été conçu d'abord pour un public jeune (difficulté minime, bastons répétitives, 34 niveaux très courts mais variés), il reste constamment amusant pour les grands enfants nostalgiques du samedi après-midi télévisé, quand Spidey dérouillait inlassablement les super-vilains. Ici, on se fritte avec Venom, Rhino, Mysterio version extra-large, mais surtout avec le Docteur Octopus lors d'une poursuite aussi speed que mémorable dans un dédale de couloirs. Conseil pour les fêtes de fin d'année : offrez **Spider-Man** au petit frère ou au petit cousin, et piquez-lui ensuite pour le ranger dans votre ludothèque !

## X-MEN MUTANT ACADEMY

*Développeur : Paradox Development. Editeur : Activision. Disponible sur PlayStation*

La sortie du film de Bryan Singer cet été a déclenché une offensive tout terrain, avec bien sûr l'arrivée de la franchise **X-Men** sur *PlayStation* (mais également dans une version adaptée pour la *GameBoy*). Les intégristes du comics de Stan Lee n'ayant pas supporté le relookage cinématographique de leurs mutants chéris, seront ravis d'apprendre que le collant jaune est de rigueur ici. On s'y bastonne à peu près comme dans un **StreetFighter**, avec en prime un système de jauges permettant de déclencher des coups spéciaux. Avec ses dix persos, son mode training sous l'égide du Professeur Xavier et ses nombreux goodies (couvertures de comics, cinématiques à débloquer...), voilà un titre certes opportuniste et d'un intérêt limité, mais loin d'avoir été bâclé par les épiciers généralement à l'œuvre sur ce genre de jeu.

## NIGHTMARE CREATURES 2

*Développeur : Kalisto. Editeur : Konami. Disponible sur PlayStation et Dreamcast*

Le premier **Nightmare Creatures**, sorti il y a trois ans et vendu à un million et demi d'exemplaires dans le monde, a fait la fortune du développeur français *Kalisto*. Ce deuxième épisode s'efforce donc de ne surtout pas changer une formule qui gagne (violence + gore + ambiance metal + gameplay préhistorique), et c'est en appuyant n'importe comment sur les boutons que le héros salement amoché Wallace traverse les niveaux en hachant menu des streumons idiots et en trouvant ça et là des objets nécessaires à sa progression. C'est plutôt consternant en terme de plaisir ludique, mais il faut reconnaître que les décors sont soignés (les designers ont apparemment passé quelques nuits au Père Lachaise) et que les cinématiques ont un côté serial/cartoon horrifique très original. Réservé quand même à ceux qui n'ont jamais entendu parler de **Resident Evil**.

*Wallace s'apprête à découper du zombie à la hache...*

# RAYON LASER

## TOY STORY & TOY STORY 2

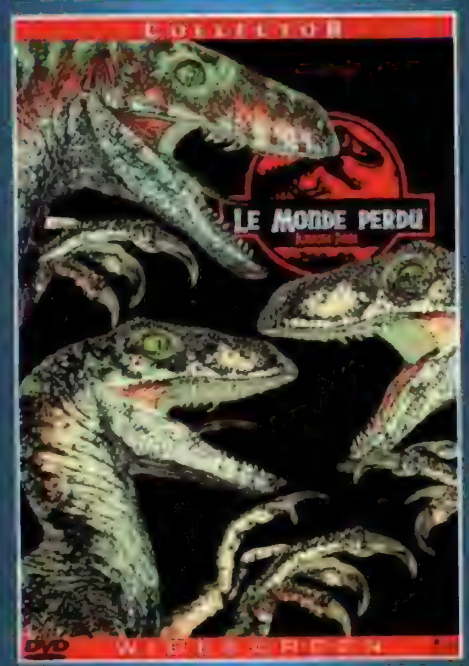
The Ultimate Toy Box
*(Disney zone 1)*

Au même titre que ses homologues A **Bug's Life** et **Tarzan**, cette box *Disney* de folie est un objet beaucoup trop beau et trop complet. *Disney Europe* l'aura jugée impropre à la consommation de par nos frontières. La zone 2 devra se contenter d'un coffret nettement plus expéditif (2 films, 2 courts, une bande annonce, une sucette et au lit !). Préférez-donc ce coffret hautement collectible, d'autant plus si vos penchants se portent vers la VO (en Dolby EX), la VF étant québécoise. Impossible de faire le compte-rendu des bonus que comporte cette édition. Un résumé en forme de best-of devrait déjà vous faire réfléchir. Cette box, donc, comporte trois disques, un pour chaque film + un de suppléments. Chaque film (copie 16/9 en transfert numérique direct, labellisé THX) est accompagné du commentaire-audio des artisans tous de *Pixar* ainsi que de la piste d'effets sonores isolée (hallucinant ! Il faut voir le film au moins une fois dans ce mode hypnotique). Aussi dispos, les courts métrages primés **Luxo Jr** et **Tiny Toy**, le matériel promo du premier film, les fausses prises ratées du second et la bande annonce de **Monsters Inc.**, le prochain Lasseter. Ça c'était pour vous mettre en condition, puisqu'avec le troisième disque arrive la vraie déferlante. L'intégralité des suppléments de la magnifique box LD **Toy Story** sont ici regroupés (à l'exception de certains courts métrages) et il y en a tout autant pour la séquelle. Inimaginable. La navigation a beau avoir été pensée en termes simples, il vous faudra quelques jours pour venir à bout de l'arbre généalogique qui sert ici de carte routière, et vous fait régulièrement alterner entre le 1er et le 2ème épisode, département par département, détaillant la moindre étape de fabrication, sur quelque chose comme 60 sous-menus pleins à craquer. Il y a là, au bas mot, le double de suppléments de la box **A Bug's Life**, qui, déjà, s'apparentait à une espèce de perfection. Seule la box **T2** en zone 1 rivalise pour l'instant avec un tel luxe de bonus.

## JURASSIC PARK & LE MONDE PERDU

*(GCT)*

Rappelons-le, ces deux titres n'avaient jamais fait l'objet d'éditions spéciales sur le support, pourtant cinéphile, du laserdisc. La présence de bonus sur ces deux DVD n'en est que plus réjouissante, d'autant que la valeur marchande des films aurait pu justifier des sorties vierges de tout supplément. L'essentiel de ce qui compose l'interactivité de **Jurassic Park** avait déjà été exploité, en VHS et LD, séparément du film. Il s'agit du documentaire de 50 minutes (face A du LD NTSC making-of) dont plusieurs extraits ont été diffusés à la télévision, suivi des réunions de prod, repérages, mixage, animatiques et test originaux de Phil Tippett (face B du LD NTSC). Storyboards, photos et descriptions des bestiaux sont également parus sous forme d'éditions papier. L'intérêt est donc principalement dans la réunion de ces données en un seul produit plutôt bon marché. Beaucoup plus inattendus, les bonus de **The Lost World**, qui n'avaient, à notre connaissance, jamais quitté auparavant les caveaux de *Universal*. Le doc de 53 minutes, plutôt promotionnel mais agrémenté de quelques infos peu prévisibles, est suivi de deux séquences coupées. La première totalement inutile, donne à voir le conseil d'administration de Hammond voter son éviction




(et nous rassurer sur la santé de la ch'tite fille du début). La seconde, beaucoup plus intéressante, présente un effet-miroir du premier épisode, en introduisant le personnage de Pete Postlethwaite, en baroudeur à la John Huston, retamant quelques touristes crétins dans un bar au Kenya. Le reste du disque est composé exclusivement de photos et textes explicatifs, chapitrés assez rigoureusement, et la section DVD-Rom cumule les bribes de documents promo trop courts pour figurer dans l'interactivité. Comme à l'habitude, les suppléments chez *GCT* sont dûment sous-titrés, et l'on se doute que les copies, tant au point sonore que visuel, ont fait l'objet d'un traitement soigné (mais sans le logo THX qui trônait fièrement sur les LD).

## LA FIN DES TEMPS

*(Seven7/TF1 Vidéo)*

On aurait aimé que Peter Hyams, dans son commentaire audio, soit plus loquace sur les événements qui ont secoué le tournage, et valu l'éviction du réalisateur Marcus Nispel. En bon roublard, Peter préfère nous expliquer ce qui défile à l'écran, et que l'on comprendrait très bien sans lui. Outre l'inévitable featurette qui ne nous renseigne pas plus, c'est curieusement le doc sur les effets spéciaux qui donne une vision assez inattendue des conditions de tournage d'un tel blockbuster. Chacun y fait son boulot, consciencieusement, et nous en détaille la manière, mais absolument personne ne cherche à comprendre (ou à donner) les motivations de telle ou telle direction dramatique ou esthétique. L'incohérence, techniquement irréprochable, du produit fini, apparaît dans toute son évidence. Comptez quelques filmos, un économiseur d'écran et un bref rappel sur l'historique du chiffre 666, pour venir à bout de cette petite édition spéciale.

## SOMEWHERE IN TIME

*(Fnac Import Service)*

Difficile de contester la respectabilité de films qui, méprisés par la critique, abandonnés par leur studio, gérés dans les fins de catalogue, continuent malgré tout à trouver leurs ardents défenseurs, d'une génération à l'autre. Derrière ses habits de romantisme mielleux jusqu'à l'épuisement, le film de Jeannot Swarc défie pourtant l'oubli depuis vingt ans. Cette édition proprette rend hommage à cette pérennité absolument pas calculée, tout au fil d'un documentaire d'une heure, à l'image de l'œuvre, c'est-à-dire convenable, plein de bons sentiments, sirupeux au possible, et pourtant étonnamment sincère. Sur son commentaire audio, le transparent Swarc n'en revient toujours pas. VO + VF en mono d'origine. Copie 1.85 en 4/3 qui rend justice aux teintes «hamiltoniennes» de la copie salle que peu de spectateurs connaissaient jusqu'alors, le film ayant construit sa notoriété exclusivement à la télé et en vidéo.

## Collection Fantastique RKO

*(Editions Montparnasse)*

L'essentiel de la production Val Guest pour le studio «qui fait bip bip sur le toit du monde» avait été édité dans une box LD NTSC qui continue à faire ses envieux de par le monde. Les droits du catalogue *RKO* s'étant plus ou moins paumés dans la nature, les éditions *Montparnasse* en ont fait un bon fond de commerce. On n'ira pas s'en plaindre puisqu'arrivent coup sur coup **La Féline**, **Vaudou**, **La Malédiction des Hommes-Chats**, **Angoisse**, **L'Homme Léopard**, **Le Récupérateur de Cadavres** (pour la section Val Guest), suivis d'une édition spéciale de **King Kong** (version complète et censurée, chronique sur Max Steiner, compositeur séminal hollywoodien), **La Chose d'un Autre Monde** et **L'Invasion des Profanateurs de Sépultures**. Si certaines copies ont fait l'objet d'une restauration (notamment **La Féline** et **King Kong**), on constate un surpiqué, voire des artefacts de compression sur **Vaudou** et **La Malédiction des Hommes-Chats**. Quant à l'indispensable **Body Snatchers** premier du nom, la copie, rongée aux mites, a été pan & scannée à la tronçonneuse.

### Egalement parus

Une édition blindée du rigolo **Bats**, la version Tom Savini de **La Nuit des Morts-vivants**, le premier **Vampire, Vous avez dit Vampire ?**, l'inutile **Nuit Déchirée**, le **Texas Chainsaw** (3ème du nom) et un bien embarrassant **Homme Bicentenaire**, tout ça chez l'éditeur *Gaumont Columbia TriStar* dans des copies irréprochables.

**Rafik DJOUMI**

LA LÉGENDE DU CAVALIER SANS TÊTE

# Sleepy Hollow

JOHNNY DEPP

CHRISTINA RICCI

UN FILM DE TIM BURTON

BONUS
- INTERVIEW DE TIM BURTON ET JOHNNY DEPP

## UN DVD ÉVÉNEMENT

- Edition limitée en packaging collector
- Livret inédit : 8 pages sur les coulisses du tournage

BONUS

dts

- MAKING OF (MAIN)
- DOCUMENT "WHAT TIM BURTON"
- 1 LIVRET 8 PAGES
- 5 FILMOGRAPHIES
- INTERVIEWS DU RÉALISATEUR ET DES ACTEURS
- BANDES-ANNONCES (VF ET VOST)
- COMMENTAIRES AUDIO DU RÉALISATEUR

ATHÉ!

Europe 2

STUDIO CANAL

Equidia

N VIDEO ET DVD DÈS LE 6 DÉCEMBRE 2000

# MAD'GAZINE

par Rafik DJOUMI

## DISQUES

### BLAIR WITCH 2
Carter Burwell
*Milan/BMG*

Par quel étrange état de fait les compositeurs contemporains comprennent-ils mieux les nécessités du cinéma d'épouvante que leurs commanditaires ? Si le film de Joe Berlinger a peu de chances de vous faire serrer la raie, comptez sur la table de mixage de Burwell pour donner des ongles à ronger aux imaginations fertiles. Dopé par un concept qui s'offre à toute forme d'expérimentation, Carter s'est lancé dans une ambitieuse redécouverte des joies du tribalisme. Samplings de multiples bruits de nature, batterie de percussions multi-ethniques et triturages de circuits électroniques, il s'est cru un instant homme des bois, et s'offre là un album qui louche plus du côté de certaines avant-scènes germaniques que du mainstream hollywoodien. On reconnaîtra ça et là quelques emprunts (certainement accidentels) à d'autres exercices d'angoisse, comme ceux du Basil Poledouris de **Breakdown**, du Danny Elfman d'**Un Plan Simple**, ou encore de Graemme Revell sur la moitié de ses affectations. Mais rien en tout cas qui ne vienne perturber une écoute en état d'apesanteur. Ce n'est pas à proprement parler du score, il n'y a aucun jeu thématique précis, et la partition peut être accolée à tout film d'épouvante. Mais l'exercice se révèle payant, en ce qu'il offre infiniment plus de suggestions horrifiques qu'un film terriblement limité par les lois du marketing. (40 mn 34)

### FOG Expanded Edition
John Carpenter
*Silva Screen/FNAC Import Service*

John Carpenter, compositeur, a toujours compris les nécessités dramatiques des films de John Carpenter. A priori, c'est normal, et sa filiation jamais démentie d'avec les Goblin du père Argento aura fait le reste. Reste à savoir si ses thèmes répétitifs, placés sur des accords réguliers voire mathématiques, sont composés pour les films, ou si ce sont les films qui sont composés pour les thèmes. Outlaw Johnny a toujours été assez vague sur la question, préférant user dans un mystère entier de son statut d'homme véritablement orchestre. On se rappellera d'ailleurs avec émotion du pauvre Morricone, contraint d'être plus royaliste que le roi sur **The Thing**. Précédant ce dernier, **Fog** sera la dernière partition «innocente» du maître, jouant sans retenue sur la simple efficacité éprouvée sur **Halloween** et **New York 97**, et contrastant avec les éclats post-dépressifs de **Prince of Darkness** et la rébellion rock'n'prolo de **They Live**. On ne vous mentira pas en vous faisant croire que les 56 minutes déterrées par *Silva* sont absolument indispensables, mais elles garantissent au moins le choix des titres, entre thèmes immédiatement identifiables et longues nappes de synthés ponctuées de lourdes attaques. Une interview avec Jamie Lee Curtis clôt les festivités. (56 mn 34)

### BOND BACK IN ACTION VOLUME 2
John Barry/Bill Conti/Marvin Hamlisch
*Silva Screen/FNAC Import Service*

Cela fait 40 ans que la maison *EMI* se gaufre des ventes régulières avec des albums **James Bond** minimalistes. Les CD sont les équivalents vinyles, avec un son tout juste acceptable et des tracklistings d'à peine dix titres (dont les chansons). Ça fait donc 40 ans que les amateurs (nombreux) du prince John Barry regardent les films en chialant leur mère sur tous ces thèmes inédits. *Silva* avait contenté son monde avec le premier «Back in Action», en jouant tout à la fois la carte découverte (la compilation se veut grand public) et quelques inédits disséminés ça et là que les accros n'hésiteront pas à choper au passage. Le City of Prague, plutôt en forme, nous donne donc à redécouvrir quelques accords bien sentis, tels ce «Slow Boat to China» de **L'Homme au Pistolet d'Or**, la scène d'hélico de **Moonraker** ou encore la fanfare tant réclamée de **Dangereusement Vôtre**. Cerise sur le gâteau, le seul bon morceau du catastrophique **GoldenEye**, non composée par Eric Serra mais par le rare John Altman (**Légionnaire**, **Funny Bones**), y trouve même naturellement sa place. Avec son packaging plus flashy tu meurs, vous ne pourrez pas manquer cet édition, évidemment limitée.

### Egalement parus

**Switchback – La Piste du Tueur** (*Intrada*). Il faudra maintenant attendre que les films passent à la télé pour espérer les scores, et Basil Poledouris n'a pas l'air pressé de secouer l'édition de ses propres œuvres.
**Sally Hemmings An American Scandal** (*Prometheus/FNAC Import*) et **Lover's Prayer** (*Varese*) tous deux composés par Joel McNeely. On aimerait bien que l'agent de ce dernier se réveille et lui décroche quelques contrats à la mesure de son étonnante versatilité. Ancien protégé de John Williams, McNeely est né pour le blockbuster et macère dans le téléfilm en costumes. Ses accents victoriens sont loin d'être désagréables mais on commence à regretter la fureur de **Virus** ou de **The Avengers**.
**The Fox** (*Fnac Import*). Cette partition subtile de Lalo Schifrin a vu son thème principal popularisé par la pub *Dim*. Il était temps que l'original entre en scène.

## FANZINES

### CHASSEUR DE RÊVES

Sorti il y a déjà quelque temps, ce n°5 étonnant a failli nous passer sous le nez. Un dossier prenant, documenté, palpitant sur Lewis Caroll, suivi d'études historico-poétiques sur le mythe des Anges, une interview de John Howe en pleine Terre du Milieu, des entretiens avec Jean-Pierre Jeunet, Jean-Marie Vivès ou le storyboarder Stéphane Levallois et bien sûr plusieurs nouvelles fantastiques. La matière est là, le style ne dépareille jamais, mais c'est surtout la cohérence de l'ensemble qui laisse baba. Une fois ouvert, ce numéro ne vous lâche plus sur ses 48 pages aussi érudites qu'intelligemment vulgarisatrices. A ne pas lire dans les transports, le risque de rater sa station étant bien trop élevé. Format A4, 48 pages, couverture couleur, 35 F port compris. Écrire à Mickael Ivorra, 37 rue Paul Simart, 75018 Paris.

### LEITMOTIV

Les mags de musique de films se comptent sur les doigts d'un manchot. Jusqu'alors plus discret que les *Soundtrack* et autre *Dreams to Dream*, *Leitmotiv* entame avec cet opus 12 un dossier ambitieux sur Dieu lui-même, plus connu sous le sobriquet de Jerry Goldsmith. Plutôt que de suivre une chronologie bien trop cafouillante, les auteurs préfèrent découper la carrière monstrueuse du bonhomme en thématiques prononcées (films de sport, partitions hispanisantes, westerns...). Le hasard faisant parfois mal les choses, on sera surpris de constater que l'album le plus catastrophique du sensaï, **Mr Baseball**, se retrouve parmi les premiers traités. Ceci constitue néanmoins une entrée en matière plutôt concrète, si tant est que le nombre de disques aujourd'hui introuvables ne vous frustre pas dès les premières évocations. Egalement traités avec sérieux, les Français Claude Bolling et Georges Auric, à compléter par des chroniques d'albums dont certaines (notamment sur la japanimation) se révèlent fort pratiques. Format carré, glissé dans une pochette cartonnée type 45 tours, 80 pages n/b. 30 F. Association Leitmotiv, 169 rue Joliot-Curie, 69005 Lyon. Tél.: 04 72 57 47 79.

### KUMITE

Certes, il ne s'agit pas vraiment d'un fanzine, puisque *Kumité* est vendu en kiosque avec une K7 vidéo. Mais sa carapace de plastique vous empêchera probablement de feuilleter, et découvrir, la meilleure revue qui soit aujourd'hui consacrée au cinéma asiatique et aux arts martiaux. Avec aux commandes une partie de l'équipe du défunt *HK*, voici 46 pages d'une masse d'informations sans équivalent. Dans ce n°6, le wu-xia-pan, ou film de sabre, est évoqué en détail à travers les œuvres phares de la *Shaw Brothers*, tandis qu'interviews et filmographies passent en revue l'équipe de **Tigre et Dragon**. On appréciera l'originalité des rubriques consacrées à l'art de la guerre de la Chine médiévale, ainsi qu'une histoire des arts martiaux montée à coups de portraits des figures mythiques. Ce numéro est vendu 69 F, avec la VHS en VF de **The Blade**, re-titré pour l'occasion **L'Epée de la Vengeance**.

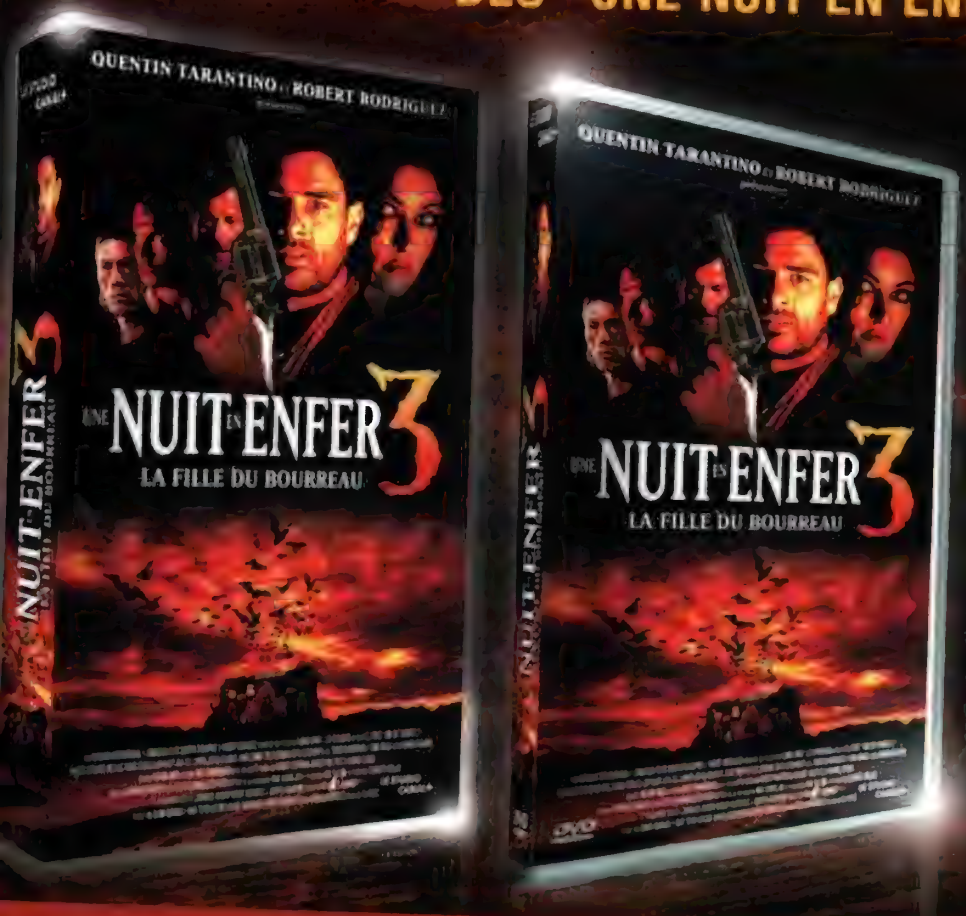
QUENTIN TARANTINO ET ROBERT RODRIGUEZ

présentent

# UNE NUIT EN ENFER 3

## LA FILLE DU BOURREAU

ENFIN LA VÉRITÉ SUR LA LÉGENDE
DES "UNE NUIT EN ENFER"




SPÉCIFICITÉ DU DVD

- Format : 16/9 compatible 4/3
- Son : Dolby Digital 5.1 Français, Anglais

BONUS DVD

- Bande annonce
- Filmographie
- Documentaire "A propos de la trilogie"
- Scènes coupées et bandes annonces

STUDIO CANAL

© 2000 Miramax Film Corp.

EN VENTE EN VIDEO ET DVD LE 18 OCTOBRE 2000

# Courrier des LECTEURS

## Dimitri Grabia, Clichy

C'est à peine rentré du ciné que je prends ma plume pour vous envoyer cette bafouille. Je suis allé voir cet excellent film qu'est **Destination Finale**. Or, c'était au lendemain du terrible accident d'avion survenu à Roissy. Du coup, le film a pris à mes yeux une nouvelle dimension, plus dramatique que le laissait supposer votre critique. En conséquence, le premier quart d'heure m'a considérablement angoissé, la scène onirique m'a bouleversé et, durant quelques secondes, je me suis imaginé à la place des passagers, conscients de l'horreur de la situation. Il y avait trop de similitude avec le drame du Concorde (explosion peu après le décollage, le trajet Paris/New York, New York/Paris...) pour ne pas faire le rapprochement. Cela étant dit, le film est, à mon avis, supérieur aux traditionnels slashers, de par son propos et sa mise en scène. C'est pourquoi je le rapprocherais plus de **La Maison de l'Horreur** (un film fantastique comme j'aimerais en voir plus souvent) que de **Scream**, qui joue ouvertement la carte de l'humour. Mais qui sait si l'approche n'aurait pas été tout autre sans la catastrophe aérienne ?
Une dernière chose, je suis allé voir **Baise-Moi** (*et ça t'a encore rappelé quelque chose, je parie !*). Je pense que ce film ne méritait pas la façon dont la censure l'a assassiné. Les scènes de sexe et de violence n'y sont pas gratuites, elles illustrent simplement la dérive de deux jeunes femmes poussées à la faute par une société qui ne les a pas intégrées. C'est tout pour cette fois, je vous souhaite une bonne continuation, et faites nous rêver encore longtemps.

## Fabrice Tonange, Franconville

C'est avec une émotion sans mélange que je saisis ma plus belle plume pour te faire part de la révélation qu'aura été pour moi la vision des **X-Men**. Oui, j'ose parler de révélation, car c'est à cette occasion que j'ai découvert mon appartenance à la caste des mutants, mon squelette étant lui aussi constitué d'adamantium. Cher *Mad*, laisse-moi donc te narrer les circonstances de cette extraordinaire découverte. Alors que depuis quelques minutes mon regard était hypnotiquement attiré par les images défilant sur l'écran géant, tel un lapin qui vient s'écraser en plein vol sur les phares d'une 205 Junior sur une route de campagne, l'apparition divine de Famke Janssen provoqua en moi les premiers symptomes d'un pouvoir qui m'était jusque là inconnu. C'est en effet à l'instant précis où la petite Jean Grey apparut toute de rouge vêtue, son incroyable corps emballé sous vide par cette robe moulante laissant apparaître le galbe incroyable de ses interminables jambes soulignées par le port de talons aiguilles vertigineux que mon pouvoir se révéla. Croyez-le ou non, mais un appendice d'une trentaine de centimètres, dur comme de l'acier, venait de surgir miraculeusement d'un endroit que je préfère garder pour l'instant secret. Inutile de vous dire qu'à presque 25 ans, j'ai l'impression que cette découverte risque de bouleverser mon existence. Je suis d'ailleurs à la recherche de lectrices, plutôt blondes, plutôt 20 ans, plutôt célibataires qui pourraient éventuellement m'apprendre à maitriser ce nouveau pouvoir. Cher *Mad*, je te salue bien bas.

*Les lectrices sont évidemment fort intéressées mais elle me chargent de t'envoyer auparavant le BVP (Bureau de Vérification de la Publicité) pour pub mensongère. A leur avis, un simple décimètre devrait suffire pour mesurer ce cas de mutation régressive ! J.P.P.*

## Jacques Philippon, Nice

J'aimerais réagir à ton éditorial du précédent numéro évoquant tous ces jeunes meurtriers s'inspirant de situations trouvées dans les scénarios de films fantastiques. Les premiers exemples sont peut-être signifiants, je ne sais pas, mais pour «*les deux idôlatres de Tueurs Nés qui visionnent cent fois leur film préféré avant de passer à l'acte*», il s'agit de magouilles. Ceux-là ont pour but d'éviter le futur châtiment en disant : «*C'est pas de ma faute à moi ! Mois j'suis gentil, mais c'est le cinéma qui est coupable*»
Beurk ! de leur part, c'est de la lâcheté et de la diffamation. A mort ! Poignardez-les ! Screamez-les ! Coupez-leur la tête, and put it in a box, like in **Seven** ! Reservoirdoguez-les ! Tueurs-nés-les ! Aaaââââârrrgh !

*Ecoute, on se connait bien maintenant, depuis le temps que tu nous écris, et donc, si tu veux mon avis, je trouve que tu es toujours un peu trop emporté dans tes jugements, mon petit Philippon fripon, mais on t'aime bien comme ça... J.P.P.*

## Dr. Ivan Verheyden, Bruxelles

Pour une fois, je me décide à vous écrire. Si je suis régulièrement *Mad Movies*, c'est aussi pour ne pas rater de films fantastiques ou de SF. Or, cette fois, j'ai dû retourner feuilleter plusieurs numéros, convaincu que vous aviez oublié **Fréquence Interdite**, pour le retrouver coincé en une malheureuse colonne dans l'avant-dernier numéro ! Loin de moi l'idée de contester à quiconque le droit de ne pas avoir aimé ce film. Ce n'est certes pas un chef-d'œuvre, mais là où on se plaint, chez vous comme ailleurs, du manque de scénarios et d'histoires originales, vous l'expédiez fort injustement. Mais surtout, et c'est ce qui me décide à vous écrire, vous consacrez par ailleurs des pages et des pages à des films dont vous dénoncez le vide sidéral (voir **Mission to Mars**, dans deux numéros successifs et votre éditorial), alors que **Frequency** n'a pas droit à plus de cinquante lignes. Est-ce parce qu'il n'y a pas d'illustrations spectaculaires possibles (comme pour **Cut**, autre resucée à laquelle vous consacrez quatre pages). Le film est bien joué et bien filmé, avec plein de rebondissements et sutout doté d'un scénario solide. Je suis convaincu que si on épluchait le script pour vérifier les conséquences de chaque changement de situation on n'y trouverait pas la moindre faille. Tout se tient impeccablement. A l'heure où les films de science-fiction (car celui-ci en est un également) se perdent dans des scénarios débiles, pourquoi gâcher son plaisir en reprochant à **Fréquence Interdite** d'avoir raté une belle occasion et de n'avoir su faire quelque chose de mieux ? Peut-être, on peut toujours faire mieux, mais quand même... Sinon, bravo à toute votre équipe
Ah, incidemment, pour le correcteur d'épreuves. L'un ou l'autre de vos rédacteurs a la fâcheuse tendance de mettre tentacules au féminin, et surtout de confondre décades et décennies. Certes, en anglais, «décade» c'est dix ans, mais en français «décade» c'est dix jours. Pour dix ans, c'est «décennie».

*Merci pour ce précieux diagnostic, cher docteur. Moi, en tout cas je le sais. Depuis des décades, et même des décennies, que j'ausculte les pseudopodes et les tentacules de mes chers monstres, il y a bien longtemps que je reconnais leur sexe au premier coup d'œil. J.P.P.*

## Laurent Herhard, Metz

Si je vous écris aujourd'hui, c'est pour vous demander de bien vouloir publier dans votre magazine des photos représentant quelques-unes de mes nombreuses créations pour un projet de court-métrage n'ayant jamais vu le jour. Je réalise également tous types d'accessoires et de costumes à partir de matériaux de récupération, tel que du carton ou des bouteilles d'eau, etc. C'est pourquoi j'invite cordialement tous les lecteurs pouvant avoir besoin de mes services, ou voulant discuter de mon travail, à prendre contact avec moi, par téléphone (03 87 75 03 58), ou par courrier : Laurent Herhard, 84 rue des Mélèzes, 57070 Metz. Merci à vous.

## Sarah Catherine, Ste Maxime

Cher père JPP. J'ai besoin de me confesser sur le champ (*avec ce temps, rentre plutôt à la maison, mon petit...*) : après avoir regardé **King Kong** à cinq ans, j'adore les films d'horreur. A dix ans, j'autopsiais un poisson-chat et à quinze j'invoquais Satan dans des séances de spiritisme. Mais aujourd'hui, il faut que j'écume ma rage, car je me suis fait tirer 20 balles pour la plus grosse arnaque cinématographique de l'année ! De quoi je parle ? Du **Projet Blair Witch**, pardi ! Ça un film d'horreur ? Pfi, même pas eu peur. OK, c'est vrai que maintenant je n'irai plus randonner dans les bois sans me munir de quatre portables, un fusil à pompe et une cassette audio, enregistrée lors d'une méga-fête, que je passerai la nuit tombée pour faire style on est 40 sous la tente. Autrement, j'ai pas flippé. La faiblesse du film repose sans doute sur le ridicule de certaines situations. Il y avait pourtant de l'action ! Ex.: (la fille) «*mais où est passé ma carte topographique ?*» (l'un des gars) «*Je l'ai jetée dans la rivière*» (la fille) «*Comment as-tu pu ? c'est un manque de respect* (méchant, pas beau) !». Là, elle aurait pu lui botter les fesses jusqu'à ce qu'il ne puisse plus s'asseoir, m'enfin... Du gore ultra-saignant, au moment où la fille découvre les restes d'un de ses compagnons : (l'autre gars) «*Qu'est-ce qu'il y a ?*» (la fille) «*Rien, ça va* (j'ai juste trouvé une paire d'yeux par terre, à part ça tout baigne)». De l'émotion : (l'un des gars) «*On va tous crever !*» (t'avais qu'à pas jeter la carte, andouille !).
Du suspense aussi, avec ce gros plan sur un petit tas de pierre devant la tente : (la fille) «*Fichtre, ce tas de cailllasses n'était point là hier !*» (un gars) : «*Je dirais même plus, ce caillasse de tas n'était point là hier*». S'il y avait eu Scully, elle aurait dit que c'est la tactique de défense d'une famille de fourmis hyménoptères contre ces sales voleuses de cigales, et Mulder, avec cette caméra, aurait déjà filmé la sorcière chevauchant un balai brosse et fonçant sur la Grande Ourse ! Affaire classée !
Plutôt que de filmer ses pieds, la nénette aurait mieux fait de cueillir des champignons (maintenant que j'y pense, c'était pas la saison ?). Il y avait pourtant tous les ingrédients d'un film d'horreur, je comprends pas ! Tout ça pour dire que le **Projet**.. n'arrive pas à la cheville de **C'est Arrivé Près de Chez Vous** et que j'en ai marre des navets à la **Promenons-nous dans les Bois** ! Ah, je me sens mieux de m'être confiée, merci père JPP, tu as sauvé mon âme, et pour que je me sente encore mieux, tu veux pas me rembourser mes 20 balles ?

*Mais, dis voir, comment que tu fais pour ne payer que vingt francs au ciné, toi d'abord, que moi si je n'avais pas ma carte presse on me demanderait facile des 48 ou 52 F ? J.P.P.*

## Joachim Turgot, Genève

Ah là là..., je sais, je vais prendre vainement la tête à plein de rédacteurs/journalistes innocents, qui ne demandaient qu'à continuer à vivre sereinement, mais comme certains lecteurs du n°127 s'amusent à m'agacer inutilement en citant **Cube** comme référence, je tenais à dire combien j'ai détesté ce film (ah ! ça fait du bien !). En effet, comment peut-on porter caution à un film qui méprise ouvertement la nature multiple des êtres humains, faite indistinctement de bonté et de méchanceté, de peurs, de lâchetés, mais aussi de réussites et de clairvoyance ? Tous les protagonistes du film répondent à ces caractéristiques et meurent enfermés dans leur cube (la société qu'ils ont créée, le monde à leur image ?) de façon effroyable, sauf un, simple d'esprit, qui s'en sort. Est-ce l'apologie de la bêtise, de l'idiotie ? Doit-on ignorer ce que nous sommes intrinsèquement : des humains, capables du pire et du meilleur à la fois ? Le monde, ses catastrophes (guerre, pollution) et ses beautés (la nature, l'amour) sont le reflet de nous tous. Seuls quelques religieux épars veulent encore faire de vaines séparations entre le haut, le bas, l'inavouable et l'évident. Bon nombre de nazis pendant la guerre commettaient des atrocités et, dans le même temps, chérissaient leur femme et leurs enfants comme n'importe quel père en ce bas monde. Alors arrêtez, arrêtez avec cette chienlit qu'est **Cube** !

*A ceux qui cherchaient encore une explication à **Cube** tu apportes une sacrée réponse. Alors, pour toi, le rescapé serait le Forrest Gump de la SF ? Ou encore l'illustration de la parabole biblique du simple d'esprit à qui le royaume des Cieux appartient ? Et pourquoi ne pas lancer un vrai débat sur le sujet ? J.P.P.*

# PETITES ANNONCES

## Raphaël Amic et Eddy Gomis, Montpellier

Cela fait un certain temps que nous suivons assidûment *Mad Movies* que l'on aime appeler notre «bible», mais son évolution tend à nous déconcerter et ce n'est pas de gaité de cœur que nous avons décidé d'intervenir, mais plutôt dans l'espoir de voir le magazine revenir aux sources. Trop de navets ont eu droit à un nombre abusif de pages, et trop de bons films n'ont pas eu la place qu'ils méritaient. Nous avons répertorié ces abus et cela commence avec **L'Homme sans Ombre** qui n'est autre qu'un gros **Vendredi 13**, les effets spéciaux en plus. Revenons au **Cinquième Elément**, avec six pages, alors que vous ne l'aimez pas. Pendant ce temps **The Ugly** n'en ramasse que deux. On continue avec le 108 : **Batman et Robin**, sept pages c'est quand même six de trop, **Men in Black**, huit pages, et pendant ce temps David Twohy peine en deux pages avec son excellent **The Arrival**. Nous arrivons au n°116 qui est le summum de l'opportunisme. Quatre pages accordées à **Perdus dans l'Espace**, qui aurait dû finir comme son frère mongoloïde **Wing Commander**, c'est-à-dire chez le *Cinéphage*. De plus, il consacre un **Halloween : 20 Ans Après**, tellement nul qu'il ferait passer le premier pour «oscarisable», et accorde quatre page à *La Guerre des Toons*. C'est dur pour nous d'être pris pour des fans de Bambi, quand on est fans de Fulci. Nous poursuivons le constat avec **1001 Pattes** en quatre pages (*faut comprendre, elles ne rentraient pas toutes sur une page*), **Psycho** avec ses quatre pages, pour un film que vous jugez inutile, **Wild Wild West** avec six pages pour marquer la nouvelle Sonnenfelderie. Le numéro 121 est également un monument avec quatre page pour **Hantise** et seulement 1/3 de page pour **La Neuvième Porte**, sans compter ces quinze pages de dossier «Japanimation», alors que tout le monde persiste à vous dire qu'on s'en fout ! A vouloir manger à tous les râteliers, on finit par se casser les dents. Si vous voulez traiter du manga, sortez un magazine parallèle et balancez-y la rubrique jeu vidéo, laser et DVD.
En gros, il faudrait revenir à ce qui faisait votre originalité, remember la *Mad Rubrik* et les *Flying Jaquette*. Nous espérons n'avoir pas trop été brutaux, mais il fallait le faire afin que vous redeveniez la référence du cinéma fantastique. Au plaisir de voir les changements se réaliser.

*Merci pour toutes ces critiques sûrement sincères, mais nous effectuons nos choix éditoriaux du mieux que nous pouvons, et pas seulement d'après nos propres goûts (si j'écoutais mes envies, il n'y aurait jamais la moindre ligne sur la japanimation, en effet, mais ce serait brimer tous les lecteurs qui s'y intéressent). Par ailleurs, ce que vous appelez de l'opportunisme correspond à notre souci de traiter l'actualité du moment, bonne ou mauvaise. Il est certain que nous commettons des erreurs de jugement (***Wild Wild West** *en couv, avec le recul il n'y a pas de quoi en être fier, par exemple), mais elles nous paraissent toujours justifiées au moment où nous prenons les décisions. Quant à remettre d'anciennes rubriques, pourquoi pas, mais les* Flying Jaquette *ont disparu faute de matière et la* Mad Rubrik *était une petite fantaisie n'ayant pas grand chose à voir avec le sujet du magazine. A la place, vous pouvez trouver le* Fantastic Guide, *tout aussi original et nettement plus utile. J.P.P.*

## Alexis Guest, Surgères

Je sais que *Mad Movies* n'est pas très fan des **Vendredi 13**, mais je suis heureux que le n°10 soit en tournage, car Jason ne squatte plus mon garage. Il avait la fâcheuse tendance à terroriser tout le monde. Je vous joins d'ailleurs la photo de cette création personnelle, réalisée en bois, résine, plâtre et mousse. En souhaitant que vous puissiez la publier en vos pages pour l'information de vos lecteurs. Et vive Halloween !

## Olivier Dumont, Oisemont

Je vous écris pour répondre à la lettre de Roger Vidal parue dans le numéro 126 et qui m'a mis hors de moi. Pour qui se prend ce monsieur critiquant les personnes ayant vu **Le Projet Blair Witch** ? J'ai été voir ce film dès sa sortie, depuis j'ai visionné la cassette plusieurs fois, et je ne me sens pas crétin pour autant. J'adore les films d'horreur et je trouve **Le Projet Blair Witch** vraiment terrifiant. J'aimerais dire certaines choses à cette personne. Comment pouvez-vous comparer des films de science-fiction tels que **ID4** avec un film d'horreur ? Vous ne citez que des blockbusters parmi vos films préférés, alors sachez que effets spéciaux + budget important ne garantissent pas toujours un bon film. Enfin, un bon conseil : ayez davantage de considération pour ceux qui n'ont pas les mêmes goûts que vous, car ils pourraient bien avoir raison. Quant à comparer les admirateurs du **Projet Blair Witch** à des «masturbés du cerveau», ou des «intellos qui zonent sur Auteuil-Neuilly-Passy», très fort ! Pour moi, **Le Projet Blair Witch** rentre dans la catégorie des films cultes, au même titre que **Scream** ou **Massacre à la Tronçonneuse**.

## Marc Lemarneur, Bornel

Je m'inquiète pour l'avenir du cinéma fantastique. Comme le prouve votre dossier «Opération Peur» de l'année dernière, les réalisateurs et scénaristes se sont peu à peu désintéressés des mécanismes de la peur pour privilégier les effets spéciaux toujours plus impressionnants, ou l'interactivité avec le spectateur. Or, ce dernier est conforté depuis longtemps dans une position de consommateur assez débilitante (l'épisode 1 de **Star Wars** en est un bon exemple). Le genre ne l'incite plus trop à se remettre en question. Pour ce qui est de la peur au cinéma, depuis **Shining**, sorti en 1980, les films véritablement terrifiants peuvent se compter sur les doigts de la main : **Simetierre**, **Le Silence des Agneaux** et quelques autres. Pour ce qui concerne **Sixième Sens**, le film aurait été plus efficace sans ses clichés hollywoodiens un peu lourds. Cet été, on a pu voir enfin **Stephen King's the Shining** en primetime sur *TF1*, un samedi soir, en plus. Si les coupures publicitaires étaient malheureusement là, le téléfilm parvient à susciter de sérieux frissons. Et il montre bien ce qui manquait au film de Kubrick : jouer avec la détresse et la solitude du gamin. Ce dernier a fait une erreur en ménageant le personnage de Danny, car si dans le livre celui-ci est davantage la proie des fantômes et que l'histoire épouse son point de vue, c'est bien pour faire peur.
A propos de votre magazine, les dossiers que vous proposez de temps en temps sont bien conçus, mêlant objectivité et subjectivité (de toute façon, l'objectivité absolue existe-telle vraiment ?), mais je regrette que vous n'en fassiez pas sur des spécialistes du genre : Carpenter, Cronenberg, Burton, Argento... Espérons qu'ils nous offriront encore quelques petits chefs-d'œuvre.

Rech. tout doc sur **Scream 1 & 2**. Sandra Bonnet, 8 rue Chateaubriand, 56530 Queven.

Rech. livre «Paradoxia» de Lydia Lunch + LD de films gore. Vds VHS (**Spiderman** 77, **Red Lips**, **Hellraiser 2** et 5) + BO diverses. Tel.: 01 48 22 35 70.

Vds DVD import, laserdiscs rares (horreur, Fulci, **Vendredi 13**, *Hammer*...), figurines Jason et Halloween, affiches. Stéphane au 06 68 73 30 45.

Rech. tout doc sur Mel Gibson et Christophe Lambert. Arnaud Asserey, 2 passage Savary, 49100 Angers.

Vds méga collection sur Schwarzenegger et le body building. Liste contre enveloppe timbrée à 4,50 F à Patricia Strickfaden, 28 rue de Metz, 54150 Briey.

Ch., même cher, *Cult Movies* 2 et 28, *Horizons du Fantastique* 1 et 2, *Draculina* 28 et 30, *Video Watchdog* 26 et 27, les huit premiers catalogues du Festival d'Avoriaz + le 11, catalogue Gérardmer année 1996, *Femmes Fatales* 6 *n°1* et *7 n°15*. Tél.: 01 64 88 02 93, fin après-midi ou le soir.

Vds nbreuses VHS : **Massacre à la Tronçonneuse**, **Clinic**, **Du Sang pour Dracula**, **Maniac**, **Piranhas 2**... Rech. VHS de **Schlock**, **Three Amigos**, **Cheeseburger Film Sandwich**, **The Stupids** + films de John Waters avant **Hairspray**. Emmanuel au 06 62 80 57 43.

Vds à partir de 49 F nbreuses VHS : **Ghoulies**, **La Colline a des Yeux 2**, **Attack of the Killer Tomatoes**...). Liste sur demande à Didier Bidart, 10 rue P. Dignac, Appt 8, 33260 La Teste.

Vds nbreux docs sur ***X-Files***, Leonardo Di Caprio, Elvis Presley. Liste contre 1 timbre à Patrick Colardot, 24 allée D Ozonville, 91200 Athis Mons.

Ech. plus de 700 BO en tous genres (**Simetierre**, **Faux-semblants**, **Darkman**, **Die Hard**...). Rech. nbreuses BO (**Candyman**, **Phantasm**...). Jean-Noël au 03 44 54 03 86.

Rech. VHS des **Nuits Rouges** de Franju, ainsi que toute personne aimant le ciné et les délires pour rencontres grandiloquentes. Francis Perrin, 30 avenue du Pré de Foire, 73600 Moutiers (*rassure-nous, t'es pas le vrai Francis Perrin des Grosses Têtes ? Et tu t'étonnes après que personne ne veuille te rencontrer !*).

Vds DVD zone 1 entre 50 et 120 F pièce : **Cube**, **The Faculty**, **Scream**, **L'Antre de la Folie**, **Dracula**, **Le Fugitif**... Eric au 02 38 64 17 08.

Rech. série ***Twin Peaks*** en V.O. et version longue de **Shining** en V.O. + making of. Laurent Raynaud, 85 rue Pasteur, 59156 Lourches.

Vds romans et revues SF/fantastique, livres érotiques, affiches et photos d'exploitation. Liste contre 6 F en timbres à Christian Hibert, 28 rue Abbal, 31390 Carbonne.

Ech. docs sur Sandra Bullock, Keanu Reeves, Leonardo Di Caprio, Buffy, Tom Cruise, etc, contre tout doc sur Isabelle Adjani. Sabrina Defrenne, rue du Mont 97, 1360 Perwez, Belgique.

Rech. BO en CD de **Démons 1** et **2**, **Zombi 3**, **Contamination**, **La Chiesa** et **Underworld**. Cédric Pichard, 1 rue de l'Arquebuse, 51200 Epernay.

Vds 170 VHS : Fulci, Argento, Mattei, gore, polars italiens, **Godzilla**, curiosités... Bartien au 04 93 69 20 52.

Ach. ou éch. trading cards **Akira**. Ludovic Jemfer, 01 allée Pergaud, 87100 Limoges.

Vds nbreuses séries télé complètes : ***Galactica***, ***Goldorak***, ***Mazinger Z***, ***Mission : Impossible***... Tayeb Benchicha, 93 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Vds VHS : **Happy Birthday**, **Le Village des Damnés** (Carpenter) et **Le Chat à 9 Queues** (*le veinard ! Euh, le mec qui rajoute des trucs dans les P.A. viendra me voir après le bouclage. On avait dit «de bon goût», les vannes, rappelle-toi !*). Stéphane au 01 69 41 91 79 après 19 h.

Vds/éch. VHS, affiches, revues de cinéma. Liste contre enveloppe timbrée à Bruno Malitte, le Roi des Oiseaux, 58170 Luzy (*pan pan ! ça c'est drôle et pas vulgaire, chef. Hein, chef ! Allo... chef ?*).

Ch. VHS de **L'Homme Illustré** (1969) avec Rod Steiger et Claire Bloom. Olivier au 01 42 53 62 43.

Vds 50 VHS à prix modéré : **La Mutante 1** et **2**, **Virus**, **Planète Hurlante**, **L'Antre de la Folie**, **Crying Freeman**... Liste contre 1 timbre à Emmanuel Brouillet, 56 avenue Jean Jaurès, 91200 Athis Mons.

Vds LD NTSC (**Creepshow**, **Scream 2**, **Event Horizon**...) + K7 PAL en VO (**Halloween**, **Dracula et les Femmes**...). Nicolas au 06 03 85 61 35.

Collectionneur propose plus de 1.100 VHS craignos/SF/fantastique/horreur. Vds aussi laserdiscs NTSC 60 F pièce : **Carnosaur 3**, **Dragon Slayer**, **Puppet Master 4**... Liste contre 9 F en timbres à Yann Israel, 2 rue du 8 Mai 45, 60530 Neuilly en Thelle.

Vds *M.M.F.*, *SFX*, *M.M.*, *E.F.*, *Starfix*, *Monster Bis* + affiches rares. Ch. romans dans la collection «Gore». Guillaume Trivin, 1 place Paul Eluard, 38420 Le Versoud.

Vds nbreuses VHS : **Tourist Trap**, **Les Evadés de l'Espace**, **Les Tueurs de l'Eclipse**, **The Burning**, **Evil Speak**, **Gorath** *et* **La Maison aux Fenêtres qui Rient** (*on lui casser les vitres pour rire aussi*). Alexandre au 03 44 21 84 11.

Vds livre «Evil Dead companion», DVD de **L'Armée des Ténèbres**, figurine Jason, poster du jeu vidéo *Evil Dead, Hail to the King*. Laurent au 03 29 56 27 44.

Ch. films de Marlon Brando : **La Nuit du Lendemain**, **La Petite Maison de Thé**, **Le Bal des Maudits**, **Le Vilain Américain**, **Queimada**, **Le Corrupteur**, **La Formule**. Ludovic au 02 97 51 97 36.

Vds VHS de **La Revanche de Frankenstein**, **Les Maîtresses de Dracula**, **Flesh and Blood**, **La Malédiction de Frankenstein**... Stéphane au 01 46 63 15 17.

Ach. VHS des émissions «Fantasy». Laurent au 04 66 77 93 38.

Vds jouets (***L'Homme qui Valait 3***, ***Milliards***, ***Super Jaimie***, ***Goldorak***) + affiches **Les Dents de la Mer 1** à **4** + BO (**Jaws**, **Inferno**, **L'Au-delà**...). Rech./éch. films Bis italiens. David Gaëtan, 41 rue Haute, 68480 Bettlach.

Rech. tout doc sur Pamela Anderson et Traci Lords + magazines *Vendredi 13*, *Fangoria*, *Hot Vidéo*, *Triple X* et *HK*. David Dauchy, 55 rue de Caëstre, 59114 Eecke.

Ech. VHS de **Ilsa Maîtresse SS**, **Caligula**, **Le Corps et le Fouet**, **Les Mercenaires de l'Espace** contre VHS de **Six Femmes pour l'Assassin**, **Dream System**, **La Vengeance des Monstres** et **Hercule contre les Vampires** (*allez avance, Hercule !*). Joaquim Fornes, 17 route de Barville, 45300 Boynes.

Vds VHS (**L'Echoppe des Horreurs**, **Incubus**, **Rush Hour**, **L'Exorciste**...) et DVD (**Le Père Noël est une Ordure**, **Top Gun**, **Psycho**, **Peur Bleue**...). Liste contre 1 timbre à Antony Montera, 8 rue des Buttes, 14600 Honfleur.

Rech. épisodes de la série TV ***Total Recall 2070*** : **L'Ennemi Humain**, **Effets Personnels** et **Mon Créateur**. Jenna Reva, BP 40, Uturoa, 98735 Raiatea, Polynésie Française.

Ach. VHS de **Nekromantik**, **Phantasm 2**, **Toxic Avenger 2** et **3**. Thierry au 02 41 87 59 78.

Ach. *Génération Séries* 24, *M.M.* 28 + divers n° du *Journal de Tintin*, *Vaillant* et *Star Ciné Cosmos*. Pierre-Luc Desforges, 4932 Fabien, Pierrefonds, H8Z 2N6, Québec, Canada.

Collectionneur rech. VHS de **Le Jour où la Terre Prit Feu**, **Kindar Prince du Désert**, **Docteur Diabolic**, **Semiramis**, **Esclave et Reine**, **Le Galion**, **Duel dans le Désert**... Jean-Michel au 04 75 42 84 33.

Vds affiches, VHS (**Groom Service**, **Doom Generation**, **Démons**, **Evil Dead**...) et livres «Gore» édition *Fleuve Noir*. Marc Reitenbach, 23 rue Charcot, 38100 Grenoble.

Vds *Encyclopédie Larousse* en 16 volumes + CD Rom (Edition *Bordas* 1999). Etat neuf, 500 F port compris. Tél.: 04 91 91 65 61.

Vds affiches, photos et revues de cinéma. Longue liste contre 2 timbres à Olivier Strecker, Résidence Le Trident, 8 rue François Mauriac, 13010 Marseille.

Rech. tout document sur Brad Pitt, Tom Cruise, Kirsten Dunst, Nicole Kidman, Johnny Depp, Milla Jovovich et Denise Richards. Elisabeth Guillaume, 5 ter avenue de Jouandin, Appt 140, 64100 Bayonne. (PS : Florent Coudeyrat, j'ai perdu ton adresse, écris-moi vite. *Quant à moi, j'ai perdu mes clés, mais n'écris pas, surtout, téléphone...*).

## M. Nicco, Marseille

Si je t'écris maintenant, après tant d'années de lecture assidue, c'est pour te faire part de certaines de mes expériences de cinéphile fou entouré de consommateurs de machines hollywoodiennes. Première constatation : si le film est d'un genre légèrement bizarre, le spectateur lambda s'ennuie et se demande ce qu'est ce truc. En effet, j'ai loué et diffusé à certains membres de ma famille le brillant **Cours, Lola, Cours**. Evidemment, on n'est pas habitué à ce qu'un film commence par un discours philosophique, alors on se dit que ça n'a rien à voir avec l'histoire, donc on parle, on fait autre chose, puis on est surpris du style (ha ha, ça change de Michael Bay !), mais comme ça bouge on suit par politesse. Et, dès la première pause où Lola et son mec discutent de la vie, on va se prendre une glace, car les dialogues, ça se saurait si c'était important ! Bien entendu, j'ai volontairement omis de leur expliquer que le film parlait du destin, de la volonté de changer les choses, des petits hasards et grandes conséquences, etc.
Deuxième constatation : les jeunes sont lobotomisés ! Oui, je sais, c'est facile, mais vrai. J'ai moi-même à peine vingt ans et je t'assure que certaines de mes connaissances font peur. Par exemple, j'ai montré un soir à une assemblée de jeunes bacheliers (donc pas trop blaireaux quand même, quoique...) un des films les plus violents qui existent : **Funny Games**, du sympathique Haneke, histoire de leur faire découvrir des films d'horreur autres que **Urban Legend**. Eh ben, après la projection, ils avaient même pas remarqué qu'un des personnages nous faisait un clin d'œil à travers la caméra ! Ce geste qui m'avait consterné et ébloui la première fois (car, par la suite, il implique le spectateur dans une débauche de violence, ce qui met mal à l'aise) leur est passé inaperçu ! Pourquoi ? Parce qu'il n'était pas accompagné d'une musique angoissante qui fait sursauter quand il le faut, parce qu'on se demande pourquoi il n'y a pas encore de morts au bout de vingt minutes dans un film d'horreur, parce qu'on n'est pas attentif car on ne craint pas pour la vie de Neve Campbell, car le mec de *NRJ* ne nous a pas averti de la qualité de ce film, car il n'y a pas eu de promo sur *TF1*, etc. Tout ça pour dire que les gens, et même les jeunes, aiment ce qu'on leur dit d'aimer, de consommer. Un autre exemple ? Tout une génération adule **La Haine** de Kassowitz parce que les média en ont parlé, en ont fait un objet de culte, alors que **Assassin(s)**, un brûlot cinquante fois supérieur, est ignoré des gens, car interdit par ces mêmes média. Bref, la masse est habituée à des films formatés qui ne demandent pas trop d'implication intellectuelle et d'analyse personnelle. Les gens sont submergés d'images et incapables de les décrypter, et les premiers symptômes se voient au cinéma. A propos de formatage, voici une preuve. Un jour, je regardais **Hitcher**, quand ma sœur de 19 ans arriva et suivit le début du film avec moi. Au bout de trois minutes, elle s'en alla en balançant : «*C'est pas un film d'horreur, ça peut pas faire peur, on sait qui c'est qui tue*» ! Ouais... Merci Williamson.
Sinon, le *Fantastic Guide*, c'est énorme ! Une bible pour moi.

## Olivier Strecker, Marseille

Je viens de finir le n°6 de mon fanzine *Death Corpse* (*40 F. port compris*), un spécial Festival de Cannes, mais un Festival à notre façon, c'est-à-dire trash, illustré de photos saignantes, avec aussi la suite de notre dossier *Troma* et toutes les photos des nouvelles «tromettes». Voici justement celle de Tiffany Shepis, extromette, devenue directrice de la société de production *Prescription Films*. On se renseigne auprès d'Olivier Strecker, rés. le Trident, 8 rue F. Mauriac, 13010 Marseille. Je prépare aussi un numéro spécial sur les films amateurs et je recherche tous films et documentation.

## Laurent Pédeupé, Pau

Il fallait s'en douter. Après la frénésie des sorties cinématographiques, tant du point de vue qualitatif que quantitatif, de ces deux dernières années, l'an 2000 a retrouvé son rythme de croisière. Après le monumental **Princesse Mononoké**, **X-Men** et quelques exceptions, que nous réserve ce dernier trimestre ? Si l'avenir nous le dira, ce début de siècle a néanmoins permis un constat intéressant. Alors que tant de «cult directors» font dans leur dernier film quasiment aveu d'impuissance (John Woo et **Mission : Impossible 2**, Brian De Palma et son **Mission to Mars**, Sam Raimi avec **Pour l'Amour du Jeu**...), il est agréable de constater qu'un cinéaste comme Paul Verhoeven soit resté fidèle à lui-même, toujours aussi hargneux et subversif, même dans un film comme **L'Homme sans Ombre**, la plus américaine de ses œuvres avec **Total Recall** et **Basic Instinct**.
Un **Homme sans Ombre** qui relève son lot de surprises, de chocs, non sans oublier au passage la traditionnelle démolition en règle de certaines valeurs US : ici, entre autres, le personnage principal - charismatique - est peu recommandable, alors que les autres rôles sont transparents, et un chien finit comme une omelette (*)... Un film salvateur donc, de genre Fantastique, brassant des thèmes hitchcockiens, légèrement pervers et très malin : autant de points communs avec le cinéma de De Palma qui laissent naturellement à penser que ce dernier aurait pu le réaliser. Peut-être s'en mord-il les doigts aujourd'hui (le film a très bien marché au box-office, contrairement à **Mission to Mars**)...
Allez, je vous laisse et remercie *Mad* et *Impact*, les seules revues à encenser les chefs-d'œuvre incompris et à remettre en place les faux bons films.
(*) A ce propos, voilà une scène qui a sans doute fait (volontairement ?) hurler Roland Emmerich, le brave défenseur des canidés-qui apparaissent-toujours-incongrument-dans-une-histoire (cf. le chien rigolo de **The Patriot** succédant ainsi au chien héroïque de **Independence Day**).

## Ludovic Siou, Rennes

Je voudrais que JPP me rassure. Y a-t-il des chances que *Mad* subisse le sort de *SFX*, à savoir être apparemment racheté et perdre son âme ? Je suis également un fervent lecteur de cette revue, mais depuis quelques mois, l'organigramme a changé et le contenu est devenu navrant de bêtise. On dirait une sorte de zine pour ados décervelés avec des couleurs fluo partout pour les attirer, avec des textes paraphrasant les dossiers de presse et oubliant quasiment de parler des fameux effets spéciaux. J'en ai davantage appris sur le sujet pour **X-Men** en lisant *Mad* que *SFX*. D'où ma crainte, JPP se faisant vieux, risque-t-on de voir un jour notre mag perdre son identité pour se fondre ainsi dans la masse ?

*Dans cette époque navrante où tout se vend, personne n'a encore songé à acheter* Mad Movies. *Si tu veux mon avis, c'est scandaleux ! J.P.P.*

# LE TITRE MYSTERIEUX

*Tous ces monstres vilains pas beaux dans le* Titre Mystérieux, *ça donne pas envie de participer. Ils sont moches, vieux et jouent comme des pelles dans des films nuls. Non, ce qu'il vous faudrait, les gars, c'est des acteurs très jeunes dans des super bons films comme D... Ah, la vache, j'ai failli donner la réponse, Quel branque !*
Oui, excusez-le, hein, il débute (mais il promet). A vous de deviner ce nouveau titre pour gagner à l'ébahissement général le prochain numéro de *Mad Movies*. Notre précédent titre n'a pas fait longtemps illusion face à la perspicacité de nos lecteurs. Il s'agissait bien sûr des **Envoûtés** (**The Believers**), de John Schlesinger. Confirmé par Jean-Roch Parichet, Anita Schultz, Pierre-Adrien Weydert, Alain Chamade, Kevin Chesnais, suivis par Abdelkader Ghorzi, Samuel Kassimo, Olivier Larade, Vincent Schavsinski, Alban Bertin, Stephane Cacaly, Joachim Turgot, Raphaël Amic, Eddy Gomis, Christophe Lapointe, Vincent de Monfreid, Sammy Mezaguer, Olivier François, David Etienne, Stéphane Roulier, Sandrine Baldelli, David Viet, Frédéric Savalle, Paul Ferré, Cyrille Wolff, Philippe Planquois, Arnaud Merlet, Denis Madelaine, Jean-Marc Domeneghetty, Jean-Luc Vatelin, Eric Caspar, Eddy Giust, Philippe Petit, Serge Ledrich, David Vanuxon, Damien Marchal, Bertile Bautey.

Vds ou éch. nbreuses VHS (**Le Mort-vivant**, **Willard**, **Touch of Zen**...) ainsi que n° de *M.M.*, *E.F.* et *Starfix*. Thierry au 02 32 61 20 55.

Rech. VHS de **Sundown** d'Anthony Hickox ainsi que tout doc sur ce film. Jean-Claude Martin, 4 rue Maréchal Leclerc, 12000 Rodez.

Rech. tout, comics, BD, figurines, gadgets, jouets, sur la série **Les Contes de la Crypte** (*Tales from the Crypt*) et sur films d'horreur. Yohann, au 02 43 89 73 24.

Vds 50 F pièce VHS de **Jurassic Park** et **Le Cinquième Elément**. Vincent Vassili, 37 avenue Marcel Le Mignot, 76700 Gonfreville L'Orcher.

Rech. vidéo **Ghost in the Shell** (Edit. *HK* VOST) très bon état (jusqu'à 200 F). David Craville, 38 rue du Dr. Dubois, 58110 Châtillon en Bazois.

Vds collection de jouets **Star Wars** en boîte 1977/1985. Liste contre enveloppe timbrée à Michael Wincq, 197 rue Octave Bataille, 7971 Basècles, Belgique (*mais, dis voir, avec un timbre français, comment tu fais pour écrire de Belgique ?*).

Rech. VHS de **Dream System**, **Dead Fire**, **Rumpelstilskin**, **Red Line**, **Spirales de l'Enfer**, **The Dead Next Door** et **Maléficia**. Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

Cause déménagement, vds livres et revues de cinéma fantastique (*E.F.*, *M.M.*, *Horizons du Fantastique*...). Tél. (Michel), au 04 66 84 83 95.

Vds VHS originales de **L'Au-delà**, **Atomic Collège**, **Face à la Mort 2** et **Premutos**. 100 F pièce, port compris. Ou échange contre **Infantry of Doom**, **Basket Case** ou **Toxic Avenger**. Tél. au 06 18 44 58 57.

Vds livre making of de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**. Stéphane Bornat, 18 avenue Edouard Herriot, 39300 Champagnole (*le prix, alors, on sait pas, donc...*).

Rech. divers série TV et DA : ***The Flash***, ***Seaquest***, ***Xena***, ***Superman***, ***Gargoyles*** saison 3, et d'autres. possibilités d'échanges. Marina, tél.: 04 78 00 62 42.

Vds journaux consacrés à Grace Kelly depuis 1954, *Spirou* 2322 à 3220, *Le Journal de Mickey* 1639 à 1642, *Le Monde du Muscle* 41 à 137, *Pleine Forme* 45 à 73 et *Playgirl* de janvier 1982 à septembre 1993. Roland Detraux, 2/2 rue Pierre David, 4800 Lambermont, Belgique.

### ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondantes région Franche Comté, de préférence dans le Doubs, pour rencontres. Cyril Michaud, 30 rue du Petit Chenois, 25200 Montbéliard.

- fans de films d'horreur pour échanges. Marie Blanc, 65 rue de Chabrol, 75010 Paris.

- correspondant(e)s 20-30 ans fans de cinéma gore, *M.M.*, Carpenter, Craven et les autres. Florence Ollagnier, 16 rue Kleindorf, 68460 Lutterbach.

- volontaires sur la région parisienne, équipés Internet, disposant de temps libre et d'idées si possible originales, bien au courant de l'actualité cinéma et capables de rédiger textes sympas, chroniques diverses, tournages, échos, critiques de films, brèves, etc. pour collaboration à site. Tél.: 01 64 88 02 93, après-midi ou le soir.

- correspondantes aimant Virginie Despentes, Tolkien, Bret Easton Elis, le cinéma expérimental, trash, gore et la musique techno (*ah, on sentait bien que ça allait se gâter...*), indus, metal. Julien Dreux, 5 rue du Docteur Alain, 72400 Cherré.

- correspondant(e)s, 18 - 25 ans aimant le gore, les vampires, Stephen King, Tolkien et les légendes celtes et Arthuriennes, Gaëlle, 6 rue de Prouvais, 02190 Guignicourt.

- fans de musiques et films gothiques. Florence Blanc, 68 rue Xavier Aubryet, 02100 Saint Quentin.

- romancier édité cherche dessinateur motivés (*motivés = payés cher*) pour transposer ses romans en BD. Genre fantastique et polar. Faire offre avec dessins : hydra@vtx.ch.

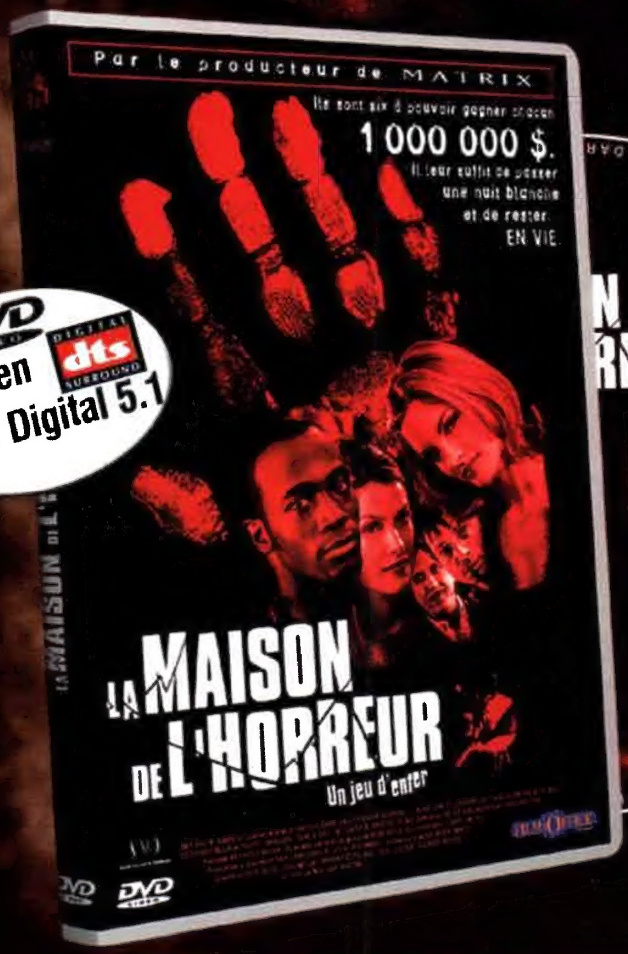
Par le producteur de MATRIX

# PRIEZ POUR EN SORTIR VIVANTS !

Ils sont six à pouvoir gagner chacun

## 1 000 000 $.

Il leur suffit de passer
une nuit blanche
et de rester...
EN VIE.




DVD VIDEO
VF en Dolby Digital 5.1
DIGITAL dts SURROUND

LE CHOC DE LA TERREUR
EN VHS ET DVD VIDEO LE 22 NOVEMBRE

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

fun radio

© 1999 Dark Castle Entertainment. tous droits réservés. © 2000 Film Office Editions.

# LAISSEZ-VOUS POSSÈDER

## PAR UN THRILLER DIABOLIQUE...

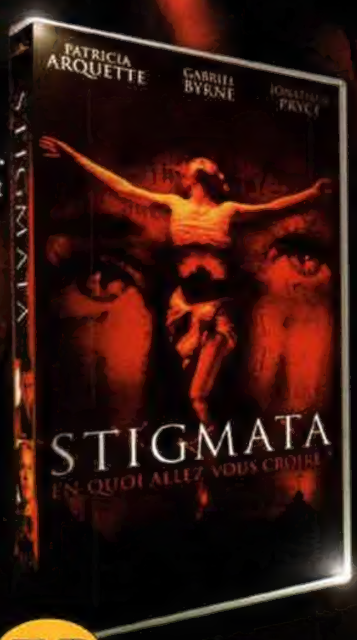
# STIGMATA

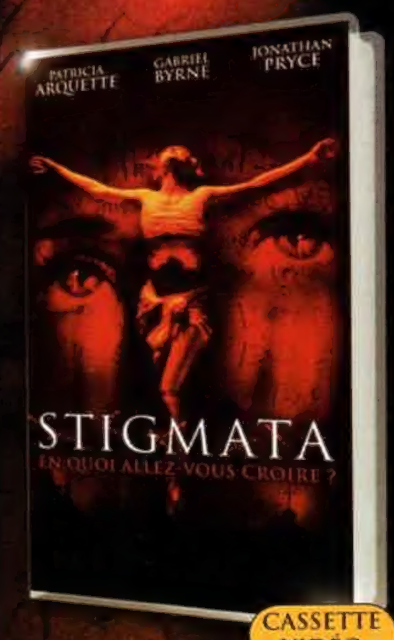
## EN QUOI ALLEZ-VOUS CROIRE ?

Une ambiance fascinante. Une tension qui va crescendo. Un suspense sans échappatoire et des effets spéciaux à la hauteur d'un scénario magistral. Un film avec Patricia Arquette et Gabriel Byrne qui réunit brillamment thriller et épouvante, dans la lignée du "Sixième Sens" et de "L'Exorciste".

**BONUS**

- VF ET VO 5.1
- SOUS-TITRES FRANÇAIS
- CHOISISSEZ LA FIN DU FILM
- COMMENTAIRES DU RÉALISATEUR
- DOCUMENTAIRE DE 24 MIN SUR L'ORIGINE DES STIGMATES ET LES COULISSES DU TOURNAGE
- 5 SCÈNES COUPÉES (VOST)
- CLIP VIDEO
- BANDE-ANNONCE




DVD VIDEO

CASSETTE VIDÉO

UNITED ARTISTS

HOME ENTERTAINMENT

# À LA LOCATION ET DÉJÀ EN VENTE EN DVD